

NOTRE SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST

CE QUE NOUS LUI DEVONS

PAR

L'ABBÉ J. BERTHIER, M. S.

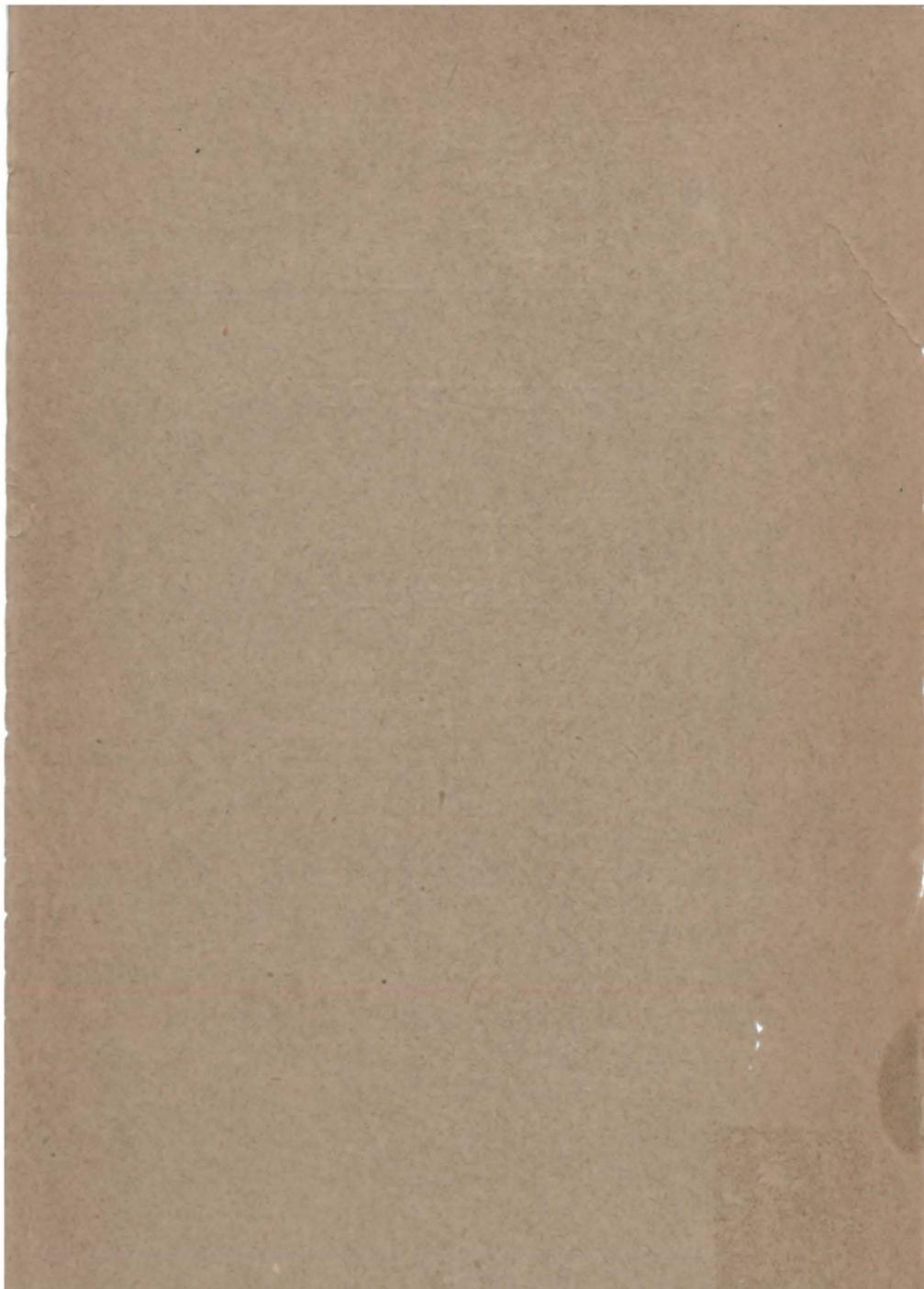
La vie éternelle, c'est de vous
connaître, vous, seul vrai Dieu, et
Jésus-Christ, que vous avez envoyé.

CHEZ L'AUTEUR
A LA SALETTE par CORPS
(Isère.)

Paris, rue des S^{ts}-Pères, 30.

A. TAFFIN-LEFORT

Lille, rue Ch. de Muysart, 34.



NOTRE SEIGNEUR
JÉSUS-CHRIST

CE QUE NOUS LUI DEVONS

PAR

L'Abbé J. BERTHIER, M. S.

La vie éternelle, c'est de vous
connaître, vous, seul vrai Dieu, et
Jésus-Christ que vous avez envoyé.

A LA SALETTE
Par CORPS (Isère)
CHEZ L'AUTEUR

PARIS-LILLE
A. TAFFIN-LEFORT
IMPRIMEUR, ÉDITEUR

1894

008
1

DÉDICACE

A LA VIERGE MARIE

C'est sous votre patronage, ô ma Mère, que j'entreprends de faire connaître Jésus-Christ, votre divin Fils, et le Sauveur des hommes, vos enfants. Je sais bien que rien ne peut vous être plus agréable que de chercher à le faire aimer. Aussi ai-je la confiance que vous m'assisterez et que vous bénirez ces lignes, afin que se répandant partout, elles portent dans un grand nombre de cœurs l'amour de Jésus. C'est mon seul but en les écrivant. Je vous conjure, ô Marie, de m'aider à l'atteindre.

APPROBATION

Nous approuvons la nouvelle édition du livre intitulé *Notre Seigneur Jésus-Christ, ce que nous lui devons*, et nous en recommandons la lecture aux prêtres qui y trouveront un riche fonds de doctrine pour les instructions à donner sur ce grand et beau sujet, et aux fidèles qui y apprendront à connaître et à aimer Celui dont la connaissance et l'amour assurent la vie éternelle.

F. MUSSEL, *vicaire général*.

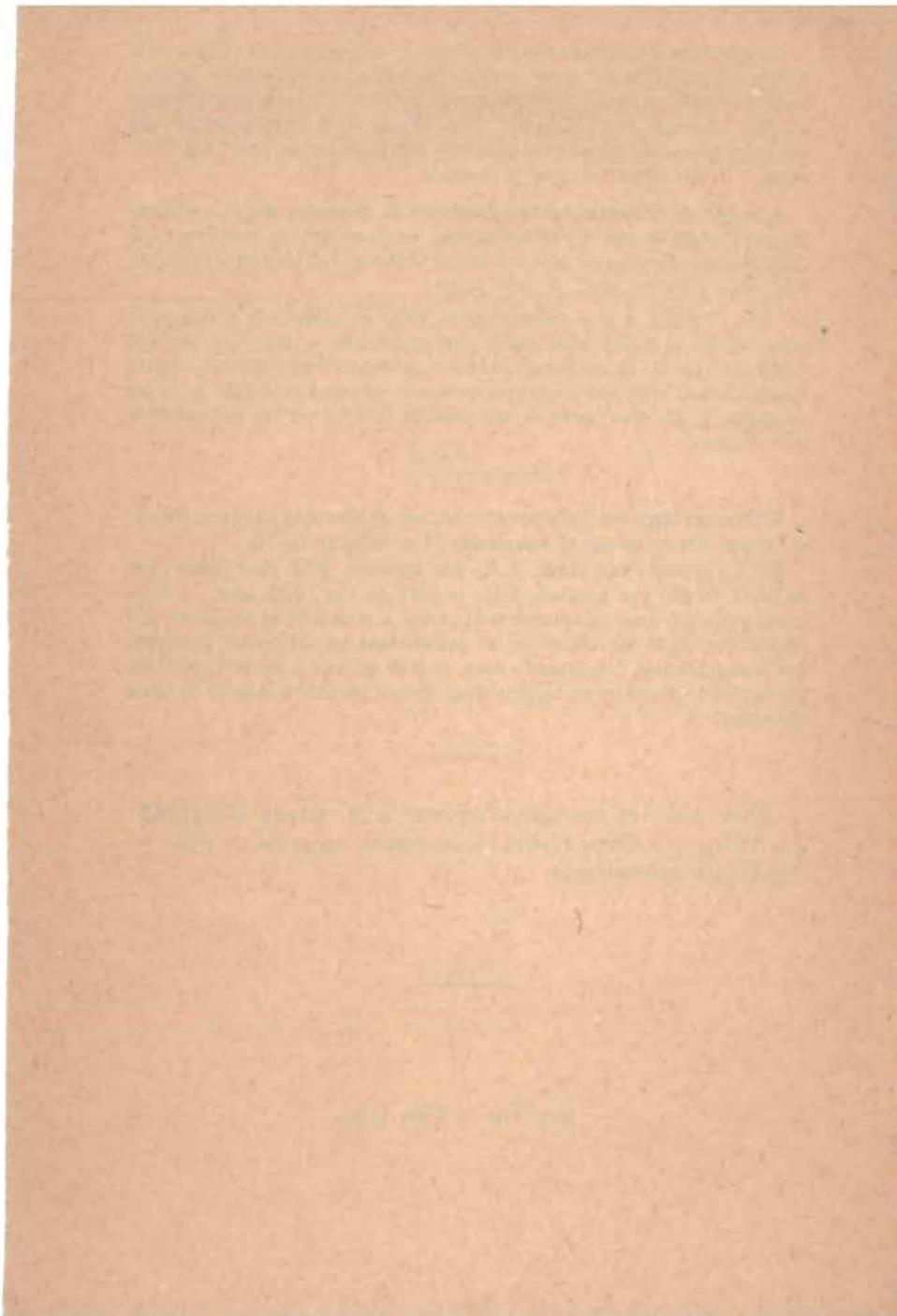
Grenoble, le 8 Septembre 1893.



DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Nous soumettons sans réserve cet opuscule au jugement du Siège apostolique; et nous protestons n'avoir point l'intention de prévenir ce jugement infaillible, en donnant parfois le titre de Saint ou de Bienheureux à des personnages recommandables par leurs vertus, ni en appelant du nom de miracles, certains faits que nous rapportons.





PRÉFACE

On est homme surtout par l'intelligence et la volonté, qui nous distinguent des êtres privés de raison. Les vrais plaisirs de l'homme sont ceux qu'il goûte à connaître et à aimer le vrai et le bien. Les autres plaisirs sont ceux de la brute ; si on les recherche pour eux-mêmes et sans une fin honnête, ils avilissent, ils profanent, ils troublent. Aussi a-t-on vu de tout temps, jusque dans les ténèbres de l'infidélité, des hommes renoncer aux satisfactions des sens pour se livrer à l'étude de la vérité, de la science même profane, et goûter une telle consolation à faire des découvertes nouvelles, qu'ils ne pouvaient contenir leurs transports de joie.

On admire, du reste, les auteurs de ces découvertes. Celui qui découvre une étoile, une fleur inconnues, y attache son nom. Mais si c'est une consolation et une gloire d'étudier et de connaître les choses créées, qu'en est-il donc d'étudier et de connaître le Créateur de toutes choses, le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait et qui s'est fait lui-même homme comme nous, afin de nous instruire par ses paroles et par ses exemples ? Qui ne conçoit qu'une étude est d'autant

plus belle, plus noble, plus consolante, que ce qui en fait l'objet est plus grand et plus élevé? Or le Dieu des sciences n'est-il pas plus grand que les sciences?

Ceux qui, se laissant absorber par l'étude des créatures, négligent la science de Dieu sont semblables à celui qui puiserait deux gouttes d'eau dans un marais fangeux, quand il aurait à côté de soi une source abondante, ou qui chercherait la lumière dans la réverbération d'un mur lorsqu'il pourrait s'exposer au soleil, ou qui préférerait la peinture d'un royaume, au royaume lui-même.

Plutarque raconte qu'il y avait autrefois à Rome des gens qui, au lieu de se procurer de beaux tableaux et des œuvres d'art, mettaient tout leur plaisir à recueillir des monstres, des enfants privés de leurs membres, les bras renversés, à une tête d'animal, et tout leur bonheur était de regarder de tels opprobres de la nature. N'est-ce pas là ce que nous faisons, quand nous remplissons notre esprit de tout autre chose que de Notre Seigneur ?

Le moindre rayon de lumière sur Dieu est capable d'éclairer l'homme, de le consoler, de l'anoblir plus que toutes les sciences humaines.

Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le fort de sa force, ni le riche de ses richesses, dit le Saint-Esprit; mais que celui qui veut se glorifier, se glorifie de me savoir et de me connaître, car je suis le Seigneur. (Jer. ix, 23, 24.) Toute autre science sans celle-là est, en effet, inutile pour l'éternité.

Ils sont vains les hommes qui n'ont pas su connaître celui qui est, et qui, en contemplant ses œuvres, n'ont pas su reconnaître l'ouvrier. Si la beauté de l'œuvre les a ravis à un tel point qu'ils ont pris quelques ouvrages pour des divinités, qu'ils sachent donc combien il est plus beau, le Dominateur de toutes choses. C'est lui qui fait toute beauté et qui donne l'être à tout ce qui existe.

Connaître Dieu, c'est se mettre en route pour l'aimer; et l'amour de Dieu, c'est la fin de tout homme ici-bas; sans cela l'homme n'est rien, puisqu'il se met en dehors de la destinée que Dieu lui a faite dans sa miséricorde; il s'avilit par conséquent au-dessous des êtres privés de raison, qui poursuivent nécessairement la fin marquée par le Créateur; et il se prépare pour l'éternité le malheur de ne pas posséder ce Dieu qu'il a négligé de connaître et de chercher durant le temps.

Mais vous connaître, ô mon Dieu, c'est la justice consommée. Peut-on, en effet, si on vous connaît, ne pas vous aimer? et l'amour du bien suprême est la plus grande perfection de l'homme, car l'homme se met au niveau de ce qu'il aime. Aimer la terre, c'est être terre; et aimer Dieu, c'est devenir semblable à Dieu, selon le mot de saint Augustin, et c'est se préparer le bonheur d'aimer Dieu éternellement. La vie éternelle, dit l'apôtre de la charité, consiste à vous connaître vous qui êtes le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ.

Personne, en effet, n'arrive à Dieu le Père sans passer par Jésus-Christ. Jésus-Christ ne fait qu'un avec son Père, étant de la même substance que lui ; l'étudier, c'est donc le moyen le plus facile et le plus sûr de connaître Dieu. J'estime, disait le grand Apôtre, que tout est perte auprès de la science suréminente de Jésus-Christ Notre Seigneur, pour lequel j'ai sacrifié toutes choses, les regardant comme des balayures, afin de gagner le Christ. C'est donc la grande et sublime étude de Jésus-Christ que nous entreprenons ; et cette connaissance est plus nécessaire aujourd'hui que jamais, a dit L. Veuillot ; dans les temps malheureux qui se préparent, quiconque ne connaîtra pas et n'aimera pas Jésus-Christ succombera, sera enchaîné, sera avili.

Disons donc brièvement ce qu'est Jésus-Christ et ce que nous lui devons (1).

(1) Afin de ne pas multiplier les renvois, nous indiquons ici d'une manière générale les sources, où nous avons puisé, reconnaissant volontiers que ce qu'il peut y avoir de bien dans cet opuscule ne nous appartient pas. La théologie catholique et surtout saint Thomas que souvent nous ne faisons que traduire, l'admirable traité *De la connaissance de Notre-Seigneur*, du Père Saint-Jure ; *Les Splendeurs de la foi*, l'*Histoire ecclésiastique*, de l'abbé Darras ; le *Dictionnaire d'apologie chrétienne*. Voilà où nous avons puisé, souvent sans l'indiquer.



NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST



PREMIÈRE PARTIE



JÉSUS-CHRIST

La foi catholique, appuyée sur l'enseignement divin, professe qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur de toutes choses, être infiniment grand, puissant, parfait, et qu'en ce seul Dieu il y a trois Personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père ni le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; mais ces trois Personnes ont une seule et même divinité.

L'âme humaine est simple en son essence; et cependant elle a des propriétés distinctes : l'intelligence par laquelle nous comprenons, la volonté par laquelle nous poursuivons le bien, la mémoire par laquelle nous nous rappelons le passé. C'est ainsi que l'homme porte en lui une lointaine et faible image de la Trinité.

Les trois Personnes divines se suffisaient à elles-mêmes de toute éternité, jouissant d'une béatitude infinie et n'ayant besoin d'aucune créature pour l'augmenter. Mais le propre de la bonté, c'est de se communiquer et de chercher à faire des heureux. C'est pourquoi Dieu, afin de manifester sa puissance, sa providence et ses divines perfections, a décrété librement, de toute éternité, de créer dans le temps le ciel et la terre, les anges et les hommes.

Et comme rien n'arrive dans le temps que Dieu ne l'ait éternellement prévu, Dieu a connu de toute éternité la chute du premier homme; et de toute éternité, il a décrété dans sa miséricorde qu'il réparerait les effets de cette chute par l'Incarnation de son divin Fils, c'est-à-dire que le Verbe divin, la seconde Personne de la Sainte Trinité, véritablement Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, prendrait dans le sein virginal de Marie un corps et une âme comme nous, qu'il s'appellerait Jésus, c'est-à-dire Sauveur, qu'il serait *plein de grâce et de vérité*, que par ses mérites, sa passion et sa mort, il expierait la désobéissance d'Adam, notre premier père, et les péchés de tous les hommes, et nous dispenserait toutes les grâces dont nous avons besoin pour devenir saints et reconquérir nos droits au ciel et à la vision de Dieu.

Dès lors, Jésus-Christ occupe la première place dans le plan divin. Aussi est-il écrit de lui : *J'ai été prédestiné de toute éternité... avant que la terre existât, avant que fussent creusés les abîmes, avant que les montagnes reposassent sur leurs lourdes bases, j'étais avec Dieu*. L'incarnation de Jésus-Christ est, en effet, l'œuvre la plus merveilleuse du Tout-Puissant; elle l'emporte sur la création elle-même, autant que le ciel l'emporte sur la terre.

Dieu, par la force de sa parole, fait le monde de rien; il crée, dans le temps, le ciel, qu'il peuple d'anges, et la terre, sur laquelle il place l'homme, paré de grâce et d'innocence et destiné, comme les anges, à voir face à face et à posséder Dieu dans le ciel.

Adam, le chef de l'humanité, duquel dépendait le sort de

tous ses descendants, oublie les dons merveilleux dont son Créateur l'a enrichi ; il transgresse les ordres divins, et il entraîne dans sa chute, vers la perdition éternelle, toute sa malheureuse postérité. Dieu, dans sa justice, le condamne à la peine, aux maladies, à la mort ; mais dans sa miséricorde, il lui promet le Rédempteur, par qui lui et tous ses enfants pourront espérer et obtenir grâce. Et dès lors, tous les regards se tournent vers le Messie, vers le Sauveur promis, duquel seul l'humanité peut attendre le salut ; ce n'est qu'en vue de ses mérites que Dieu donne sa grâce aux hommes, même à ceux qui ont vécu avant l'Incarnation.

Les patriarches appellent de leurs vœux le Rédempteur. Dieu renouvelle lui-même, plusieurs fois à travers les siècles, la promesse qu'il en a faite. Il dit à Abraham : *Parce que tu as obéi à ma voix, toutes les nations de la terre seront bénies en un rejeton de ta race.* Il renouvelle la même promesse à Isaac, à Jacob, et plus tard à David. Il multiplie les figures, qui tracent d'avance les traits du Sauveur, afin que les esprits ne le perdent pas de vue.

L'arbre de vie du paradis terrestre annonce celui qui dira de lui-même : *Je suis la vie.* Abel, innocent, assassiné par la haine, présage Jésus-Christ, mis à mort par la jalousie des Juifs. Le bélier qu'Abraham immole sur le mont Moriah annonce l'immolation de Jésus, l'agneau de Dieu, sur la montagne du Calvaire. Le prêtre Melchisédech, qui offre à Dieu un sacrifice de pain et de vin, figure par là Jésus-Christ et le sacrifice de nos autels. L'échelle mystérieuse, que vit Jacob, et par laquelle les anges montaient et descendaient, présage la croix du Sauveur, échelle mystérieuse qui fait descendre sur nous la grâce de Dieu et par laquelle nous nous élevons jusqu'à lui.

Joseph, vendu par ses frères, et devenant par là même leur Sauveur, c'est Jésus crucifié par les hommes et les rachetant par sa mort elle-même. Moïse, le libérateur et le législateur du peuple de Dieu, le plus doux des hommes, retrace d'avance par sa mission celle de Jésus-Christ. La

manne tombée du ciel, qui nourrit au désert le peuple d'Israël, ne présage-t-elle pas Celui qui est le pain vivant descendu du ciel et qui se donne à nous en nourriture dans l'Eucharistie? Le serpent d'airain, élevé au milieu du camp d'Israël et guérissant les malades qui jettent sur lui un regard, n'est-ce pas la croix de Jésus sanctifiant les âmes qui la contemplant?

Le tabernacle et son sanctuaire le plus intime, appelé le Saint des saints, d'où Dieu rendait ses oracles, ne sont-ils pas la figure de l'humanité de Jésus, le vrai tabernacle de la divinité? Que désignaient l'agneau pascal et tous les sacrifices de l'ancienne loi, sinon celui qui s'est fait victime pour nos péchés? Les Juges, qui sauvent Israël de ses ennemis, figurent, les uns la sagesse, les autres la force du Sauveur du monde. David, né comme Jésus à Bethléem, est comme lui prophète, roi, libérateur de son peuple. Salomon, le roi de la paix, est une image de Jésus-Christ qui est venu apporter la paix aux hommes, en les réconciliant avec Dieu. Salomon chante dans son cantique sacré l'Époux divin des âmes pures.

Les prophètes, par les vertus qu'ils pratiquent, par les persécutions qu'ils subissent, retracent les traits du Sauveur; et il prédissent sa venue: ils donnent plusieurs siècles à l'avance son signalement si précis, qu'il sera impossible de ne pas le reconnaître. Ils annoncent qu'il viendra quand le sceptre sera sorti de la tribu de Judas, que, bien que sa génération soit éternelle, il naîtra à Bethléem, qu'une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Il sera appelé le Christ roi d'Israël, Jésus le Sauveur.

Une étoile s'élèvera sur Jacob; les rois de l'Arabie et de Saba apporteront des présents à ce divin Maître; une voix s'élèvera du désert, un autre Élie sera le précurseur du Christ. Le Rédempteur promis aura l'autorité de Moïse et sera prêtre selon l'ordre de Melchisédech; avant sa ruine, le temple de Jérusalem recevra sa visite. Les yeux des

aveugles, l'oreille des sourds seront ouverts; le boiteux bondira comme le cerf; et la langue des muets sera déliée. L'aspect du Sauveur sera sans éclat extérieur, il sera pauvre et monté sur une ânesse. Le conseil des méchants s'assemblera contre lui, celui qui mangeait le pain de sa table le trahira; le pasteur sera frappé et les brebis se disperseront; il sera vendu au prix de trente pièces d'argent, avec lesquelles on achètera le champ d'un potier.

Il abandonnera son corps aux bourreaux et ses joues aux soufflets, sans détourner le visage des crachats et des injures de ses ennemis; comme la brebis qu'on mène à la boucherie, il se laissera conduire à la mort; mais il portera sur l'épaule le sceptre de sa royauté. Ses pieds et ses mains seront percés; on comptera tous ses os. Ses vêtements seront partagés et sa robe sera tirée au sort. Couvert de plaies pour nos iniquités, broyé pour nos crimes, il s'offrira lui-même, et de sa libre volonté, en sacrifice. Ceux qui le verront insulteront à sa détresse, ils l'outrageront en branlant la tête. Il espérait au Seigneur, diront-ils, que le Seigneur le délivre!

On l'abreuvera de fiel, on lui présentera du vinaigre, pour étancher sa soif. Il priera pour les coupables. Il remettra son âme entre les mains du Seigneur. Il mourra, mais pour ressusciter; son tombeau sera glorieux; son étendard se lèvera sur tous les peuples. L'époque précise de cet événement est marquée. Le Christ sera mis à mort et le Saint des saints expiera tous les péchés, en la soixante-dixième semaine d'années, qui suivra l'édit d'Artaxerxès Longue-Main, pour le rétablissement du Temple, c'est-à-dire quatre cent quatre-vingt-sept ans après Zorobabel, date qui correspond à l'an 33 de notre ère.

Voici comment les prophètes écrivaient d'avance l'histoire du Messie attendu; et pendant quatre mille ans, les saints du monde antique levaient vers lui des mains suppliantes. *Envoyez l'agneau dominateur de la terre, criaient-ils vers Dieu. Cieux, envoyez votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste.*

Les peuples qui, égarés par leurs passions et par l'ignorance, étaient tombés dans l'infidélité, n'avaient pas cependant perdu toute trace de cette tradition de la venue d'un Rédempteur futur. « Le cri spontané, universel, unanime du genre humain, dit un historien célèbre, appelle un Sauveur de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion, dans tous les idiomes et toutes les littératures connues. »

Pendant quatre mille ans, le monde espère et attend. L'Inde parle comme la Chine et la Perse. Un philosophe grec, Platon, annonce un Dieu qui viendra un jour enseigner les mortels. Socrate, son maître, avait dit : « Il faut nécessairement attendre un docteur inconnu qui viendra nous enseigner quels doivent être nos sentiments envers la divinité et envers les hommes. »

La philosophie était, en effet, impuissante à préserver l'intelligence humaine de l'aveuglement dans lequel gémissaient tous les peuples, excepté le peuple que Dieu s'était choisi. La vraie notion de Dieu s'était altérée, et les pauvres infidèles brûlaient de l'encens devant des idoles de bois ou de pierre, œuvres de leurs mains. De vils animaux, les légumes des champs, les vices eux-mêmes les plus dégradants étaient honorés comme des divinités, en sorte que tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, comme l'a dit Bossuet.

Ces égarements humiliants de l'intelligence étaient accompagnés de désordres de mœurs tels, qu'une plume chrétienne se refuse à les retracer. Les fleurs tant vantées des littératures grecque et romaine recouvrent des hontes qu'il serait horrible de dévoiler. Partout avec l'esclavage la cruauté; plus de respect pour la vie humaine, ni pour la fidélité conjugale; mais l'adultère, l'infamie, l'infanticide. Les fêtes religieuses elles-mêmes sont des orgies insensées; et les mystères, des débauches sans nom. Le monde était las de ces turpitudes : il attendait un libérateur.

Peu avant sa venue, divers historiens païens attestent qu'une tradition ancienne et constante s'était répandue, d'après laquelle des hommes, venus de la Judée, devaient

en ce temps-là conquérir le monde. Le Messie était donc vraiment l'attente des nations. Dieu tarda de l'envoyer à la terre; mais déjà, en vue de ses mérites, les hommes, qui croyaient et espéraient en lui, pouvaient obtenir la grâce. « Il fallait, du reste, comme l'enseigne saint Thomas, que l'homme reconnût par l'expérience son infirmité, attendit et appelât le médecin, qui devait l'en guérir; et il convenait à la dignité du Fils de Dieu fait homme, qu'il fût annoncé par une longue série de prophètes inspirés de Dieu. »

Mais quand eut sonné l'heure de la miséricorde, marquée par les éternels décrets, dans le sein de la plus pure Vierge, de l'Immaculée Marie, s'opéra, le 25 Mars, le mystère de l'Incarnation; et le 25 Décembre naquit, dans une étable, le Sauveur du monde. Sa Mère l'enveloppa de pauvres langes et le coucha dans une crèche. C'est devant cet étrange berceau, autour duquel chantent les anges, tandis que les bergers et les rois de l'Orient adorent, que nous nous demanderons ce qu'est cet enfant. *Quis putas puer iste erit?* Qu'est-il en lui-même? que fera-t-il pour nous?



PREMIÈRE SECTION

JÉSUS-CHRIST EN LUI-MÊME

Jésus-Christ est Dieu et homme tout à la fois, Dieu de toute éternité, et homme dans le temps. En lui la divinité s'est uni l'humanité, de telle sorte que, les deux natures demeurant distinctes en Notre-Seigneur, il n'y a cependant en lui qu'une seule Personne, celle du Fils de Dieu. C'est là ce que nous allons considérer dans les trois chapitres suivants.

CHAPITRE I

Divinité de Jésus-Christ.

Jésus-Christ est notre Dieu, ce sera le sujet d'un premier article. Dans un second, nous dirons ce qu'est Jésus-Christ comme Dieu.

ARTICLE I

Jésus-Christ est notre Dieu.

Point de vérité plus certaine, mieux établie, plus nécessaire au salut que la divinité de Notre-Seigneur. Les prophètes de l'ancienne loi annonçaient, des siècles à l'avance, des événements à venir, qu'il était impossible à la prudence humaine de prévoir. Ils étaient donc inspirés de Dieu. La réalisation de leurs prophéties, ainsi que leur vie sainte, et les miracles qu'ils opéraient souvent, ne permet pas d'en douter. Dieu seul connaît l'avenir et celui qui annonce l'avenir avec certitude ne le peut faire que par l'esprit de Dieu. Aussi le peuple juif n'a-t-il jamais douté qu'un Messie, qu'un Sauveur ne dût lui venir du Ciel, puisque les prophètes l'avaient annoncé.

Or, Notre Seigneur Jésus-Christ est venu, et tous les oracles des prophètes sur la naissance, la vie, la mort du Messie, ont été accomplis en lui, à l'époque prédite. Il est donc le Messie annoncé par les prophètes. Et il l'est seul; car nul autre que lui n'a eu les caractères marqués par les prophètes, et nul autre ne peut les avoir à l'avenir, car le temps fixé par les prophètes pour la venue du Sauveur est passé depuis dix-neuf siècles.

Et puisque les prophètes, inspirés de Dieu même, ont

déclaré formellement que le Messie serait Dieu, Jésus-Christ le vrai Messie est donc vraiment Dieu. Et quel autre que Dieu eût pu, pour accomplir les prophéties, naître d'une vierge, mourir, puis ressusciter et être adoré des hommes ?

Jésus-Christ, ce sage par excellence, dont les incrédules eux-mêmes admirent les vertus, a laissé les hommes croire à sa divinité. Il l'a affirmée lui-même, et cela jusqu'à la veille de sa mort et devant ses juges.

Pour faire croire à ses paroles et prouver qu'il était Dieu, Jésus-Christ a fait des miracles ; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Ses miracles sont attestés par l'Évangile, dont il est impossible de nier l'authenticité et la vérité. Les Celse, les Julien, ces incrédules des premiers siècles, n'ont pas osé l'entreprendre. Plusieurs des miracles opérés par Notre-Seigneur sont rapportés par les historiens païens eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à l'impie Rousseau : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. »

Or, le miracle est le sceau divin apposé à une doctrine. C'est par la seule puissance de Dieu que les lois du monde peuvent être suspendues. Or, Dieu ne peut mettre sa puissance au service de l'erreur, sans se faire le complice du mensonge et sans conspirer à la perte des âmes. Puis donc que Jésus-Christ a fait, pour prouver sa divinité, des miracles éclatants, il est véritablement Dieu ; et si nous nous trompions, en le croyant, c'est Dieu même qui nous tromperait.

Quand les incrédules ne voient en Jésus-Christ qu'un philosophe, un sage, ils tombent dans une contradiction absurde. Si Jésus-Christ n'était qu'un sage, les impies devraient dire qu'il est le plus scélérat des imposteurs, puisque, d'après eux, il aurait séduit l'humanité en la trompant ; mais ils n'osent pas tenter de l'affirmer. Un tel blasphème révolterait toutes les âmes honnêtes. Qu'ils soient donc logiques, en adorant le Christ avec nous, puisqu'ils lui reconnaissent la sagesse.

Jésus-Christ a fait lui-même des prophéties prodigieuses. Il a annoncé notamment la mort qu'il devait subir, sa résurrection, les persécutions auxquelles seraient en butte ses disciples, la ruine de Jérusalem et du temple.

On sait comment toutes ces prophéties se sont accomplies ! Jésus-Christ était donc l'envoyé du Dieu pour lequel l'avenir n'a point de secrets. Il mérite donc qu'on le croit, quand il affirme sa divinité. Sa résurrection seule peut servir de fondement inébranlable à notre foi. Personne n'a douté de sa mort ; et pendant quarante jours après sa mort, il s'est montré vivant à ses apôtres, non une seule fois, mais souvent. Il s'est fait voir à plus de cinq cents disciples dont plusieurs, au prix de leur sang, ont attesté à la fois la résurrection et la divinité de leur Maître. « Je crois volontiers, a dit Pascal, des témoins qui se font égorger. »

Un jour, La Reveillère-Lepeaux, chef d'une nouvelle secte nommée théophilantropique, se plaignait à Talleyrand de ce que le nombre de ses partisans n'augmentait pas, tandis que les disciples de Jésus-Christ ne cessaient de se multiplier malgré les sacrifices et les privations qu'il leur imposait. « Pour moi, lui répondit en riant Talleyrand, je n'en suis pas surpris. Je puis même à cet égard te donner un excellent conseil. — Lequel donc, citoyen ? interrompit le nouveau pontife. — Le voici : Fais-toi tuer vendredi, qu'on t'enterre samedi, tâche de ressusciter dimanche, et je te réponds que l'on croira tout de suite à ta nouvelle religion. » La Reveillère-Lepeaux ne jugea pas à propos de suivre ce conseil. Aussi a-t-on oublié depuis longtemps la secte des théophilantropes ; c'est que son fondateur est mort.

L'Église est toujours vivante, parce que son fondateur est ressuscité et vit éternellement.

La sainteté de Jésus-Christ est divine. Écoutons, sur ce sujet, un grand homme, un génie. Napoléon I^{er} disait : « Je défie de citer aucune existence comme celle du Christ, exempte de la moindre altération, qui soit pure de toute souillure et de toute vicissitude. Depuis le premier jour jus-

qu'au dernier, il est le même, toujours le même, majestueux et simple, infiniment sévère et infiniment doux. Dans un commerce de vie pour ainsi dire public, Jésus ne donne jamais de prise à la moindre critique : sa conduite si prudente ravit l'admiration par un mélange de force et de douceur.

» Qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux et comme immuable et impassible. Le sublime, dit-on, est un trait de la divinité; quel nom donner à Celui qui réunit en soi tous les traits du sublime? Tout du Christ m'étonne; son esprit me dépasse et sa volonté me confond. Entre lui et quoi que ce soit au monde il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part; plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase.» — « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un homme, a avoué l'impie Rousseau, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

La doctrine de Jésus-Christ est divine comme sa vie. Né d'une mère pauvre, au milieu d'un peuple grossier, élevé dans l'humble atelier d'un artisan, Jésus-Christ qui ne fréquenta aucune académie, qui ne vécut avec aucun savant, que les Juifs accusaient de n'avoir jamais appris à lire, Jésus-Christ qui, pendant les trente premières années de sa vie, se tint dans la plus profonde obscurité, enseigna aux hommes des vérités que ne soupçonna aucun philosophe d'aucun siècle, d'aucune contrée.

Que nous présentent les écrits de ces sages si célèbres d'Athènes et de Rome? Souvent des fables, des doutes, des contradictions. Jésus-Christ seul donne au but; la sagesse la plus admirable se montre dans ses discours. Nulle autre part que dans son évangile et dans les écrits des auteurs inspirés, on ne la trouve parfaite et sans mélange. C'est par lui que les merveilles du ciel, que les profondeurs de l'éternité nous sont rendues accessibles; c'est par lui que nous connaissons clairement notre origine, notre fin, notre état, nos besoins,

nos ressources ; c'est par lui que les vrais sentiers de la justice nous sont ouverts ; on n'est dans la voie du vrai bonheur que par lui ; on n'est dans l'ordre que sous sa conduite ; on n'est rigoureusement homme de bien, homme juste et parfait qu'en suivant ses leçons.

« Jamais, dit l'impie Rousseau, la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec autant d'énergie et de simplicité. »

La morale de Jésus-Christ bien pratiquée ferait de l'homme un ange. Son code est le plus parfait, le plus sublime dont il soit parlé dans les annales du monde : code le plus digne de la majesté de Dieu et le mieux adapté à la nature de l'homme, code qui convient à tous les pays, à tous les climats, à tous les peuples, à tous les gouvernements, à l'homme sain comme à l'homme malade, au puissant comme au faible, au riche comme au pauvre, au savant comme à l'ignorant, à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions ; code enfin qui, renversant tous les murs de division élevés entre les peuples par la main de la politique, fait des diverses sociétés répandues sur le globe une seule famille, lie étroitement entre eux tous les membres de cette famille, enchaîne cette famille elle-même à la grande famille des intelligences et donne à toute cette famille un père unique, Dieu.

Jésus-Christ est donc véritablement Dieu. A deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu. Elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis ; elle soutient la loi naturelle investie et battue en brèche par un philosophisme insensé ; elle soutient la raison humaine sujette au vertige ; des plus stériles cœurs, elle arrache encore des cris d'admiration et des actes d'amour. Qui aurait inventé cette parole ? Elle est donc absolument divine, et par son caractère et par ses effets.

L'Église catholique la prêche, et cette Église est elle-même la preuve la plus éclatante de la divinité de son auteur.

Le tombeau engloutit tous les projets humains, il amène l'exécution de ceux de Jésus-Christ. Jésus meurt, et les puissances infernales sont vaincues ; et le règne de l'iniquité est détruit, et celui de la justice commence. Avant de mourir, Jésus avait prédit deux événements presque incroyables. Il avait annoncé que les Juifs, éclairés jusque-là plus que tous les autres peuples des rayons de la lumière céleste, seraient plongés dans les plus épaisses ténèbres, et que les autres peuples, assis à l'ombre de la mort, seraient appelés à son admirable lumière ; et, à peine a-t-il rendu le dernier soupir, que la synagogue des Juifs est renversée, que ce peuple est dispersé comme un fugitif, à travers le monde et à travers les siècles ; que les infidèles renoncent à l'idolâtrie, que la croix du Sauveur passe du lieu du supplice au front des empereurs et qu'à son nom tout genou fléchit sur la terre.

Il avait choisi douze pauvres pêcheurs de Galilée sans fortune, sans éducation, sans crédit, et ces hommes, extrêmement peureux et lâches avant sa mort, se trouvent précisément, au jour qu'il leur a promis de leur envoyer son Esprit et ses grâces, tout à coup et tous ensemble, changés en des hommes nouveaux, hardis, courageux, intrépides, pleins de lumières et de sagesse, prêchant partout la divinité et la résurrection de leur Maître, parlant des langues qu'ils n'avaient jamais apprises, se faisant entendre des peuples les plus barbares, opérant au nom de Jésus les plus grands prodiges, bravant les menaces et les fureurs des Juifs, les persécutions et les tortures des païens, franchissant tous les obstacles, toutes les barrières, que les uns et les autres voulaient opposer à la publication de l'Évangile, triomphant du monde et de ses préjugés, des philosophes et de leurs erreurs, persuadant, ébranlant, entraînant tous les peuples, brisant les idoles, renversant les autels de l'idolâtrie, abolissant les cultes impies, faisant disparaître les fêtes, les superstitions infâmes de la gentilité, forçant sans autres armes que celles de la parole et de la vertu, forçant, dis-je, les Césars eux-mêmes de jeter leurs glaives persécuteurs, et de tomber, en

vrais adorateurs, au pied de la croix de ce même Jésus-Christ, contre lequel vainement ils avaient employé toute leur puissance, et dont ils s'étaient flattés d'éteindre le nom et l'Évangile dans le sang de plusieurs millions de martyrs, morts en publiant la gloire de leur Maître et en priant pour leurs bourreaux.

Comment expliquer une œuvre si merveilleuse, sinon par la divinité de Jésus-Christ? Comment une succession d'hommes, qu'on tuait sans relâche pendant quatre siècles, ont-ils fondé une religion immortelle? Comment d'humbles femmes, de jeunes filles délicates, de faibles enfants purent-ils supporter, au temps des persécutions, des tourments dont le récit seul effraie les plus intrépides? Comment quatorze millions de martyrs firent-ils éclore de leur sang une semence de chrétiens? Engageante perspective, en vérité, pour embrasser une religion nouvelle, que celle d'être revêtu d'un manteau de résine et de servir de torche vivante dans les jardins de Néron, ou bien d'être jeté dans l'arène, sous les dents des lions, d'être écorché vivant, d'être rôti sur un gril ardent, ou plongé dans un bain de plomb fondu!

Et pourtant le monde est chrétien; et l'Église, en passant à travers les âges, a dû triompher, non seulement des tyrans, non seulement des supplices, mais encore des hérésies, des schismes, des scandales de ses propres enfants, aussi bien que de la calomnie et de la haine de ses ennemis. Tout homme sensé doit donc dire avec saint Augustin: « Ou l'Église s'est établie par des miracles, et, dans ce cas, Dieu lui-même a prouvé sa divinité; ou elle s'est établie sans miracles, et pour lors, le plus grand des miracles, c'est son établissement prodigieux et sa permanente vitalité. » Aujourd'hui, en effet, Jésus-Christ a ses adorateurs sur tous les points du globe. Jésus-Christ, mort depuis 2000 ans, a la puissance de se faire aimer, non seulement par le sauvage infidèle, auquel le missionnaire apprend à le connaître, mais encore par les savants de notre Europe civilisée.

Toutes les forces humaines s'épuisent par la durée, par

l'usage, par leurs victoires mêmes. Pourquoi la force de Jésus-Christ ne s'est-elle pas épuisée? Ah! Jésus-Christ est Notre Seigneur et notre Dieu; c'est le Sauveur attendu pendant 4000 ans. Il a paru au sommet de l'ancien monde qui l'appelait, et du nouveau qui le salue et l'adore; il a levé l'étendard de sa croix, et un changement immense s'est accompli, qui a tout renouvelé dans l'univers.

« Je connais les hommes, disait Napoléon au général Bertrand, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. Les esprits superficiels voient de la ressemblance entre le Christ et les fondateurs d'empires, les conquérants et les dieux des autres religions; cette ressemblance n'existe pas. Il y a entre le christianisme et quelque religion que ce soit la distance de l'infini.... Par un prodige qui surpasse tout prodige, Jésus veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir. Ce qu'un savant demande vainement à quelques amis, un frère à son frère, en un mot le cœur, c'est là ce qu'il veut pour lui, et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité.

» Alexandre, César, Annibal, Louis XIV avec tout leur génie y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre.... Le Christ parle et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang. Il allume la flamme d'un amour, qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour.... A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe, Créateur du monde?... Général Bertrand, bientôt je serai de la terre. Telle est la destinée des grands hommes, celle de César et d'Alexandre; et l'on nous oublie, et le nom d'un conquérant n'est plus qu'un thème de collège; nos exploits tombent sous la fêrule d'un pédant qui nous loue ou qui nous insulte.

» A peine mort, Louis XIV fut laissé seul, dans l'isolement de sa chambre à coucher de Versailles. Négligé de ses courtisans, ce n'était plus leur maître, c'était un cadavre, un cer-

cueil, une fosse, et l'horreur d'une imminente décomposition ; encore un moment, et voilà ce qui va m'arriver à moi-même. Quel abîme entre ma misère et le règne éternel du Christ prêché, encensé, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers. Est-ce là mourir ? N'est-ce pas plutôt vivre ? Voilà la mort du Christ, voilà celle de Dieu. »

L'empereur se tut ; et comme le général Bertrand gardait également le silence : « Si vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu ; j'ai eu tort de vous faire général. »

Dans les persécutions d'Hunéric, roi des Vandales, trois cents catholiques confessèrent la divinité de Jésus-Christ et eurent, pour ce fait, la langue coupée jusqu'à la racine. Mais tous, après ce supplice, continuèrent à parler avec une facilité merveilleuse. Cet éclatant miracle eut de nombreux témoins, entre autres l'empereur Justinien lui-même qui avait vu à Constantinople quelques-uns de ces généreux confesseurs.

Cyrola, chef des ariens, ne pouvant prouver la fausseté des miracles opérés par les catholiques, résolut d'en faire un en apparence, pour se conserver le crédit qu'il avait parmi les siens. Il donna donc cinquante pièces d'or à un pauvre homme, à condition qu'il contreferait l'aveugle, et que, se trouvant sur son passage dans une place publique, il le prierait au nom de Dieu, de lui mettre la main sur les yeux et de lui rendre la vue. La chose étant ainsi concertée, Cyrola, qui se fit accompagner de trois prélats, passa, comme par hasard, devant ce faux aveugle qui, ayant le mot, s'écria aussitôt : « Écoute-moi, bienheureux Cyrola, exauce-moi, prêtre de Dieu, prends pitié de mon aveuglement, fais-moi ressentir le pouvoir que Dieu t'a donné et que tant de lépreux, d'estropiés et de morts ont éprouvé. » L'hérétique, s'arrêtant à ces paroles, lui dit : « Pour preuve que la foi que nous professons est véritable, que tes yeux à cet instant soient ouverts. » Dieu entendit ce blasphème, et pour en faire voir l'impunité, en présence de la foule que l'hérétique

avait fait assembler exprès, pour être témoin de son miracle imaginaire, il rendit véritablement aveugle, celui qui faisait semblant de l'être, et lui causa une si grande douleur aux yeux qu'il ne pouvait pas la supporter. Ce coup de la justice divine découvrit toute la fourberie ; car ce misérable, sentant toute la violence de cette douleur, et se voyant privé de la vue, commença à crier que Cyrola l'avait corrompu et lui avait donné de l'argent pour faire l'aveugle, et que, ne l'étant pas, il l'était devenu par une juste punition de Dieu. « Imposteur, disait-il à cet impie, tu as voulu tromper les hommes, et Dieu t'a justement confondu. Tu as voulu faire semblant de me rendre la vue, et tu es cause que je ne vois plus ; voilà l'argent que tu m'as donné, rends-moi la vue que tu m'as ôtée. » Mais la puissance de Dieu n'en demeura pas là, elle acheva le miracle, elle rendit le triomphe parfait : car, le nouvel aveugle s'étant tourné vers les évêques catholiques, et les ayant suppliés d'avoir pitié de lui, quoiqu'il fût indigne de toute miséricorde, ils lui dirent : « Si tu as la foi, toutes choses sont possibles à celui qui croit. — Je crois, répondit-il, en Dieu, le Père tout-puissant ; en Jésus-Christ, Fils de Dieu, égal à son Père ; au Saint-Esprit coéternel et consubstantiel au Père et au Fils. Celui qui ne croit pas qu'ils ont tous trois une même substance et une même divinité, qu'il souffre le même châtement que j'endure. » Sur cette confession, saint Eugène, évêque de Carthage, fit le signe de la croix, et dit tout haut : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul vrai Dieu en trois Personnes égales en puissance et en majesté, que tes yeux soient ouverts et recouvrent la vue. » Aussitôt que la dernière parole fut prononcée, la douleur de ce misérable cessa, et il commença à voir clair comme auparavant. Un si grand prodige couvrit les ariens de honte, et donna sujet aux catholiques de leur reprocher les ténèbres de leur hérésie et la malignité de leur imposture.

La mort d'Hunéric n'est-elle pas elle-même comme celles des persécuteurs de l'Église une preuve de la divinité de Jésus-Christ ? Cette mort fut la plus tragique et la plus détes-

table que l'on ait jamais vue sur la terre, car saint Victor d'Utique dit que les vers le mangèrent et le consumèrent tout vivant. Saint Grégoire de Tours ajoute qu'il entra en frénésie, qu'il mangea ses propres membres, et que le soleil s'éclipsa à sa mort des trois quarts de son globe, comme pour témoigner une horreur de ses crimes ; et saint Isidore de Séville écrit que les entrailles lui sortirent du corps et qu'il eut la même fin que le misérable Arius, dont il avait soutenu si fortement la doctrine.

ARTICLE II

Ce qu'est Jésus-Christ comme Dieu.

C'est une vérité démontrée par la raison, aussi bien que par la foi, qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu. Les trois Personnes divines n'ont qu'une seule et même nature divine. Le Fils de Dieu a donc la même nature que le Père et le Saint-Esprit ; et, en venant sur la terre pour se faire homme, il est demeuré éternellement vrai Dieu, et Fils de Dieu.

L'existence de Dieu est si claire, même pour la raison, qu'il n'y a jamais eu de peuple, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes, ni parmi les civilisés, ni parmi les barbares, qui l'ait ignoré. Mais il n'en est pas de même de la nature de Dieu.

C'est pourtant cette nature divine de Notre-Seigneur qu'il faudrait faire connaître aux âmes. Comment y prétendre ? Comment même la connaître soi-même telle qu'elle est ? Il est de foi que Dieu ne peut être compris pleinement par aucune créature, pas même par les anges, pas même par les séraphins, pas même par sa divine Mère, l'Immaculée Marie, elle qui a pénétré plus avant que tout être créé dans les abîmes sans fond de la connaissance et de l'amour divins. Comment donc en parler dignement ?

Deux religieux de Saint-Dominique vinrent un jour converser avec le bienheureux frère Gilles, religieux de Saint-François qui, bien que sans science et d'une condition humble et simple, avait reçu de grandes lumières surnaturelles. Dans cet entretien, l'un d'eux, ayant fait remarquer que saint Jean avait dit du Verbe divin des choses merveilleuses et sublimes, au commencement de son Évangile, frère Gilles reprit : « Il n'en a rien dit. » Et comme ses deux interlocuteurs s'en récriaient, le Bienheureux, leur montrant une grande montagne qui était en face d'eux, leur dit : « Supposé que cette montagne soit toute composée de grains de millet et qu'un moineau en mangeât un grain seulement tous les jours, qu'en aurait-il enlevé au bout de cent ans? — Rien, ou presque rien, répondirent-ils. — Aussi peu et encore moins, reprit le frère Gilles, saint Jean nous a dit de Dieu dans son Évangile, en comparaison de ce qu'il a laissé. »

Et si l'aigle des Évangélistes n'a pas pu dire ce qu'est Dieu, qui le pourra dignement? La langue des anges elle-même y serait impuissante. Ce qui convient le mieux à la grandeur de Dieu, ne serait-ce pas de l'adorer en silence, nous reconnaissant incapables d'en parler comme il le mérite? Toutefois l'impuissance où nous sommes de tout dire de lui, ne nous fait-elle pas un devoir de ne pas nous taire, et d'employer à le bénir la langue qu'il nous a donnée? Disons donc quelque chose de ce que l'intelligence peut découvrir et surtout de ce que la foi nous a révélé sur sa nature.

Dieu, c'est l'être par excellence. *Si les enfants d'Israël te demandent qui je suis, et par qui tu leur es envoyé,* disait le Seigneur à Moïse, *tu leur diras : Celui qui est, m'a envoyé vers vous.* Mais Dieu n'a-t-il pas donné l'existence aux créatures? Est-ce que la terre, les astres, les anges ne sont pas des êtres? Ils le sont assurément, mais ils n'ont qu'un être d'emprunt; ils ne sont pas eux-mêmes la cause de leur être, ils ne sont que par la main de Dieu, qui les soutient. Dieu seul est et subsiste par soi-même, et ne doit son être à personne; il est d'une manière nécessaire, immuable, absolu-

ment indépendante. *Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait.*

Chaque créature a quelque être; mais elle n'a pas tout l'être. L'homme n'a que l'être de l'homme, il n'a pas celui de l'ange. Dieu seul a l'être dans toute sa plénitude, sans mélange de non être; il n'a point de perfection à acquérir, car il les a toutes; il ne manque de rien, celui qui donne tout à tous les êtres. Et personne ne donne ce qu'il n'a pas. Il n'a, il est vrai, aucune imperfection des créatures, il n'est pas matière, car ce qui est étendu est limité; et Dieu est sans limites. Il n'a pas le raisonnement, car, le raisonnement venant de la faiblesse de l'intelligence, Dieu voit et connaît tout sans lui; mais il a plus et mieux que la matière et que le raisonnement.

Tout ce qu'on peut trouver de bien sans mélange d'imperfection dans les créatures, Dieu le possède, mais à un degré infiniment supérieur à celui des créatures les plus parfaites. Que dis-je? qu'on ajoute ensemble toute la sagesse, toute la sainteté, toute la bonté, toute la beauté des hommes, des anges, qu'on les multiplie indéfiniment par la pensée, on arrivera à une somme de perfections incommensurables; mais toutes ces perfections réunies, mises en regard de Dieu, pâliront infiniment plus que la flamme vacillante d'une pauvre lampe ne pâlit devant le soleil.

Dans les créatures, une perfection n'est pas l'autre; la beauté d'une vierge n'est pas la sainteté : elle peut être belle sans être sainte. En Dieu les perfections ne se distinguent pas réellement, et elles sont inséparables les unes des autres. La beauté de Dieu, c'est sa science, c'est sa sainteté, c'est l'ensemble de toutes les perfections, c'est Dieu lui-même; car en Dieu il n'y a que Dieu. Il est absolument simple et invisible aux yeux du corps. Il est la vérité, qui ne peut mentir; il est fidèle dans toutes ses paroles. Sa sainteté a tout mal en horreur.

Le mal vient de la liberté des êtres intelligents qui transgressent la loi divine : mais la liberté et l'intelligence qu'elle

suppose sont de si grands biens, qu'il valait mieux en douer les créatures, au risque de les voir en abuser, que de ne faire aucun être libre. Du reste, Dieu sait tirer le bien du mal même ; la haine des tyrans a fait les martyrs.

La bonté, la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres. Elle donne tout ; elle pardonne tout au repentir. La beauté divine sera l'objet éternel du ravissement des bienheureux au ciel, et elle forçait saint Augustin, las enfin des affections de la terre, à s'écrier : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée ! » Dieu est immense, mais sans étendue ; il est tout entier partout par sa présence, par sa puissance, par sa substance essentiellement simple.

Il accorde tout à la prière, mais sans que ses décrets éternels changent. Les créatures varient : *les cieux et la terre passent, tous les êtres s'usent comme un vêtement ; mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même ; et les ans ne vous feront pas défaut.* Il est en effet éternel, sans commencement, sans fin, sans succession, sans passé, sans avenir ; il possède parfaitement tout à la fois sa vie, qui n'aura point de terme. Sa béatitude est telle qu'elle fera celle de tous les élus.

Sa vie est le principe de toute vie, et ne dépend d'aucun autre que de lui. *En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Son intelligence est infinie, puisqu'elle embrasse l'essence divine, incompréhensible pour tout autre que pour Dieu même. Tous les êtres existants, tous les êtres possibles, présents ou à venir, même les actions des êtres libres, tout est nu et découvert à ses yeux. L'homme connaît les choses parce qu'elles existent ; la science de Dieu les fait exister, elle a une efficacité créatrice. Les idées de Dieu sont l'exemplaire éternel de toutes ses œuvres, dont les unes, comme les êtres sans raison, portent en elles les vestiges et les traces de leur auteur ; tandis que les êtres intelligents reproduisent son image : ils ont comme lui l'intelligence, la volonté, la liberté.

La volonté de Dieu est indépendante de toutes les lois, elle dicte des lois à tous les êtres. Dieu ne peut pas ne pas aimer le souverain bien, qui n'est autre que lui, mais il est libre dans toutes ses œuvres, aussi bien dans le salut des âmes, dans la distribution des grâces, que dans la création et la conservation du monde. Rien ne résiste à sa volonté : il appelle les étoiles et elles répondent : Nous voici. *Il a dit, et tout a été fait.* Il peut tout ce qui est possible, excepté le mal qui répugne à sa sainteté. Aucune passion n'agit sur cette volonté sainte. Dieu ne connaît ni la haine, ni la colère. C'est d'après la manière de parler des hommes qu'on lui prête ces sentiments ; mais en réalité, ils ne sont point en lui.

Sa sagesse est telle que toute sagesse créée en découle ; il prévoit tout avec une connaissance infinie ; il gouverne tout avec force et suavité. C'est sans se lasser qu'il soutient le brin d'herbe sur sa tige, comme le soleil dans l'espace. Un cheveu ne tombe pas de nos têtes sans sa permission ; *regardez les oiseaux du ciel ils ne sèment, ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit. Considérez les lis des champs ; ni ils ne travaillent, ni ils ne filent ; et je vous dis, en vérité, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été revêtu d'un éclat semblable au leur.*

Les méchants résistent à la volonté divine et troublent l'harmonie du monde ; la justice sait les faire rentrer dans l'ordre par les châtimens qu'elle leur inflige souvent dès cette vie ; car la terre est pleine de la justice de Dieu, et bien aveugle est celui qui ne voit pas sa main armée pour punir le mal. Que si elle ne frappe pas en ce monde, elle n'en sera que plus terrible en l'autre. Dieu est patient, car il est éternel ; il a le temps de voir venir ceux qui l'ont outragé. Mais les réprouvés eux-mêmes ne pourront l'accuser d'injustice ; tandis que tous les élus chanteront éternellement : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables.*

Que faisons-nous, quand nous énumérons les perfections divines, sinon balbutier ? *Ah ! ah ! ah !* disait Jérémie, *je suis comme un enfant qui ne sait parler.* Quand nous disons que

Dieu est bon, beau, vrai, saint, juste, miséricordieux, mettons qu'il l'est infiniment plus que nous ne pouvons l'exprimer et le concevoir ; élevons donc nos âmes au-dessus de toutes les perfections de la terre et du ciel, et écrivons-nous avec le Psalmiste : *Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange, et sa grandeur n'a point de bornes. O Seigneur, je ne serai rassasié que lorsque m'aura apparu votre gloire.*

Nous le voyons ici dans un miroir et en énigme ; mais au ciel, nous le verrons face à face ; nous le contemplerons tel qu'il est ; et cette contemplation sans fin, loin d'engendrer le dégoût, sera la source de notre béatitude, tant nous trouverons de merveilles en ce Jésus, notre Dieu, en qui nous aurons cru et que nous aurons aimé sur la terre.

Enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité et poursuivrez-vous le mensonge ? Pourquoi avez-vous un cœur, sinon pour aimer le bien, le beau, le vrai ? Que trouvez-vous dans les créatures sinon les déceptions et l'amertume ? Cherchez donc Jésus, votre vrai Dieu, votre Créateur, votre fin dernière.

O Dieu, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est agité, tant qu'il ne se repose pas en vous. Enchaînez-le donc à vous par des liens indissolubles, afin qu'il ne vous échappe point ; mais c'est pour forger des liens de nature à saisir mon cœur de chair, ô mon Dieu, que vous vous êtes fait homme ; et si votre grandeur, comme Dieu, me saisit, vos abaissements, subis pour l'amour de moi, me toucheront davantage encore.

CHAPITRE II

Jésus-Christ, son humanité.

Que le Verbe de Dieu, le Fils, la seconde Personne de la Sainte Trinité, sans perdre sa divinité, se soit incarné, c'est-à-dire, ait pris notre nature humaine, se soit fait homme comme nous, c'est une vérité de notre foi, qui, tout en dépassant la portée de notre intelligence, est loin de répugner à notre raison. Il n'était donc pas impossible à Dieu d'opérer ce mystère, puisque sa puissance n'a aucune limite. Dieu, toutefois, n'était point obligé de s'incarner, car toutes ses œuvres extérieures sont libres ; il aurait pu, même sans se faire homme, relever par d'autres moyens le genre humain déchu et voué à la perdition.

Toutefois, supposé que Dieu exigeât une satisfaction rigoureuse, parfaite, proportionnée à l'injure que lui fait le péché, l'Incarnation était nécessaire, selon le sentiment de saint Thomas ; car le péché fait à Dieu une offense infinie, qui ne peut être réparée par conséquent complètement, ni par les anges, ni par les hommes. Et il est hors de doute que l'Incarnation était le moyen le plus efficace et le plus convenable pour racheter le genre humain et guérir notre misère.

« Rien de plus utile, en effet, dit saint Thomas, pour nous porter au bien, pour affermir notre foi, pour ranimer notre espérance, pour enflammer notre charité. Par là, nous sommes puissamment entraînés à faire le bien, dont Dieu même nous donne l'exemple, et nous entrons en communication intime avec la divinité. » Alexandre, voulant se rendre agréable aux Perses qu'il avait conquis et se faire aimer d'eux, se revêtait de la même manière qu'eux. Notre-Sei-

gneur s'est revêtu de notre nature, afin de se faire aimer de nous, qui aimons naturellement nos semblables. L'amitié suppose la ressemblance; sans cela, elle ne peut exister. L'avare tient fort à ses trésors, l'ambitieux ne recherche que les honneurs; mais on ne peut dire qu'ils sont amis avec leurs trésors et leurs honneurs. On ne peut être ami qu'avec ses semblables. L'amitié ne saurait même être étroite entre des personnes de condition trop inégale. Saint Louis le savait bien quand, pour gagner l'affection de ses sujets, il déposait sa couronne et ses ornements royaux, et allait s'asseoir sous un chêne, pour entendre leurs plaintes et leur rendre justice. Et Epaminondas, craignant que la gloire dont l'avaient couvert ses grandes victoires, ne lui fit perdre l'amitié de ses proches, de retour dans sa famille, se livrait avec ses enfants aux jeux les plus humbles. Ainsi Notre-Seigneur s'est fait petit, afin de gagner nos cœurs à sa divine amitié.

O homme, ne désespère plus de devenir participant de la nature divine, puisque Dieu s'est uni la tienne. N'est-il pas plus étonnant que Dieu se fasse fils de l'homme, qu'il ne l'est que l'homme devienne fils de Dieu?

Rien de plus utile non plus que l'Incarnation pour nous écarter du mal. L'homme apprend par l'Incarnation quelle est sa dignité, et est préservé par là même de la profaner en se mettant par le péché sous le joug de Satan. Notre orgueil trouve un remède dans cette humilité divine. La Divinité ne pouvait souffrir pour expier nos crimes; les hommes eussent-ils souffert, leurs expiations n'auraient pas eu une valeur suffisante: Dieu se fait homme. L'Homme-Dieu souffrira comme homme; et parce qu'il est Dieu en même temps, ses souffrances auront une valeur infinie.

Œuvre vraiment merveilleuse, l'Incarnation manifestera plus clairement que la création elle-même, la sagesse, la justice, la miséricorde divines. Par les satisfactions d'un Dieu, la justice divine sera parfaitement satisfaite; et pourtant la miséricorde triomphera, l'homme sera sauvé, réhabi-

lité, et deviendra le frère, le cohéritier de Jésus-Christ, et l'héritier de Dieu le Père. O Sagesse infinie, vous savez trouver dans vos abîmes inépuisables le secret de tirer du mal le plus grand de tous les biens!

L'Incarnation mettra le couronnement à la création, en reliant tous les êtres à leur auteur par l'humanité du Fils de Dieu. L'homme, en effet, par son âme, est frère des anges; par son corps, il a tout ce qu'ont les êtres non intelligents ou inanimés, qui sont au-dessous de lui. Le Fils de Dieu, en se faisant homme, enfermera dans sa personne comme un abrégé de toutes les créatures, pour les faire servir toutes à la gloire de son Père. Il sera ainsi le porte-voix, le Pontife de la création, dont les hommages auront en lui et par lui un prix infini.

Le mystère que Dieu seul pouvait concevoir et réaliser s'est accompli; la Trinité tout entière l'a opéré; mais le Verbe seul s'est fait chair. *Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.* C'est de foi, Jésus-Christ est homme; il a un corps et une âme comme nous. Nous devons les étudier dans les deux articles suivants.

ARTICLE I

Le corps de Jésus-Christ.

La foi nous apprend que Notre-Seigneur a pris dans le sein de Marie un corps de chair et d'os, comme le nôtre. Aussi le divin Sauveur, même après sa résurrection, disait-il à ses apôtres : *Touchez et voyez vous-mêmes; car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous me voyez les avoir.*

Il est de foi également que le corps du divin Sauveur était, avant sa résurrection glorieuse, capable de souffrir et de mourir. C'est par ses souffrances qu'il devait fournir à

son Père une expiation et une satisfaction surabondantes pour les péchés du monde. Ce serait une erreur de penser que Notre-Seigneur a dû faire un miracle pour être sensible à la souffrance ; car, librement et volontairement, le Fils de Dieu a tout pris de notre nature, excepté le péché. Le corps qu'il a choisi était donc comme le nôtre naturellement capable de ressentir la fatigue et la douleur ; et il eût dû faire un miracle pour ne pas souffrir.

Bien plus, comme son organisation était très parfaite, il devait souffrir plus vivement que nous. En lui, toutefois, la souffrance n'était point, comme en nous, le châtement du péché ; car comment le péché aurait-il pu atteindre la sainteté divine ? Il est même des défauts accidentels du corps de l'homme qui ne convenaient pas à un corps formé par le Saint-Esprit, et auxquels le Fils de Dieu ne s'est pas par conséquent assujéti. Ainsi il a été exempt des maladies, et de la lenteur pour le bien, de l'inclination au mal, auxquelles nous sommes sujets nous-mêmes. C'est là l'enseignement de saint Thomas et de toute la théologie catholique.

Bien que le corps de Notre-Seigneur fût naturellement sujet à la souffrance, on peut dire que celles qu'il a endurées étaient volontaires, car il eût pu rendre son corps impassible. Nous redoutons de souffrir pour Dieu, et le Fils de Dieu n'a pas craint de souffrir pour nous !

Le corps de Notre-Seigneur formé, non par la nature, mais par le Saint-Esprit lui-même, a dû porter les traces de sa divine origine ; car *les œuvres de Dieu sont parfaites*. En lui, non seulement il n'y avait point de difformité, mais on pouvait admirer, même durant sa vie mortelle, non une grâce vaine et frivole, mais une beauté majestueuse et grave.

Adam, au sortir des mains de Dieu, était la merveille de ce monde terrestre, le roi de la création ; il n'était que la figure de Jésus-Christ. Adam avait été formé par Dieu, il est vrai, mais du limon de la terre. Jésus-Christ a été formé par le Saint-Esprit, mais du sang le plus pur de la Reine des

vierges, de l'Immaculée Marie. N'est-il pas permis de penser que le Roi-Prophète chantait aussi la beauté du corps de Notre-Seigneur quand il s'écriait : *Vous êtes le plus beau des enfants des hommes ; la grâce est répandue sur vos lèvres. Montrez-vous dans tout l'éclat de votre beauté, avancez triomphalement et réglez.*

Quand, à la naissance de l'Enfant-Dieu, les anges chantaient : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*, n'est-ce pas parce que, penchés sur la crèche, qui servait de berceau au divin Enfant, ils lisaient dans la limpidité de ses yeux, dans la douceur de son sourire et de ses traits, qu'il venait réconcilier la terre avec le ciel ?

O Marie, c'est vous qui avez contemplé la première ce fruit béni de votre sein virginal. C'est vous qui lui avez dit, avec toute la tendresse de votre cœur de mère et de vierge, ces paroles du cantique sacré : « *Voici que vous êtes beau et éclatant, mon bien-aimé ; vous êtes la fleur des champs et le lis des vallées. Mon bien-aimé est blanc et vermeil ; sa tête est plus rayonnante que l'or le plus pur, ses yeux ont la douceur des colombes qui se mirent sur le bord des eaux ; sa voix est très douce. Tout en lui me ravit.* » Et Jésus grandit, et cela en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Aussi quelle fut la douleur de sa Mère, quand elle le perdit ! Elle dit alors : *Je me lèverai et je chercherai celui que mon cœur aime*, je parcourrai les bourgs et les places publiques, afin de le trouver. Aux gardiens des portes de la ville, elle demandait avec anxiété : *Est-ce que vous avez vu celui que j'aime ?*

Une pieuse tradition rapporte que dans le voisinage de Nazareth, ceux qui étaient opprésés par quelque peine, se disaient : « Allons voir le Fils de Marie ; » et la vue de cet admirable enfant les consolait.

Selon la pensée de saint Jérôme, si quelque chose de divin n'eût relui dans toute la personne du Sauveur, comment eût-il pu, par une seule parole, attirer après lui les apôtres

et les premiers disciples qui, pour le suivre, renonçaient à tout, même à leur vieux père. Il parlait avec tant de charmes que les multitudes ravies le suivaient au désert, oubliant tous les soins de la vie présente, et s'écriaient après l'avoir entendu : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là.*

Il y avait tant de sagesse, de convenance et de noblesse dans ses actions que ceux qui le voyaient disaient de lui : *Il a bien fait toutes choses* ; et tout le peuple se réjouissait de tout ce qu'il faisait avec tant de majesté. Une fois que Madeleine eut contemplé les traits divins du Sauveur, elle renonça à toutes les affections de la terre, qui avaient profané sa jeunesse ; elle n'aima plus que le Roi de la pureté, qu'elle ne craignit pas de suivre jusqu'au Calvaire.

J'ai nommé le Calvaire ; mais là ce soleil de beauté semble subir une éclipse. « Nous l'avons vu, dit Isaïe, et il n'avait ni beauté ni éclat. Nous l'avons pris en pitié, comme un homme couvert d'obscurité et de mépris. » C'est alors, en effet, que les anges de paix ont pleuré. Et cependant, que d'attraits dans la personne de Jésus, même sous la poussière, les crachats, les ruisseaux de sang, les plaies qui le défigurent ! Les saintes femmes, loin d'en être scandalisées, traversent les rangs des soldats et des bourreaux, pour contempler de plus près cette divine victime. Et élevé de terre, selon la prédiction qu'il en a faite, Jésus a attiré à lui tous les cœurs.

Quand, après la victoire, un roi parcourt le champ de bataille, et rencontre les corps mutilés de ses soldats, qui ont combattu pour sa cause, n'admire-t-il pas les blessures même qu'ils ont subies par dévouement pour lui ? Et nous, ne trouverions-nous pas dignes d'admiration et d'amour les meurtrissures, les plaies que notre Roi, notre Sauveur, notre Dieu a subies, les gouttes répandues de ce sang si pur, puisé dans le cœur de Marie, sang le plus noble qui ait coulé dans les veines de l'humanité, puisque c'est le sang des patriarches et de David ?

Ah ! les saints ont été ravis par les charmes de Jésus cru-

cifié ! Et les mystères de la passion seront, jusqu'à la fin des siècles, l'objet favori de la contemplation des âmes pures, en attendant qu'ils soient la matière de nos ravissements dans le ciel. Du reste, le nuage de deuil, qui a voilé quelques heures les beautés de l'Homme-Dieu, a été vite dissipé par les gloires de la Résurrection. Quelle langue pourrait dire l'éclat de Jésus sorti du tombeau, subtil, agile, lumineux, incapable de souffrir et de mourir ?

Pour le concevoir, qu'on remarque qu'après la Résurrection le corps du dernier des élus, celui de l'enfant, qui est mort aussitôt après le baptême et sans mérite acquis par conséquent, celui d'un pauvre pécheur, qui, après une vie inutile pour le ciel, se convertit à la mort, ce corps ressuscité aura plus d'éclat et de beauté que le soleil et que tous les astres ; et, s'il en est ainsi des gloires du dernier des bienheureux, qu'en est-il du corps de l'Immaculée Marie et surtout du corps glorieux de Notre-Seigneur, qui est comme le soleil du firmament nouveau du séjour des élus !

Ah ! si un rayon de sa splendeur arrivait jusqu'à nous, il nous serait impossible de rien aimer de terrestre, et ceux dont le cœur est le plus épris des beautés périssables, de ces fleurs, qui, écloses le matin, s'effeuillent au vent du soir et vont se mêler à la poussière et à la boue des chemins, n'auraient pas plus de peine à s'en déprendre que l'on en a à détourner ses regards d'un ver de terre rebutant et hideux, pour les porter sur une rose vermeille, ou sur un lis éclatant de blancheur.

Notre-Seigneur daigna montrer à sainte Thérèse d'abord ses mains, puis son visage et enfin son corps ressuscité. Or voici ce que la sainte a écrit de ces merveilleuses visions : « Quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel que celui de voir l'extrême beauté des corps glorieux et particulièrement celle de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est ; car sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion de ce que notre infirmité est capable de soutenir. Que sera-ce donc lorsque notre

âme pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude ! Quand je me serais efforcée, durant des années entières, de me figurer une si extrême beauté, cela m'eût été impossible, tant sa seule blancheur surpassait tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point ; c'est une blancheur inconcevable, une splendeur, qui réjouit la vue sans la lasser, une clarté qui rend l'âme capable de contempler cette beauté toute divine ; enfin c'est une lumière, en comparaison de laquelle celle du soleil paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour la regarder.

» Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, sans que rien soit capable de l'obscurcir. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression qu'elle m'est toujours présente. Je tirai de cette vision un merveilleux avantage. Depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable que nul autre objet ne me touche. Je me riais de la peur que quelques-uns de mes confesseurs avaient que je m'attachasse à eux. Ils ne connaissaient pas le détachement que j'avais de toute créature. »

Jésus, montrez-nous votre face adorable, et nous serons sauvés ; mais si la beauté de votre corps sanctifie ainsi ceux qu'elle ravit, qu'en doit-il être de votre âme que nous allons étudier ?

ARTICLE II

L'âme de Jésus-Christ.

Le Fils de Dieu n'a pas pris le corps de l'homme sans l'âme, ni l'âme de l'homme sans le corps, ni avant le corps ; mais au moment de l'Incarnation, il a pris en même temps le corps et l'âme, unis de manière à constituer la nature humaine dans son intégrité. Ce sont là des vérités hors de doute.

L'âme de Notre-Seigneur a été par nature plus parfaite que celle de toute créature humaine. Elle avait donc comme notre âme à nous, mais à un degré incomparablement plus parfait, l'intelligence, la volonté, la sensibilité. Des dons ineffables de grâce ont enrichi cette nature, de manière à faire de l'âme de Notre-Seigneur, la grande merveille de la terre et du ciel. La grâce, en effet, est une participation à la nature divine; c'est un reflet céleste de la beauté et de la sainteté de Dieu. Elle élève si haut, aux yeux du Seigneur, que l'âme qui en est revêtue, anima-t-elle d'ailleurs un corps difforme et rebutant, devient la fille chérie du Père céleste, l'épouse et le temple du Saint-Esprit, la sœur des anges.

Ah! si nous avions la foi, et si nous pouvions, avec nos yeux de chair, découvrir la beauté des âmes en état de grâce, nous serions dans d'indicibles étonnements, et toute beauté naturelle nous paraîtrait vile. Mais la beauté des âmes est variée comme la clarté des étoiles. Il en est qui ont un éclat prodigieux. Quelle âme que celle d'un saint Paul si généreux et si ardent pour Jésus-Christ! Quelles âmes que celles du séraphique François d'Assise, d'un saint Vincent de Paul, de sainte Thérèse et de tant d'autres saints! Mais toutes les beautés morales découlent comme des ruisseaux de la source immense des grâces que Dieu a mises avec plénitude dans l'âme de Notre-Seigneur.

Si l'âme, qui est en grâce ici-bas, est belle, qu'en est-il de l'âme qui, jouissant de la gloire du ciel, participe de la manière la plus intime à la beauté et à la perfection de Dieu? Et l'âme de Notre-Seigneur a joui de cette gloire, dès cette vie, comme nous allons le dire; car il nous faut étudier en détail ce chef-d'œuvre de la toute-puissance divine.

§ I. *L'intelligence et la science de Jésus-Christ.*

Admirons d'abord l'intelligence de Notre-Seigneur et la science merveilleuse dont elle fut ornée. Il ne s'agit pas ici

de sa science comme Dieu, qui manifestement est infinie, puisque c'est la science de Dieu même; mais bien de sa science comme homme.

Or, Notre-Seigneur a eu, comme homme, trois sortes de science que nous devons expliquer aussi clairement que possible, afin que les âmes les plus simples puissent entrer dans cet intérieur de Notre-Seigneur, qui est le sanctuaire le plus riche des dons célestes.

Il est certain d'abord que l'intelligence de Jésus-Christ depuis le premier instant de sa conception, jouit de la claire vue de l'essence divine, comme l'âme des bienheureux en jouit dans le ciel et même d'une manière plus parfaite. C'est donc face à face, et sans voile, que l'âme de Notre-Seigneur contemple la divinité à laquelle elle est étroitement unie par le mystère de l'Incarnation. Elle voit l'unité de nature dans la Trinité des Personnes plus clairement et plus parfaitement que les anges eux-mêmes. Elle ne peut cependant pas embrasser toute l'essence divine qui est infinie; et l'âme de Notre-Seigneur, étant créée, a des limites. Mais elle voit en Dieu, tout le passé, le présent et l'avenir, et tout ce que les créatures peuvent faire, dire ou penser dans tous les temps, comme l'enseigne saint Thomas.

Cependant, tout en jouissant de la vision de Dieu, l'âme de Notre-Seigneur restait passible, et son corps était mortel. C'est pourquoi, tout en se reposant dans la béatitude que lui procurait la vue de la divinité, Notre-Seigneur tendait vers la béatitude complète, qui lui était réservée au ciel, où il est éternellement affranchi de la souffrance et de la mort.

Outre la science qu'elle puisait dans l'essence divine par la vision de Dieu, science que les théologiens appellent bienheureuse, l'intelligence de Notre-Seigneur avait une science infuse, c'est-à-dire répandue en elle par Dieu. Cette intelligence sublime était sortie des mains divines, au moment de sa création, toute meublée d'idées par lesquelles elle connaissait, sans avoir besoin comme nous, de se servir des

sens, tous les mystères des sciences humaines, tout ce que Dieu a fait connaître aux hommes par révélation, ainsi que les âmes des hommes, la nature des esprits angéliques, le passé, le présent et l'avenir. Cette science n'a pas grandi en Notre-Seigneur non plus que la science bienheureuse, car toutes deux ont été complètes dès sa conception dans le sein de Marie; il n'a pu que donner, en avançant en âge, des marques plus éclatantes d'une science, qu'il avait entière depuis le commencement.

Il est cependant une sorte de science que les théologiens appellent expérimentale et acquise, qui a grandi en Notre-Seigneur avec les années. C'est celle qu'il s'est procurée comme nous par les sens. Il est clair qu'en ouvrant les yeux la première fois à la lumière, il a connu les couleurs par son expérience, d'une autre manière qu'il les connaissait, dès sa Conception, par la science infuse. Il est clair aussi que Notre-Seigneur a fait agir son intelligence sur les images que ses yeux ou ses sens lui apportaient, pour acquérir par une voie nouvelle des connaissances, qu'il avait déjà par les autres sciences; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre les paroles du saint Évangile, qu'il *grandissait en science et en sagesse*.

De ce que nous venons de dire, concluons qu'en Notre-Seigneur il n'y a point d'ignorance, ni d'oubli, ni d'erreur; point d'obscurité; mais tout est lumière. Il n'a rien appris des hommes, lui que son Père a donné pour précepteur et maître aux nations. Il n'a rien appris des anges non plus. *En lui sont tous les trésors de la sagesse et de la science*. Ces trésors sont cachés aux yeux des âmes vulgaires, qui n'étudient pas les choses de Dieu, qui ne méditent pas, qui ne réfléchissent pas; mais ils se révèlent aux humbles qui cherchent Dieu. Ces humbles trouvent Notre-Seigneur, et en lui ils admirent des merveilles. Approchons-nous de lui, et nous serons éclairés.

§ II. *La volonté humaine de Jésus-Christ.*

La volonté humaine de Notre-Seigneur était bien distincte de sa volonté divine ; et chacune d'elles avait ses opérations propres. Ce sont des vérités de foi. La volonté humaine de Notre-Seigneur était libre ; sans cela il n'eût point été un homme parfait, et il eût été incapable de mériter, et par conséquent de nous racheter. Il a soin de nous dire que, s'il livre sa vie pour nous, il le fait de lui-même et sans que personne l'y contraigne.

Toutefois la liberté de Notre-Seigneur n'avait pas les imperfections de la nôtre. Elle était donc affranchie de la possibilité de pécher, qui, loin d'être essentielle à la liberté, est son plus grand défaut. Non seulement Notre-Seigneur n'a point contracté la souillure originelle, non seulement il n'a commis aucune faute même légère, comme la foi nous l'enseigne, mais même il était absolument incapable de pécher. Une faute commise par lui aurait été imputable à sa personne divine, et la sainteté de Dieu est plus éloignée de tout péché, que la lumière ne l'est des ténèbres.

En sa volonté, point de faiblesse, point d'hésitation au bien, point d'imperfection humaine ; mais un attachement ferme et permanent à tout ce qu'il y a de plus parfait. Ce qui pour nous serait de l'héroïsme, pour lui n'est que comme son élément naturel. Cette volonté humaine n'est point cependant toute-puissante ; l'âme de Notre-Seigneur, considérée en elle-même, est limitée, comme toute créature ; elle a cependant par sa vertu propre le pouvoir de diriger le corps du Sauveur, de régler les actes de son humanité, et d'éclairer toutes les créatures raisonnables par la plénitude de sa science et de sa grâce, selon le mode qui convient à la créature raisonnable.

Et, en tant qu'instrument du Verbe, auquel elle est unie, l'âme de Notre-Seigneur peut produire tous les miracles qui

sont utiles à la fin pour laquelle il s'est fait homme, c'est-à-dire la Rédemption du monde. « Elle a le don des miracles à un degré très excellent, dit saint Thomas, de telle sorte qu'elle peut non seulement les opérer, mais encore donner aux autres ce pouvoir. »

On peut dire néanmoins que Notre-Seigneur, comme homme, a pu faire tout ce qu'il a voulu ; car il ne convenait pas à sa sagesse de vouloir ce qu'il ne pouvait pas faire, et il est de foi que sa volonté humaine n'a jamais résisté à la volonté divine et lui a été soumise en tout. N'a-t-il pas dit : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père et d'accomplir parfaitement son œuvre. Je fais toujours son bon plaisir.*

Il y avait cependant, non dans la volonté, mais dans la sensibilité naturelle qu'avait comme nous le Fils de Dieu fait homme, une inclination à fuir la souffrance, comme il le manifesta au jardin des Olives, par la tristesse mortelle qui l'envahit à la vue de sa passion, et par la prière qu'il fit : *Père, dit-il, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi.* « Jésus-Christ, dit à ce sujet saint Thomas, permettait, avant sa passion, à son corps et à toutes les puissances de son âme d'agir et de souffrir de la manière qui leur est propre. Et il est manifeste que la sensibilité redoute naturellement les souffrances. Il n'y avait point pour cela en lui de volontés contraires ; car il plaisait à la volonté divine et à la volonté humaine et raisonnable de Notre-Seigneur, que la sensibilité agit en lui selon sa nature propre. » Ce serait donc une grande erreur de penser qu'il y ait eu quelquefois, dans l'âme de Notre-Seigneur, un trouble involontaire, ou que la tentation du démon ait pu atteindre son âme, ou qu'il y ait eu en lui une inclination au péché.

Notre-Seigneur a eu cependant les affections naturelles, que dans les autres hommes nous appelons passions ; mais auxquelles il n'est pas convenable de donner ce nom, quand il s'agit de ce divin Sauveur, parce qu'en lui elles étaient exemptes des imperfections qui sont en nous. Nous le voyons aimer d'un amour ardent les hommes, ses apôtres en parti-

culier, s'armer d'une sainte indignation contre l'hypocrisie des pharisiens et contre les vendeurs du temple, pleurer sur la mort de Lazare et sur la ruine de Jérusalem qu'il prédit, se livrer à la tristesse et à la crainte; mais en lui ces affections, loin de porter au mal, comme il arrive aux autres hommes, loin de prévenir la raison, lui obéissaient et la secondaient plutôt.

O douce paix, qui réglez dans l'âme de Notre-Seigneur, ô admirable harmonie de toutes les puissances, dans la soumission à la volonté divine, dans la conformité au bon plaisir divin, quand régnerez-vous dans toutes les âmes? Quand serons-nous affranchis de ce joug pesant, qui écrase les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère, jusqu'à celui où ils rentrent dans le sein de la terre? Ce joug, le Saint-Esprit nous l'apprend, c'est l'emportement, la jalousie, le trouble, l'hésitation, la crainte, la colère, la haine, les querelles, qui agitent nos âmes, même dans le repos de la nuit; qui nous en affranchira? *La grâce de Dieu par Jésus-Christ*, nous répond saint Paul.

§ III. *Les grâces de l'âme de Jésus-Christ.*

Il y a des grâces que Dieu donne pour la sanctification de celui qui les reçoit, et il en est d'autres qu'il accorde aux âmes, afin qu'elles puissent travailler efficacement au salut des autres. La plénitude des unes et des autres a été en Notre-Seigneur.

Parlons d'abord des grâces qui ont sanctifié l'âme de Notre-Seigneur.

Une grâce absolument gratuite, que ni les saints de l'ancienne loi, ni la Vierge Marie, ni Notre-Seigneur lui-même n'ont pu strictement mériter, et qui est elle-même le principe de tout mérite, a été accordée à l'âme humaine de Notre-Seigneur : c'est d'être unie à la divinité du Fils de Dieu, de manière à ne faire avec elle qu'une seule personne. Et cette

grâce, qui n'a été faite à aucun homme, ni à aucun ange, est certainement infinie, puisque le Verbe de Dieu, qui s'unit ainsi la nature humaine, est le Dieu infini. C'est cette grâce qui a rendu Jésus-Christ homme souverainement agréable à son Père. *Voici mon Fils bien-aimé*, dit en effet de lui son Père céleste; *en lui j'ai mis toutes mes complaisances*. Cette grâce est le privilège unique de Jésus-Christ, elle n'est communicable à aucun autre.

La grâce qui nous est communiquée, c'est la grâce sanctifiante de l'âme de Notre-Seigneur. La grâce, comme nous l'avons dit, est une qualité surnaturelle qui élève une âme humaine, ou un ange, au-dessus de sa nature, l'éclaire d'une lumière divine, l'embellit d'une beauté au-dessus de toute beauté naturelle, la rend capable de faire des œuvres qui dépassent les forces de toute nature créée, et qui méritent le ciel avec la vision de Dieu face à face, bonheur infini auquel nulle créature ne saurait prétendre par ses propres forces. Nous appelons encore cette grâce sanctifiante, la grâce habituelle, ou simplement l'état de grâce.

Et il a été nécessaire que l'âme de Notre-Seigneur la possédât pour trois raisons. La première, à cause de son union au Verbe; une âme humaine, aussi parfaite que possible, n'eût pas été ornée suffisamment pour s'unir à la divinité, si elle n'eût été revêtue de cette magnifique robe nuptiale de la grâce. En second lieu, la noblesse merveilleuse de l'âme de Jésus-Christ, dont les opérations atteignaient la divinité d'une manière si intime, réclamait cette grâce; et enfin il fallait que Notre-Seigneur pût déverser les grâces sur les autres hommes, afin de les sanctifier.

Cette grâce de Notre-Seigneur, par là même qu'elle était reçue dans son âme humaine qui avait une capacité limitée, n'était pas infinie à proprement parler; mais on peut la dire infinie, en ce sens que son âme avait toute la plénitude de la grâce, soit pour elle-même, soit pour les autres.

Plus on s'approche en effet de la lumière, plus on est éclairé; plus on s'approche du feu, plus on est réchauffé. Or

Dieu est le principe de toute lumière et de toute chaleur divine, c'est-à-dire de toute grâce; et l'âme de Notre-Seigneur s'en est approchée par l'Incarnation, de la manière la plus étroite. Elle y a donc puisé la plénitude de la grâce, à un degré que nul n'a pu atteindre, ni en intensité, ni en étendue, pas même la Vierge Marie. Cette divine Vierge, cependant, a eu une grâce incomparable, qui l'a rendue plus agréable à Dieu que toutes les autres créatures; et de sa plénitude, elle peut déverser la grâce sur tous les hommes. Toutefois, tout ce qu'elle a, elle le tient de Notre-Seigneur; et en puisant dans ce réservoir immense de la grâce, elle ne l'a point épuisé, non plus que tous les saints.

Nous avons, en effet, tous reçu de la plénitude de Notre-Seigneur. Il est le chef, la tête de toute l'Église, de celle du ciel et de celle de la terre. La tête, c'est la partie la plus noble et la plus élevée du corps; c'est en elle que se réunissent tous les sens; et il est évident que Notre-Seigneur est plus parfait et plus élevé que tous les anges et que tous les hommes. La tête, de plus, répand une influence de vie sur tous les autres membres. Or il est de foi que Jésus-Christ répand la vie sur tous les fidèles de son Église, qui sont en réalité ses membres. Il répand aussi une influence de salut sur tous les infidèles, qui peuvent devenir un jour les enfants de son Église.

Les anges eux-mêmes ont reçu de lui, de l'aveu de tous les théologiens, les dons accidentels que leur a procurés le mystère de l'Incarnation, comme, par exemple, la connaissance de ce mystère, et la joie qu'ils éprouvent en voyant le salut des hommes. Il est même un grand nombre de théologiens qui pensent que les anges, comme Adam dans l'état d'innocence, sont redevables à Jésus-Christ de toutes les grâces qu'ils ont reçues et de la béatitude dont ils jouissent, en ce sens que c'est en vue des mérites de Notre-Seigneur qu'ils ont été justifiés.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'humanité déchue, depuis Adam jusqu'à Notre-Seigneur, n'a pu être sauvée

qu'en vue des mérites de ce divin Rédempteur, et que tous les justes qui ont vécu depuis sa venue, et que tous ceux qui se sanctifieront, jusqu'à la fin des siècles, lui devront leur sainteté et leur béatitude. *Il n'est point d'autre nom, au ciel et sur la terre, par lequel les hommes puissent être sauvés.*

O grâce de mon Jésus, océan sans rivage, qui pourrait mesurer votre profondeur et votre étendue? Heureux ceux qui savent se plonger dans vos eaux salutaires, s'y désaltérer, s'y purifier. *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni.*

Et cette plénitude de grâce a été donnée à l'âme de Notre-Seigneur, au moment même de son Incarnation; et dès lors, elle a été si grande qu'elle n'a pu augmenter depuis, en aucune manière, comme l'enseigne saint Thomas; son immensité dépasse tout ce que nous pouvons concevoir et même imaginer.

La grâce de Notre-Seigneur avait pour compagne toutes les vertus qui perfectionnent les facultés de l'âme, comme la grâce élève et perfectionne l'âme elle-même; et de même que les facultés de l'âme découlent de l'âme, ainsi les vertus découlent de la grâce. D'où il faut conclure, avec le docteur angélique, que les vertus furent très excellentement en Notre-Seigneur, puisque sa grâce était très excellente. Toutefois, Notre-Seigneur n'a pu avoir les vertus qui ne convenaient pas à sa perfection, comme nous le dirons plus loin.

Avec les vertus, les dons du Saint-Esprit ornèrent l'âme sainte de Notre-Seigneur, et cela d'une manière incomparable, selon la prophétie d'Isaïe : *L'Esprit du Seigneur reposera en lui; l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et l'esprit de crainte du Seigneur, le remplira.* Toutefois, Notre-Seigneur ne pouvait pas craindre d'être séparé de Dieu par le péché, ni d'être puni par Dieu pour des fautes qu'il était incapable de commettre; mais personne n'a eu autant que lui le respect, la religion envers Dieu.

La sainteté de l'âme de Notre-Seigneur est donc capable de ravir d'admiration tous les hommes et tous les anges. Par son union avec le Verbe divin, avec le Fils de Dieu, la

sainteté de Dieu habite en elle substantiellement ; et son union avec le Verbe l'a enrichie d'une plénitude de grâces telle, que, déversée sur l'humanité, elle peut la purifier et la sanctifier tout entière.

« Il est manifeste en outre, dit saint Thomas, que Notre-Seigneur a eu, à un degré éminent, toutes les grâces que Dieu accorde aux âmes, pour les aider à manifester la foi et la doctrine du salut, comme il convenait au docteur principal de la foi. Il a donc eu le don des miracles, comme nous l'avons dit déjà, celui des prophéties, la connaissance parfaite des principes, des conséquences à en tirer, la science, le don des langues, et celui d'expliquer avec une parfaite clarté les plus profonds mystères. »

En présence de cet océan de grâces, de ce soleil de lumière, qui nous ravit en l'âme de Jésus, n'y a-t-il pas lieu de s'écrier avec Bossuet :

« Ah ! que vous êtes beau, ah ! que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous êtes beau et agréable ! Cette admiration attire l'âme à un certain silence, qui fait taire toutes choses pour s'occuper de la beauté de Celui qu'elle aime. De sorte que tout ce que l'âme peut, dans cette bienheureuse admiration, c'est de se laisser attirer de plus en plus aux charmes de Jésus-Christ.

» O Jésus-Christ ! ô Jésus-Christ ! c'est tout ce qu'on peut dire. Peu à peu, tout autre objet s'efface du cœur ; ou bien le cœur dit : Cela est beau ; mais ce n'est pas Jésus-Christ ! Alors dans une sainte impatience, tantôt on semble presser les créatures de parler hautement de ce bien-aimé : Hé ! parlez donc ! Dites encore ! Et l'on impose silence à tout ce qui ne parle pas de lui. Après, on ne peut souffrir qu'on parle de lui, parce que toutes les créatures n'en peuvent pas parler comme il faut, et il devient insupportable à l'âme d'en entendre parler faiblement. Elle demande donc qu'on se taise, et elle prie Jésus de parler lui seul de ce qu'il est. Et puis, elle le prie bientôt de ne plus parler lui-même ; car que pourrait-il dire en langage humain qui fût digne de lui ?

Elle le prie donc de se taire et seulement de s'imprimer en elle dans le fond du cœur, d'attirer à elle toutes ses puissances et de la laisser dire en secret : O Jésus-Christ ! ô Jésus-Christ ! »

CHAPITRE III

L'union de la divinité et de l'humanité en J.-C.

Nous l'avons vu par tout ce qui précède, et c'est une vérité de notre foi que Notre-Seigneur avait la nature divine et la nature humaine, non point confondues l'une avec l'autre, ni absorbées l'une par l'autre de manière à n'en faire qu'une, mais distinctes, de telle sorte que chaque nature conservait ses propriétés particulières et ses opérations. Et en effet, partout dans la vie du Sauveur se révèle cette double nature, partout on y rencontre des œuvres divines et des œuvres humaines.

Il naît, mais il naît d'une Vierge, et sa naissance est annoncée par des anges. Il mange, mais quand il lui plaît, et il est servi par les anges. Il peut se passer de tout aliment matériel; sa nourriture est la volonté de son Père. Il demande à boire à la Samaritaine; mais il lui révèle les secrets de son cœur et la convertit.

Il entend l'accusation portée contre la femme adultère; mais en même temps il écrit sur le sable les crimes secrets des accusateurs. Il dort; mais, pendant son sommeil, il empêche la barque de couler. Il marche; mais, quand il l'ordonne, l'eau devient ferme sous ses pieds. Il crache; mais la boue, qu'il fait avec sa salive, rend la vue à l'aveuglé. Il pleure Lazare; mais il le ressuscite.... Il se montre dans une pauvreté extrême; mais qu'elle est riche cette pauvreté qui, quand elle l'a voulu, par un seul signe, a

rempli de poissons plusieurs barques et avec trois pains a nourri cinq mille hommes !

Si, dans le jardin des Olives, il ressent une faiblesse qui nous apprend qu'il est homme, un ange descend du ciel et le fortifie. Une foule de soldats se présente pour l'arrêter ; d'une seule parole il les renverse. Pilate le condamne ; mais, en même temps, ce lâche magistrat se lave les mains et déclare qu'il est innocent du sang du juste. On le conduit au supplice ; mais la mort qu'il va subir il l'a lui-même prédisée ; il a désiré mourir, par quel motif ? afin de faire vivre les hommes. Si ce qu'il souffre prouve qu'il est homme, la manière dont il souffre démontre qu'il est Dieu. Quand ses mains sont clouées à une croix, c'est alors qu'il agit, qu'il secoue la terre, qu'il l'ébranle jusque dans ses fondements.

Il expire sur la croix, et voilà l'univers déconcerté. Le soleil retient sa lumière ; la terre se couvre de ténèbres ; la nature bouleversée annonce à tous un événement qui glace d'effroi.... Oh ! quelle mort vivifiante que celle qui a ressuscité tant de morts. Il rompt le pain avec les disciples d'Emmaüs, mais il remplit leurs cœurs d'ardeurs toutes divines. Il tient partout un milieu si juste, qu'en se montrant homme, il se déclare aussi Dieu. L'économie est si sage, la dispensation si prudente, toutes choses sont si admirablement ménagées, qu'on voit tout à la fois se manifester la divinité et l'humanité.

Mais ce qui n'est pas moins admirable, c'est le lien qui unit les deux natures. Cherchons donc à le connaître, ainsi que les conséquences qui résultent de cette divine union.

ARTICLE I

Il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ.

Ce serait un crime de penser que la nature divine et la nature humaine ne sont unies ensemble en Notre-Seigneur que d'une manière accidentelle, comme plusieurs pierres qui se trouvent juxtaposées, ou comme sont unis deux amis, qui tous deux gardent leur personnalité distincte. S'il y avait deux personnes en Jésus-Christ, la personne divine et la personne humaine, distinctes l'une de l'autre, la personne divine ne pourrait pas souffrir, ni par conséquent satisfaire pour nos péchés; la personne humaine pourrait souffrir, il est vrai, mais ses expiations n'auraient pas une valeur suffisante pour nous racheter. Il faut donc qu'il n'y ait en Jésus-Christ qu'une personne.

Le Fils de Dieu est une personne divine; il est incapable de tout changement, de tout accroissement et de toute diminution; dans le mystère de l'Incarnation, il n'a donc rien reçu de la nature humaine, il n'a rien perdu non plus. Il a donc gardé sa personnalité divine; et puisqu'il ne peut y avoir qu'une personne en Jésus-Christ, il s'ensuit que c'est la nature humaine qui n'a pas sa personnalité propre, c'est-à-dire cette perfection par laquelle un être raisonnable subsiste en lui-même, s'appartient à lui-même, *est maître de ses actes*, de telle sorte que tout ce qu'il fait lui est imputable.

Ce serait être hérétique que de prétendre que la nature humaine en Notre-Seigneur est une personne. Bien qu'elle n'ait pas sa personnalité, elle est pourtant entière. Rien ne lui manque de ce qui constitue la nature, ni corps, ni âme, ni les facultés et les opérations de l'un et de l'autre; mais cette nature humaine en Jésus-Christ est unie à la personne divine qui la perfectionne et dont elle dépend, en sorte

qu'elle ne s'appartient pas à elle-même comme elle s'appartient en un homme ordinaire.

Toutes nos œuvres, celles du corps et celles de l'âme appartiennent à notre personne. Notre âme pense, notre corps marche, et nous ne disons pas : Mon âme pense, ni, Mon corps marche ; mais, Je pense et je marche. La nature humaine en Notre-Seigneur ne peut pas tenir ce langage ; quand l'âme de Notre-Seigneur pense, quand son corps se met en mouvement, ce n'est point une personne humaine qui pense, ou qui agit et se meut, c'est le Fils de Dieu, qui le fait par sa nature humaine, dont toutes les opérations appartiennent et doivent être attribuées à sa personnalité divine. Et sa nature humaine non seulement n'est pas altérée par cette union avec le Verbe, mais elle en est infiniment élevée, ennoblie, glorifiée.

Bien que ce soit une perfection pour nous d'être maître de nos actes, ce serait bien plus parfait encore si nos actes appartenaient non à notre personnalité, mais à la personnalité divine. Mais ce privilège ne nous sera jamais accordé, il n'a jamais été accordé à personne ; c'est le privilège propre et unique de la nature humaine de Notre-Seigneur, qui devient par là divine, qui par là est unie à la divinité d'une manière si merveilleuse, qu'après l'union des trois Personnes divines entre elles dans l'unité de nature, il n'est pas d'union aussi intime, aussi parfaite que l'union de la nature humaine à la nature divine en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qu'on remarque bien toutefois que, par l'union de la nature humaine à la nature divine en Notre-Seigneur, la nature humaine n'a pas été absorbée et comme détruite, comme l'ont pensé les Eutychiens, hérétiques des premiers siècles. Alamundare, roi des Sarrasins, se servit d'un trait ingénieux pour rendre palpable leur erreur. Touché des miracles opérés par les chrétiens, il demandait à recevoir le baptême. Les Eutychiens lui avaient envoyé leurs évêques, pour l'attirer dans leur secte ; mais il méprisa leurs sollicitations.

Et voici le stratagème dont il usa pour leur montrer l'absurdité de leur hérésie. Feignant d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange Michel, il leur fit demander ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut aussi impossible que ridicule, il leur dit : « S'il est vrai qu'un ange ne puisse ni souffrir, ni mourir, comment Jésus-Christ serait-il mort sur la croix, s'il n'avait eu, comme vous l'affirmez, qu'une seule nature, laquelle étant divine reste impassible ? »

Les deux natures en Notre-Seigneur sont donc vraiment distinctes ; mais notre nature humaine, à nous, ne peut prétendre au privilège d'une union avec Dieu semblable à celle qui a été opérée en Jésus-Christ, privilège qui nous déifierait nous-mêmes.

Leur union si merveilleusement accomplie durera éternellement. Jamais le Verbe divin, la seconde Personne de la Trinité, n'a quitté, ni ne quittera ce corps et cette âme, qu'il a pris pour l'amour de nous. L'âme humaine de Notre-Seigneur a été séparée de son corps pendant les trois jours de sa sépulture ; mais, même pendant ce temps, la divinité est restée unie à l'un et à l'autre. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il demeurera dans tous les siècles, véritablement homme et véritablement Dieu. En lui l'humanité est à jamais réhabilitée, purifiée, vivifiée, exaltée, glorifiée, divinisée.

Le fils de la veuve de Sarepta, qui donna l'hospitalité à Élie, venait de mourir. Égarée par la douleur, la pauvre veuve adressa des reproches au prophète, comme s'il eût été la cause de ce malheur. Elle tenait l'enfant sur son sein et le couvrait de ses larmes. « Donne-moi ton enfant, dit le prophète ému de pitié. » Et, le prenant des bras de sa mère, il le porta dans la chambre qu'il habitait et le posa sur son lit : « Jéhovah, mon Dieu, dit-il, voulez-vous affliger, jusqu'à lui ravir son fils, cette veuve qui prend soin de me nourrir. Jéhovah, mon Dieu, faites que l'âme vienne ranimer ce corps. » Et il se coucha par trois fois sur l'enfant, se rapetissant pour ainsi

dire à la mesure du cadavre, comme pour le réchauffer et y ranimer la vie. Sa prière fut entendue, le cadavre se ranima. Élie revint dans la chambre où il avait laissé la mère inconsolable, et lui dit : « Voilà ton fils, il est vivant. »

Cet enfant réveillé du sommeil de la mort par le contact vivifiant du prophète, n'est-ce pas l'image de l'humanité plongée dans la mort de l'âme, et vers laquelle Dieu s'abaisse et descend par l'Incarnation, lorsqu'il se fait homme et rapetisse en quelque sorte sa grandeur pour rappeler à la lumière notre intelligence enveloppée de ténèbres comme d'un linceul, et à la vie notre cœur enseveli dans la perversité comme dans un tombeau ?

Mais en conséquence de la faveur sans égale faite à l'humanité de Notre-Seigneur et par les grâces accordées à cette humanité sainte et déversées sur tous, nous pouvons devenir purs, saints, participants à la nature divine, ici-bas par la justification, et dans le ciel par la glorification.

Aussi, depuis l'Incarnation de Notre-Seigneur, a-t-on vu apparaître, au lieu d'une humanité avilie par l'ignorance et les plus infâmes passions, par la cruauté, la barbarie et l'esclavage, une société civilisée et chrétienne, sage dans ses institutions, juste dans ses lois, proscrivant les folies du paganisme, rendant la liberté aux esclaves, se faisant l'appui des faibles.

Le monde a vu, relevée des ignominies de la chute, la beauté de l'homme portant un reflet de la beauté de Dieu. Ce qu'on avait adoré sur le visage du Maître, on le contempla bientôt avec étonnement sur celui des disciples. On vit des types nouveaux d'une grâce, d'une dignité, d'une paix, d'une modestie, d'une énergie, d'une sérénité inouïes. Le sourire des cieux s'épanouit sur ces visages d'enfants, de jeunes filles, de vierges, de pontifes, de confesseurs, que l'Église catholique compte par millions.

C'est que l'homme s'est approché de plus près de Dieu, depuis que Dieu s'est fait homme; il l'a contemplé de plus près; il a recouru à lui avec plus de confiance; il a été plus

vivement éclairé de sa lumière, échauffé de son amour, revêtu de son éclat, et ainsi il a reflété la beauté du Soleil de justice.

O merveilles de la bonté, de la miséricorde et de la sagesse divines dans le mystère de l'Incarnation!

Pourquoi faut-il que de nos jours les impies travaillent à déchristianiser la société, et par là même à l'avilir et à la replonger dans les hontes du paganisme?

En 1848, à Paris, le canon de la guerre civile grondait non loin de l'église de Sainte-Clotilde, près des appartements où Chateaubriand se mourait; il arriva qu'un tumulte plus fort, une clameur plus sauvage parvint jusqu'aux oreilles de l'illustre vieillard.

Il prit alors son crucifix, attacha sur l'image du Sauveur un ferme et doux regard, et dit: « Jésus-Christ seul sauvera la société moderne: voilà mon Dieu, voilà mon Roi. » Ce furent les dernières paroles de Chateaubriand.

Le général de Vouges, l'un des héros de Reischaffen, mort à Besançon en 1879, ne craignait pas de dire: « On travaille à réorganiser l'armée, mais on n'y parviendra que lorsqu'on aura replacé Jésus-Christ au cœur des soldats. »

Tout dans l'humanité se rapetisse et se dégrade quand elle s'éloigne de Jésus-Christ, qui fait toute sa grandeur et sa véritable noblesse.

ARTICLE II

Conséquence de l'unité de personne en Jésus-Christ.

De ce qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une personne, la personne divine, il s'ensuit qu'on peut appliquer avec vérité à la personnalité de Notre-Seigneur tous les attributs de la nature divine et toutes les propriétés de la nature humaine. On peut donc dire: Jésus-Christ est Dieu, il est éternel, il est

immuable, il est infini, il naît, il souffre, il meurt. Car sa personne est tout cela et fait tout cela.

Par conséquent, on doit dire (et c'est là une vérité de foi) qu'il n'est pas le Fils adoptif de Dieu, mais son Fils unique et véritable, de la même substance que son Père ; non pas certes que sa nature humaine soit de la substance divine ; mais la personne de Notre-Seigneur fait homme est véritablement Dieu comme le Père et le Saint-Esprit, et n'a avec eux qu'une même nature divine.

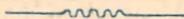
De ce qui précède, il faut conclure en outre que l'humanité de Notre-Seigneur, non point séparée du Verbe de Dieu, dont elle ne se séparera du reste jamais, mais unie à lui, mérite d'être adorée absolument, et par les anges et par les hommes, non à cause d'elle-même, mais à cause de la personne du Fils de Dieu, à qui elle appartient. C'est encore une vérité de notre foi. Quand un enfant baise par respect la main d'un prêtre, ce n'est pas la main qu'il honore, mais la personne du prêtre. De même l'adoration de l'humanité de Notre-Seigneur se rapporte à sa personne divine.

Puisque Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu et véritablement Dieu, est né de la Vierge Marie, qui, comme il convenait à un tel Fils et à une telle Mère, a gardé intacte sa virginité, soit en le concevant par la vertu du Très-Haut et l'opération du Saint-Esprit, soit en lui donnant le jour, soit après, il en faut conclure que Marie est véritablement Mère de Dieu. L'Église a défini cette vérité contre l'impie Nestorius, au concile d'Éphèse ; et depuis lors toutes les âmes vraiment chrétiennes disent à Marie à travers les âges et dans tous les lieux du monde : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous !*

Marie est donc, par sa maternité, unie à Dieu de la manière la plus étroite après l'union de la nature humaine à la nature divine en Notre-Seigneur. Sa dignité a quelque chose d'infini, puisque le Fils qui est né d'elle est Dieu, et par conséquent infini. Il y en a là assez pour confondre ceux qui

n'honorent pas Marie, et pour justifier et accroître la dévotion qu'ont pour elle tous les vrais fidèles (1).

Nous avons donc dit, comme nous avons su et du mieux qu'il nous a été possible, ce qu'est Notre Seigneur Jésus-Christ véritablement Dieu, véritablement homme; nous avons énuméré ses perfections divines, fait connaître son corps adorable, son âme, sanctuaire de la divinité, ornée de tous les dons de la nature et de la grâce; indiqué le lien mystérieux qui relie ces deux natures dans une seule personne. La divine constitution du Christ nous est donc exposée. Il nous reste à étudier ce que le divin Sauveur a fait pour nous.



DEUXIÈME SECTION

CE QUE JÉSUS-CHRIST A FAIT POUR NOUS

Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique. Comment, en nous le donnant, ne nous aurait-il pas tout donné? Aussi Isaïe, en annonçant la naissance de ce divin Sauveur, chante-t-il : Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné; il porte sur ses épaules la royauté du monde. Sans doute, c'est pour la plus grande gloire de Dieu que l'Incarnation s'est accomplie; sans doute, ce mystère a fait briller avec un éclat inouï les perfections divines; il a réconcilié le ciel avec la terre; il a illuminé et réjoui les

(1) On lira avec fruit l'opuscule que nous avons publié sous ce titre : *La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle*. (Voir les annonces après la table de cette brochure).

anges eux-mêmes ; probablement même il a été la source de leur sanctification et de leur gloire, comme nous l'avons dit.

Mais sans préjudicier à ce qu'il a fait pour son Père et pour les esprits angéliques, la foi nous assure que c'est pour nous hommes, et pour notre salut, que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est descendu du ciel, s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers (c'est-à-dire aux limbes où les âmes des justes de l'ancienne loi l'attendaient), est ressuscité et monté au ciel.

Toute sa vie est donc à nous et pour nous, comme sa passion et sa mort ; et chacun de nous peut dire comme saint Paul : *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi*. Sa naissance, ses travaux, ses vertus, ses paroles, ses exemples, ses souffrances, son sang répandu, la gloire de sa Résurrection et de son Ascension, son Église, tout est pour l'homme. Comment ne chercherions-nous pas à connaître, à compter, à apprécier des trésors qui nous appartiennent ? Comment n'aimerions-nous pas à nous rappeler ce que Notre-Seigneur a fait pour nous ?

C'est donc avec un cœur plein de reconnaissance, avec un saint ravissement que nous allons poursuivre l'étude de Notre-Seigneur. Ah ! il y aurait des volumes à faire sur ce divin sujet ; mais ne voulant pas dépasser les limites de la brièveté qui convient à notre humble travail, après avoir donné un abrégé de la vie de Notre-Seigneur, nous nous contenterons de dire un mot de ses vertus et de la mission de salut qu'il a accomplie.

CHAPITRE I

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.

ARTICLE I

Avant la Passion.

Ici, il faudrait reproduire tout l'Évangile, ce livre incomparable dont Rousseau lui-même a convenu qu'il n'était pas écrit de la main des hommes, et dont Napoléon I^{er} a dit : « Les impies eux-mêmes n'ont jamais osé nier la sublimité de l'Évangile, qui leur inspire une sorte de vénération forcée. Quel bonheur ce livre procure à ceux qui y croient ! Que de merveilles y admirent ceux qui l'ont médité ! Tous les mots y sont scellés et solidaires les uns des autres, comme les pierres d'un même édifice. Livre unique, où l'esprit trouve une morale inconnue jusque-là, et une idée de l'Infini, supérieure même à celle que suggère la création. Quel autre que Dieu pouvait produire ce type, cet idéal de perfection, où personne ne peut ni critiquer, ni ajouter, ni retrancher un seul mot, livre différent de tout ce qui existe, absolument neuf, sans rien qui le précède et sans rien qui le suive. »

Mais nous nous bornerons à tracer les principaux traits de la vie du Sauveur, promis, comme nous l'avons dit, à Adam coupable, puis aux patriarches, prédit par les prophètes, attendu par les Juifs comme le Messie, et désiré par tous les peuples comme la vraie lumière qui devait éclairer leurs ténèbres. Jésus-Christ naquit de la Vierge Marie, le 25 décembre, 4000 ans environ après la création du monde, et d'après quelques savants, sept ans avant l'ère vulgaire.

Marie sa Mère était de la famille de David et de la tribu de Juda. Cette Vierge admirable avait passé les années de son enfance dans le temple de Jérusalem.

Elle désirait y rester toujours dans la pratique de la prière et des œuvres saintes. Mais à douze ans, elle devint orpheline ; et quand elle eut atteint sa quatorzième année, les prêtres du Seigneur songèrent à lui donner un appui, en lui choisissant un époux digne d'elle. Elle refusa d'abord, car elle avait consacré à Dieu sa virginité ; mais ayant acquis, par une révélation céleste, la certitude que celui que le Ciel lui destinait pour époux, non seulement respecterait ses engagements, mais encore serait le gardien et le protecteur de sa virginité, elle obéit et donna sa main à Joseph, l'émule de sa vertu, et héritier de David comme elle. Ne convenait-il pas que celle qui allait devenir Mère de Dieu ne fût pas accusée de crime, et qu'aucun discrédit ne pesât sur le fruit béni de son sein, Jésus ?

Marie habitait donc avec Joseph, à Nazareth, en Galilée, l'humble maison qu'elle tenait en héritage de ses parents et que l'on vénère aujourd'hui à Lorette, quand l'ange Gabriel, envoyé de Dieu, lui annonça qu'elle concevrait un fils, auquel elle donnerait le nom de Jésus, et qui serait appelé le Fils du Très-Haut. Marie objecta d'abord le vœu de virginité qu'elle avait fait ; mais l'ange l'ayant assurée que ce mystère s'opérerait par la vertu du Très-Haut, Marie répondit : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Et à cet instant solennel, le Verbe se fit chair, le Fils de Dieu devint le Fils de Marie ; et la Vierge adora, dans son sein virginal que le Ciel avait rendu fécond, celui que les cieux ne peuvent contenir. L'Église nous fait célébrer ce mystère le 25 mars ; et, trois fois par jour, les cloches de nos églises nous le rappellent, en nous invitant à réciter l'*Angelus*.

Saint Joseph, à qui l'humilité de Marie laissait ignorer le mystère de l'Incarnation, en fut instruit par un ange ; et les deux saints époux vivaient dans la prière et de saints trans-

ports, dans l'attente du Sauveur promis, quand arriva l'édit de César Auguste, qui obligeait tous les sujets de l'empire romain à aller faire inscrire leur nom au lieu de leur origine. Le sceptre était, en effet, tombé des mains de la race de Juda, et la Judée était devenue tributaire des Romains. C'était par conséquent l'époque marquée par les prophètes pour la venue du Messie.

Joseph dut donc partir avec son épouse, pour se faire inscrire dans le petit bourg de Juda, appelé Bethléem. Quand ils y furent arrivés, ils cherchèrent en vain une place dans une hôtellerie, et furent obligés de se réfugier dans une grotte, qui servait d'étable. C'est là que la Vierge annoncée par le prophète Isaïe mit au monde, sans déchirement et sans douleur, le Désiré des nations, qu'elle enveloppa de langes et coucha dans une crèche. C'est par de tels abaissements et une pauvreté extrême que le Roi de gloire, le Maître suprême de l'univers, venait nous déprenre de notre orgueil et de notre attachement aux biens de la terre.

L'Église fête le 25 décembre, par la solennité de Noël, la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ. Les anges se hâtèrent d'annoncer aux hommes celui qui cachait sa gloire, afin de les sauver. Les bergers, ayant appris cette heureuse nouvelle, laissèrent leur troupeau et vinrent les premiers adorer l'Enfant-Dieu. Huit jours après, le divin Enfant versa sous le couteau de la Circoncision, les premières gouttes du sang, qui devait nous racheter. La fête du 1^{er} janvier nous rappelle le souvenir de ce mystère. En ce jour, il reçut le nom que l'ange lui avait apporté du Ciel, et il se nomma Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Ce nom dit toute la mission que le Fils de Dieu venait accomplir. On l'appelle aussi Messie, c'est-à-dire envoyé de Dieu, et Christ ou Oint par le Seigneur, car son Père l'avait comme sacré Roi et Pontife.

Bientôt après, les Rois Mages furent amenés, de l'Orient à Bethléem, par la clarté d'une étoile miraculeuse, prédite par Balaam, et ils offrirent à l'Enfant Jésus leurs adorations et des présents : de l'or comme à un roi, de l'encens comme à

leur Dieu, de la myrrhe comme à un homme sujet à la douleur. C'est le 6 janvier que l'Église fête l'Épiphanie, ou la manifestation que Jésus fit de sa divinité aux infidèles, en la personne des trois rois.

Puis vint le moment où, d'après la loi de Moïse, une femme, devenue mère pour la première fois, devait se rendre au temple pour les cérémonies de la purification et l'offrande de son nouveau-né au Seigneur. La loi de la purification ne pouvait atteindre Marie, dont l'enfantement divin avait été plus pur que les rayons du soleil; mais ce mystère était ignoré encore, et l'heure n'était pas venue de le révéler. Une désobéissance à la loi eût été d'un mauvais exemple; Marie obéit donc de plein cœur, heureuse d'être par là confondue avec les femmes vulgaires.

Elle se rend au temple avec saint Joseph, et elle présente pour elle-même deux tourterelles, l'offrande du pauvre, et consacre à Dieu son divin Enfant, la victime préparée pour les péchés des hommes. Dès son entrée dans le monde, Jésus s'était déjà consacré à son Père, en lui disant : *Les sacrifices, qu'on vous a offerts jusqu'ici pour le péché, ne vous ont point été agréables; voici que je viens pour faire votre volonté et m'immoler pour le salut de tous.*

Au temple, le vieillard Siméon, averti par une révélation divine, reconnaît en Jésus le Messie, le Sauveur qu'il attendait. Il prend dans ses bras le divin Enfant et s'écrie : *Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller votre serviteur en paix; car mes yeux ont vu le salut, qui vient de vous!* Puis, se tournant vers sa Mère : *Un glaive de douleur, lui dit-il, transpercera votre âme.* Et Marie, emportant cette prédiction, qui fut sa première douleur, quitta Jérusalem avec son divin Enfant et saint Joseph, et ils revinrent à Nazareth.

C'est le 2 février que nous célébrons la fête de la Purification de Marie et de la Présentation de Notre-Seigneur au temple.

A peine la Sainte Famille était-elle de retour à Nazareth, que saint Joseph fut averti par un ange des dangers qu'allai

courir le divin Enfant. Le roi Hérode avait vu les Mages, à leur arrivée en Judée; il avait appris d'eux qu'ils allaient vénérer le roi des Juifs, qui venait de naître, et, craignant d'être détrôné par ce nouveau-né, qu'il cherchait en vain à découvrir, il avait pris le parti de faire mourir tous les enfants au-dessous de deux ans, à Bethléem et dans tous les environs.

Voilà donc Joseph et Marie qui prennent, Dieu sait avec quelle douleur, la route de l'exil, emportant vers l'Égypte Jésus, leur seul trésor, pour le soustraire à la fureur du tyran. Ils restèrent en Égypte au moins quatre ans. On croit que c'est dans les environs du Caire qu'ils s'établirent, et on peut visiter, près de cette ville, une église avec une crypte que la tradition dit avoir été l'habitation de la Sainte Famille. Cette église, occupée aujourd'hui par les coptes schismatiques, était desservie autrefois par les Franciscains.

Hérode étant mort, l'ange du Seigneur avertit encore saint Joseph qu'il n'avait plus rien à craindre pour la vie de Jésus; et Joseph ramena à Nazareth la Vierge Marie et son divin Fils.

Cependant, cet Enfant de bénédiction croissait et se fortifiait; il était, comme dit l'Évangile, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. Ses parents allaient chaque année à Jérusalem, pour les solennités pascales. Dans un de ses voyages, Jésus, ayant atteint sa douzième année, demeura à Jérusalem, tandis que ses parents, qui le croyaient parti avec les gens de leur connaissance, se remirent en route pour retourner à Nazareth. Ils le cherchèrent un jour entier, et, ne le trouvant point, ils revinrent à Jérusalem. Qui pourrait dire les angoisses de Marie à la perte de son Fils, qui était tout pour elle! Heureusement elle le retrouve au temple, assis au milieu des docteurs, et l'amène avec saint Joseph à Nazareth, où Jésus leur était soumis, et croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. C'est là ce que nous apprend l'Évangile.

Joseph et Marie prient et travaillent dans leur humble

demeure (Joseph était un humble ouvrier en bois), Jésus prie et travaillé avec eux. Quelle paix, quelle joie céleste dans cette modeste maison ! Là, point d'insoumission ; celui qui gouverne l'univers donne lui-même l'exemple de l'obéissance. « Cette famille sainte était, dit le savant Corneille de Lapierre, la vivante image de la sainte Trinité ; le ciel enviait à la terre ces trois habitants, plus dignes en effet du ciel que de la terre. Parmi eux régnaient la concorde la plus parfaite, l'amour le plus tendre, le respect, l'humilité, la piété, l'empressement à rendre service. De là étaient bannies non seulement toute querelle, mais la plus légère apparence de tout mal. Heureuses les familles qui se forment sur un tel modèle ! »

Pendant sa vie cachée, c'est-à-dire jusqu'à trente ans, Notre-Seigneur nous apprend surtout deux des grands devoirs de l'homme : l'obéissance et le travail. L'obéissance, qui triomphe de notre orgueil et nous préserve des écarts de la propre volonté ; le travail, qui, en domptant le corps, nous délivre de l'oisiveté, mère de tous les vices, et combat notre sensualité.

Mais l'heure était venue de remplir d'une manière plus éclatante sa mission. Notre-Seigneur quitta donc Nazareth ; et comme Jean-Baptiste, son précurseur, qui lui aussi avait passé trente ans dans la retraite, commençait à prêcher sur les bords du Jourdain le baptême de la pénitence, avec un tel succès que toute la Judée accourait à lui, Jésus voulut, en recevant le baptême de saint Jean, faire profession publique de pénitence.

A son baptême, le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe ; et on entendit retentir dans les cieux la voix du Père céleste, qui disait : *C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.*

Après son baptême, Jésus-Christ passa quarante jours au désert, dans le jeûne et la prière, donnant aux hommes apostoliques l'exemple de ce qu'ils ont à faire, pour attirer sur leurs travaux la grâce qui les féconde. C'est au désert

que le démon le tenta d'orgueil, de sensualité et d'attachement aux biens de la terre. Notre-Seigneur le permit, pour nous apprendre à vaincre la triple concupiscence, qui est la source de tous nos péchés; mais cette tentation fut toute extérieure, et ne put ni troubler, ni atteindre sa sainte âme, comme nous l'avons remarqué déjà.

Peu après, Jésus-Christ fit aux noces de Cana son premier miracle, en changeant, en vin excellent, l'eau qui remplissait six grands vases de pierre.

Dans la première année de sa vie publique, il prêcha dans la Judée et la Galilée, et ordonna à ses disciples de baptiser en son nom. La seconde année, entre ses disciples, il en choisit douze dont il voulait faire les fondements, les colonnes de son Église et les premiers pasteurs des âmes. Il les appela Apôtres, c'est-à-dire envoyés. Voici leur nom : Pierre, appelé d'abord Simon, mais que le divin Maître appela Pierre, car il en fit la pierre fondamentale de l'Église et le chef des autres apôtres; André, frère de Pierre; Jacques et Jean, fils de Zébédée; Philippe, Barthélemy, Thomas, Mathieu, Jacques, fils d'Alphée, Thaddée, Simon le Chananéen, et Judas Iscariote, qui devait le trahir.

La troisième année de sa vie publique, il prit avec lui, sur la montagne du Thabor, Pierre, Jacques et Jean, et, devant eux, il se transfigura. Ses vêtements devinrent blancs comme la neige; son visage devint lumineux comme le soleil, et une voix du ciel se fit entendre de nouveau : *C'est là mon Fils bien-aimé*, dit-elle, *écoutez-le*. Jésus voulut, par ce miracle, montrer aux Apôtres la gloire de sa résurrection future, et les affermir ainsi contre les persécutions qu'ils devaient subir. La même année, il se choisit soixante-douze disciples, qui devaient, avec les Apôtres, travailler au salut des âmes.

Pendant ces trois années et jusqu'à sa mort, le divin Maître parcourut les bourgs et les villages de la Judée et de la Galilée, prêchant partout son Évangile, répandant, sur les foules avides, ces enseignements divins, redits depuis à tra-

vers les siècles. et qui. à deux mille ans de distance, nous apparaissent encore comme des rayons de la lumière divine, à nous qui n'avons pas eu le bonheur de les recueillir de la bouche même du Dieu de vérité. Ils ont encore, et auront jusqu'à la fin des temps, assez de force pour dissiper nos illusions et notre ignorance, et réchauffer nos cœurs attiédés.

Il instruisait autant par ses exemples que par ses prédications; car avant de prêcher, il avait commencé par faire lui-même ce qu'il enseignait. Il menait une vie pauvre et pénitente, sans de grandes austérités pourtant, afin de se mettre à la portée de notre faiblesse. Quand il avait passé le jour à évangéliser les foules avec un zèle, avec une éloquence, avec une douceur qui ravissaient, il se retirait souvent sur les montagnes pour y prier, et passait quelquefois les nuits en prière. Il convenait, en effet, à Notre-Seigneur, selon sa nature humaine, de prier, dit saint Thomas. Il pouvait demander pour lui les biens qui manquaient encore à son humanité, comme la glorification de son corps; mais surtout il priait pour nous et nous enseignait par une telle conduite le grand devoir du chrétien, la prière.

Avec sa doctrine, il déversait sur son passage des bienfaits; autant par bonté de cœur que pour prouver sa divinité, il opérait des miracles éclatants, guérissait toute langueur et toute infirmité, comme parle l'Évangile. Il éteint les ardeurs de la fièvre dans la belle-mère de saint Pierre; il commande au vent et à la mer, et la tempête se calme aussitôt. Avec cinq pains, qu'il a merveilleusement multipliés, il nourrit au désert cinq mille personnes. De ses doigts, il touche l'oreille des sourds, et ils entendent; les yeux des aveugles, et ils voient. Il rend le mouvement aux paralytiques, eussent-ils depuis trente-huit ans perdu l'usage de leurs membres. Les possédés sont délivrés à sa voix, les muets publient la puissance de celui qui leur a rendu la parole. Il guérit les lépreux. Trois morts à sa voix reviennent à la vie.

Les prodiges de Notre-Seigneur remplissent l'Évangile; les hérétiques, les schismatiques en conservent le récit aussi

bien que les catholiques, et y croient fidèlement. Que dis-je ? les historiens païens eux-mêmes les rapportent.

De telles œuvres avaient suffisamment prouvé la divinité de Jésus-Christ et de ses enseignements ; il fallait donc que Notre-Seigneur poursuivit son œuvre en nous rachetant par sa passion.

ARTICLE II

Depuis la Passion.

Au commencement de la quatrième année de la vie publique de Jésus-Christ commencèrent aussi ses souffrances. Les miracles de Notre-Seigneur, sa vie sainte, ses enseignements sublimes, en lui attirant l'admiration de tout le peuple, avaient excité la jalousie et la haine des princes des prêtres juifs et des anciens de la nation, qui avaient résolu de le mettre à mort. La veille de sa passion, Notre-Seigneur institua le sacrement de l'Eucharistie, léguant à son Église un héritage digne de lui, puisqu'il se donnait lui-même, sous les voiles du pain et du vin, pour rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles et être la nourriture de nos âmes, la consolation de notre exil.

Trahi par Judas, il se rendit, ce jour-là même, au jardin des Oliviers, dans le voisinage de Jérusalem. C'est là que, livrant son âme à la crainte et à la tristesse, il se prosterna la face contre terre, priant avec ardeur ; c'est là qu'une sueur de sang découla de tout son corps et inonda le lieu où il priait. Un ange descendit du ciel pour le fortifier.

Au sortir du jardin, il rencontra une cohorte de soldats qui venaient se saisir de lui, ayant à leur tête Judas, le traître. Jésus se présenta à eux et leur dit : *Qui cherchez-vous ?* — Jésus de Nazareth, répondirent-ils. — *C'est moi*, reprit le Sauveur ; et, à ce seul mot, tous tombèrent à la renverse ; mais après avoir montré par ce prodige que c'était

bien volontairement et librement qu'il allait souffrir, Jésus se remit entre leurs mains, pendant que tous ses disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite. Il fallait à la divine Victime les souffrances du cœur, comme celles du corps.

Les bourreaux le garrottèrent et le conduisirent chez Anne, beau-père du grand prêtre; puis chez le grand prêtre lui-même, qui se nommait Caïphe. C'était le jeudi au soir, jour à jamais mémorable, que l'Église nous rappelle chaque année par la célébration du Jeudi saint. C'est là que l'Innocence même fut condamnée par des juges iniques, afin d'annuler la sentence de mort éternelle que nous avons justement méritée.

Toutefois, les Juifs, étant sous le joug des Romains, et n'ayant pas le droit de faire exécuter la sentence de mort qu'ils avaient portée, firent conduire Jésus à Pilate, gouverneur de Judée, pour qu'il la ratifiât. Pilate connaissait qu'ils le lui avaient livré, poussés par une noire jalousie, et, apprenant que Jésus était de la Galilée, afin de n'avoir pas à le juger, il le renvoya à Hérode, roi de Galilée, qui se trouvait en ce moment à Jérusalem. Hérode avait entendu parler des miracles de Notre-Seigneur, et il fut heureux d'avoir cette occasion de le voir; il voulait qu'il opérât un prodige en sa présence. Et le divin Prisonnier ayant refusé de mettre sa puissance au service de la curiosité de ce prince, ce dernier le traita avec dérision et le renvoya à Pilate, après l'avoir couvert d'un manteau blanc, comme un insensé.

Pilate chercha d'autres expédients pour délivrer Jésus. D'abord, se souvenant qu'il était d'usage, aux fêtes de Pâques, de rendre la liberté à un prisonnier au choix du peuple, il offrit à la foule de délivrer Jésus, ou un voleur et assassin nommé Barrabas; il espérait que tous demanderaient la délivrance de Jésus; mais la populace, ameutée par les princes des prêtres, cria: « Nous ne voulons pas de Jésus, mais Barrabas. » Trompé dans son attente, Pilate chercha un autre moyen d'apaiser la multitude.

Il fit flageller Jésus; et quand le divin Agneau, qui souf-

frit sans se plaindre, avec ce supplice, toutes les injures dont on l'accompagna, eut le corps tout meurtri et ensanglanté, quand les soldats lui eurent mis sur la tête une couronne d'épines, entre les mains un roseau en guise de sceptre, et sur les épaules un lambeau de pourpre, Pilate crut qu'en le montrant au peuple dans cet état, la rage de la plèbe serait satisfaite. Il n'en fut rien; elle cria : « Enlevez-le ! crucifiez-le ! »

En vain Pilate lui dit-il : « Je ne trouve rien en lui qui justifie cette sentence; » la foule vocifère plus fort et dit : « Si vous le délivrez, vous n'êtes pas l'ami de César, » c'est-à-dire de l'empereur romain. Alors, craignant de perdre son poste de gouverneur s'il ne contentait cette multitude en délire, Pilate, tout en se faisant apporter de l'eau, pour se laver les mains du crime qui allait être consommé, abandonna à la populace Jésus, pour qu'il fût crucifié.

On charge donc les épaules du Sauveur d'une lourde croix et on le conduit au Calvaire. Jésus tombe par trois fois sur cette voie douloureuse, qu'il teint de son sang. Il voit venir à sa rencontre sa divine Mère, dont la douleur redouble ses douleurs. Quand il est arrivé à grand'peine au haut de la montagne, les bourreaux lui ôtent ses vêtements et l'étendent sur la croix. Jésus leur présente ses pieds et ses mains, qu'ils transpercent de gros clous et fixent ainsi à la croix. La croix est dressée ensuite et plantée, et Jésus reste trois heures suspendu par ses plaies.

Rien ne manque à ses souffrances, ni les douleurs de son âme sainte, livrée à la tristesse, (son Père le laisse exposé à la rage des bourreaux); ni celles du cœur, (ses apôtres l'abandonnent et sa Mère est là dans les larmes); ni celles du corps qui sont indicibles, car aucun de ses sens n'est sans douleur; sa bouche auguste, dévorée par une soif brûlante, est abreuvée de fiel et de vinaigre; son honneur est outragé par les blasphèmes et les injures; sa réputation, par les calomnies dont il est l'objet. En sorte que saint Thomas, avec la théologie catholique, enseigne que les souffrances de Notre-Sei-

gneur ont été plus grandes que toutes celles que les hommes sont capables d'endurer en ce monde. Il convenait que ce divin Sauveur, qui acceptait volontairement sa passion, subit une peine proportionnée à la fin pour laquelle il souffrait, c'est-à-dire, à l'expiation du péché.

C'est le vendredi, vers midi, que Jésus-Christ fut crucifié; de sa croix il promit le ciel au larron pénitent, crucifié à côté de lui; il donna Jean pour fils et protecteur à sa divine Mère; il donna Marie pour mère à Jean et à tous ceux qui croiraient en lui. Puis, après avoir dit : *Tout est consommé*, et remis son âme entre les mains de son Père, il inclina la tête, et il expira. Au même instant, des ténèbres épaisses se répandirent sur toute la surface de la terre, le voile du temple se déchira, les rochers se fendirent, des morts ressuscitèrent; de telle sorte que les bourreaux descendirent du Calvaire en se frappant la poitrine, et le centurion, qui les avait commandés, disait : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.*

Joseph d'Arimathie alla, le soir même, trouver Pilate, pour lui demander la permission d'ensevelir le corps du Sauveur. Sa mort était incontestable, puisqu'un soldat lui avait ouvert le côté de sa lance, et qu'il en était sorti du sang et de l'eau. Pilate permit de l'ensevelir dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimathie. Jésus fut donc descendu de la croix; la Vierge Marie était là toujours, et elle reçut dans ses bras le corps meurtri et inanimé de son Fils, qu'elle arrosa de ses larmes.

Elle dut, hélas! renoncer bientôt à cette suprême consolation. Le corps du Sauveur fut descendu dans le tombeau, et les ennemis de Jésus obtinrent de Pilate qu'une grande pierre en fermât l'entrée, que cette pierre fut scellée et gardée par des soldats. Ils savaient que Jésus-Christ avait annoncé sa résurrection, et ils craignaient que ses disciples ne vinssent enlever son corps. Leur haine servit à rendre plus éclatante la résurrection de celui qui sait déjouer les vains projets des hommes.

Aussitôt après la mort de Jésus-Christ, sa sainte âme, devenue dès lors incapable de souffrir, descendit dans les limbes, où elle annonça leur délivrance aux âmes des justes, qui ne pouvaient jouir de la gloire qu'après la passion du Sauveur. Elle leur communiqua la vision de Dieu et resta avec elles jusqu'au jour de la Résurrection, qui eut lieu le matin du lendemain du sabbat, c'est-à-dire le jour que nous appelons maintenant dimanche, en mémoire de cet événement qui est le triomphe de notre foi.

Notre-Seigneur sortit du tombeau, comme il était sorti du sein virginal de Marie. Il ne renversa point la pierre qui demeura scellée. Un ange descendit du ciel pour la renverser et dire aux saintes femmes, qui portèrent ce matin-là des aromates au sépulcre, pour embaumer le corps du Sauveur : *Vous cherchez Jésus de Nazareth ; il est ressuscité, il n'est plus ici ; allez l'annoncer à ses disciples et à Pierre.* En effet, Notre-Seigneur ne tarda pas à se montrer vivant à Madeleine, aux saintes femmes, à plusieurs de ses disciples, aux apôtres réunis, et enfin à plus de cinq cents fidèles. L'Évangile mentionne dix apparitions de ce divin Sauveur, et une pieuse tradition nous apprend qu'il se montra tout d'abord à la sainte Vierge pour la consoler.

Quarante jours après sa résurrection, Notre-Seigneur conduisit ses apôtres et ses disciples à la montagne des Oliviers. Là, en leur présence et en les bénissant, il s'éleva dans le ciel, où il jouit de la gloire éternelle méritée par ses souffrances. Au ciel, il est assis à la droite de son Père, c'est-à-dire qu'il y est revêtu de sa puissance ; et du ciel, il descendra, un jour, pour juger tous les hommes.

Voilà, à grands traits, le tableau de la vie divine de Jésus-Christ ; mais nous devons parler brièvement des vertus qui lui ont donné tant d'éclat.

CHAPITRE II

Vertus de Jésus-Christ.

Nous l'avons dit avec saint Thomas : « La grâce sanctifiante en Notre-Seigneur fut tellement immense qu'il est impossible à toute intelligence créée d'en concevoir, d'en imaginer même la perfection et l'étendue. » Or les vertus répandues dans l'âme par Dieu découlent de la grâce, qu'elles accompagnent toujours; elles sont en proportion avec cette grâce. Ce principe suffirait à lui seul pour nous donner l'idée des vertus de notre divin Sauveur.

Il en est toutefois qui ne convenaient pas à ses dons extraordinaires, et que par conséquent il ne pouvait pas avoir. Du moment, en effet, qu'il jouissait de la claire vue de Dieu, il ne pouvait pas avoir la foi, par laquelle nous croyons nous-mêmes ce que nous ne voyons point. Notre-Seigneur ne pouvait non plus espérer ni attendre ce qu'il possédait déjà, comme l'union bienheureuse avec Dieu; mais il espérait avec une assurance entière sa résurrection et la glorification parfaite de son corps.

Qui pourra dire l'amour qu'il avait pour son Père céleste, lui qui en contemplait, dans tout leur radieux éclat, les perfections infinies? Quelle tendresse, quels doux transports, quelles complaisances divines dans ces attraits ineffables! Quelles louanges, quelle union intime, quelle amoureuse reconnaissance pour les dons qu'il a reçus, quelle soumission filiale! *Je fais toujours*, dit-il, *ce qu'il plait à mon Père*. Et au sortir de sa douloureuse agonie au jardin des Oliviers, il dit à ses apôtres : *Afin que vous sachiez que*

j'aime mon Père et que je fais ce qu'il m'a ordonné, levez-vous, allons ailleurs. Il allait à la passion et à la mort.

Quel dévouement à la gloire de Dieu, quel zèle pour faire connaître ses divins attributs et ses droits sacrés! *Le premier et le plus grand des commandements*, dit-il, *c'est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon de le voir tout embraser?* Il veut répandre dans tous les cœurs la flamme de cette divine charité. Quelle douleur de voir que les hommes méconnaissent Dieu! *Père juste*, lui dit-il, *le monde ne vous connaît pas ; mais moi je vous connais et je leur ai fait connaître votre nom, afin que l'amour dont vous m'avez aimé se trouve aussi en eux.*

Quand on fait l'éloge de sa bonté, il renvoie toute louange à Dieu : *Personne n'est bon que Dieu seul. Je glorifie mon Père... ma gloire propre n'est rien. Ce que je dis, je ne le dis pas de moi-même ; c'est mon Père, qui demeure en moi, qui accomplit tout ce que je fais.*

Et à la veille de sa mort, il fait monter vers le ciel cette prière : *Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez confiée... j'ai manifesté votre nom aux hommes, que vous m'avez donnés dans le monde.* On le voit, Jésus ne vit que de l'amour de son Père, il ne parle que pour faire aimer son Père, il ne meurt que pour le glorifier, en satisfaisant à sa justice, en s'anéantissant devant sa grandeur, en exaltant sa sainteté et toutes ses perfections, en ruinant l'empire du péché et de Satan.

O flammes pures et consumantes qui embrasez le cœur de Jésus, faites fondre la glace de nos cœurs, amollissez notre dureté, consommez nos langueurs et notre mollesse au service d'un si bon Maître.

Ce qui n'est pas moins admirable, c'est la charité que Notre-Seigneur a pour les hommes. Comment une sainteté infinie peut-elle en venir à aimer cette humanité déchue, avilie par le péché, souillée de toutes sortes d'infamies ?

C'est à peine si quelqu'un sait souffrir la mort pour un juste. Qui oserait mourir pour un criminel? C'est Jésus-Christ qui aura cette hardiesse divine, et en voici le secret. Dans l'âme de ces hommes descendus si bas, il voit ce que nous ne savons pas voir assez nous-mêmes dans notre prochain, aveuglés que nous sommes par les illusions de notre amour-propre. Il voit l'image de Dieu, son Père, défigurée sans doute, mais capable néanmoins de recouvrer son premier éclat. Il porte donc sur elle le même amour qu'il a pour son Père.

Il n'y a pas en effet deux charités, l'une par laquelle on aime Dieu, et l'autre par laquelle on aime le prochain; mais une seule et même charité qui aime les perfections infinies de Dieu en elles-mêmes, et en tant qu'elles reluisent dans leur image, qui est l'âme humaine. Et puisqu'il n'y a qu'une charité, l'amour que Jésus-Christ a pour nous n'a pas d'autre mesure que celui qu'il a eu pour son Père; il a été par conséquent, en un sens, infini. Aussi le divin Sauveur dit-il à ses disciples : *Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés; demeurez dans mon amour. Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous appellerai mes amis, car je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.*

Tout en ne vivant que pour la gloire de son Père, Notre-Seigneur n'a vécu que pour nous. C'est l'amour qu'il nous porte qui lui a fait endurer la pauvreté de Bethléem, les fatigues de la fuite en Égypte, les rigueurs de l'exil, les travaux de Nazareth, les courses pénibles de sa vie publique, les souffrances de sa cruelle passion, et enfin la mort. Or il a dit lui-même qu'on ne peut pas aimer au delà de sacrifier sa vie pour ceux qu'on aime. Il a donc poussé l'amour pour nous jusqu'aux dernières limites. Qu'il avait raison le grand Apôtre de s'écrier : *La charité de Jésus-Christ nous presse de l'aimer à notre tour. Il m'a aimé et il s'est livré pour moi.* Mais ce que nous ne faisons ici qu'indiquer sera mieux compris encore par ce que nous dirons plus loin.

Les vertus morales accompagnent toujours dans l'âme la charité, qui est leur reine; et pour lui faire cortège, chacune d'elles se range sous les ordres de la prudence, ou de la justice, ou de la force, ou de la tempérance, qui sont comme les chefs de file des autres vertus. Et les vertus morales sont en proportion de la charité, elles grandissent avec elle. Notre-Seigneur possède donc toutes celles qui sont compatibles avec ses perfections, à un degré qu'il ne serait pas assez d'appeler héroïque, et qu'il faudrait dire divin.

Celui qui recommandait à ses disciples d'être prudents comme des serpents, a fait éclater dans toutes ses œuvres et dans chacune de ses paroles une sagesse qui, en déjouant les ruses hypocrites de ses ennemis, excitait l'admiration de la foule. Il enseignait, dit l'Évangile, dans leurs synagogues de telle sorte qu'ils l'admiraient et disaient : « D'où lui vient cette sagesse et tant de vertus à la fois? » Et Notre-Seigneur pouvait dire sans crainte à ceux qui le poursuivaient de leur jalousie : *Qui de vous m'accusera de péché?*

Sa justice a voulu payer à son Père céleste, non pas des dettes que ce divin Sauveur eût contractées lui-même, (car il ne connaissait pas le péché), mais celles que nous avons contractées nous-mêmes, de manière à les acquitter entièrement et à satisfaire surabondamment pour nos iniquités. Quelle religion il a eue pour son Père! Sa vie a été une prière continuelle, un sacrifice constant d'adoration, d'actions de grâces, de supplications et d'expiation, rendant à Dieu ces devoirs qui résument tous ceux des créatures, et d'une manière qui répondait parfaitement à la grandeur, à la libéralité, à la justice de Dieu.

Sa nourriture, nous l'avons dit, était de faire la volonté de son Père et de parfaire son œuvre; cette volonté demandait le sacrifice de son sang, il l'a accompli avec joie. Bien plus, il obéissait à Marie, sa divine Mère, à Joseph, son père nourricier; et l'histoire de trente années de sa vie est toute dans ces trois mots : *Il leur était soumis*. Il était soumis, qui? Le Fils de Dieu, le Roi immortel des siècles; et à qui? A

d'humbles mortels, à une Vierge pauvre et obscure. « O terre, s'écrie saint Bernard, apprends à te soumettre; apprends, poussière, à obéir. »

Nous avons nommé la divine Vierge; mais qui pourrait dire la piété filiale, le respect que Notre-Seigneur eut pour elle. Aux noces de Cana, c'est à sa prière qu'il fait son premier miracle; et au Calvaire, il semble se distraire un instant de l'œuvre de la Rédemption, qu'il consommait, pour charger en mourant le disciple qu'il aimait, le disciple vierge, Jean, de remplir auprès d'elle les devoirs d'un fils plein de tendresse, nous prêchant par là, de sa croix comme d'une chaire sublime, l'amour que nous devons aux auteurs de nos jours.

Du reste, à l'égard de tous ceux qui eurent le bonheur de le voir et de l'entendre, quelles vertus Notre-Seigneur n'a-t-il pas fait éclater? La vérité était toujours sur les lèvres de celui qui a pu dire : *Je suis la vérité*. Parfois, il est vrai, il dut la dire avec vigueur aux pharisiens hypocrites, afin de les éclairer et de prévenir les foules contre leurs doctrines perverses; mais à côté de cette juste sévérité, quelle affabilité admirable, quelle aménité, quelle bienveillance, quelle miséricordieuse condescendance, quelle prodigalité de bienfaits à l'égard de tous, des petits, des pauvres, des pécheurs eux-mêmes!

Ses disciples veulent écarter de lui les petits enfants; mais lui leur en fait un reproche et leur dit : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent*; et il leur ouvre ses bras et les bénit. Il mange et boit avec les pécheurs, afin de les convertir. Il s'entretient avec la Samaritaine, une femme perdue de mœurs, et il en fait un apôtre.

Loin de repousser Madeleine, qui avait mené une vie scandaleuse, il la laisse inonder ses pieds de ses larmes, et il lui pardonne; désormais le cœur de Madeleine ne brûlera que des ardeurs de l'amour divin. Quand les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, il leur dit : *Que*

celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ; et comme tous à cette parole se retirent, craignant que celui qui lit dans leur cœur ne démasque les hontes de leur conduite, il dit à cette femme : Personne ne vous a condamnée? — Non, Maître, répond-elle. — Ni moi non plus, je ne vous condamnerai pas ; allez et ne péchez plus.

Il ne peut soutenir le spectacle des larmes de la pauvre veuve de Naïm, dont on portait en terre le fils unique. Il fait arrêter les porteurs, commande au mort de se lever et le rend à sa mère. Il s'attendrit en voyant la douleur de Marie-Madeleine et de Marthe, à qui la mort avait ravi leur frère ; il se fait mener au sépulcre ; et, en face du corps déjà en putréfaction de Lazare qu'il appelait son ami, il verse des larmes ; les Juifs, qui étaient présents, disent : « Voilà comment il l'aimait. » Et de sa voix puissante, il appelle Lazare, qui sort vivant du tombeau. Les larmes de tristesse des deux sœurs se convertissent en larmes de joie.

C'est en pleurant qu'il annonce la ruine de Jérusalem coupable, et il laisse déborder de son cœur ces paroles : *Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas roulé. Ah ! si tu avais connu, au jour de ma visite, ce qui était pour te donner la paix !* Il a pitié de la foule qui le suit au désert, et, ne voulant pas la renvoyer à jeun, pour elle il multiplie les pains. Il se peint lui-même dans la parabole du bon Pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis ; et, dans celle de l'enfant prodigue, il nous laisse voir son cœur de Père, toujours prêt à aller au-devant d'un fils égaré et coupable.

Judas le trahit ; et Jésus, au lieu de repousser le baiser du perfide, lui dit avec une douceur qui aurait dû amollir un cœur de tigre : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?* Pierre le renie jusqu'à trois fois, et Jésus jette sur lui un regard de tendresse. Pierre en est touché jusqu'à verser des larmes, qui ne tariront plus jusqu'à sa mort. Du haut de la croix, en même temps qu'il promet le paradis au larron pénitent, pendant que les bourreaux l'insultent, Jésus dit à son Père :

Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font; et il offre sa vie pour eux. Aussi saint Pierre faisait-il, après la résurrection, le résumé de la vie tout entière de Jésus par ces mots : *Il a passé en faisant le bien*, et en guérissant tous ceux qui étaient sous le joug du démon.

Ah! qu'il connaîtrait mal la miséricorde de Jésus celui qui n'oserait pas recourir à lui, se confier en sa bonté, réclamer sa grâce, fût-il même tenté, livré à des habitudes coupables et chargé de toutes sortes de crimes !

La force de Notre-Seigneur, sa patience, sa persévérance, sa constance, sa magnanimité, son courage intrépide se sont révélés surtout durant sa douloureuse passion. Aucun tourment ne lui a été épargné, et, accomplissant la prophétie qu'avait faite de lui Isaïe, ce divin Agneau, conduit à la boucherie, n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre.

En lui, la tempérance n'avait pas, comme en nous, à réprimer des passions rebelles, car tout était admirablement ordonné dans son âme sainte, comme nous l'avons dit; mais quel éloignement avait Notre-Seigneur pour tout ce qui nous flatterait nous-mêmes ! Au milieu de l'hiver, c'est dans une étable qu'il veut naître; sa Mère n'a que de pauvres langes pour l'envelopper. Il s'impose de travailler jusqu'à trente ans, comme un ouvrier; et il pourra dire aux multitudes avides de recueillir ses enseignements : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel, leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête*; et lui et ses disciples vivront d'aumônes.

C'est pendant quarante jours qu'il prolonge son jeûne au désert; c'est du fiel et du vinaigre qu'on lui offre à boire dans les ardeurs de la soif qui le dévore sur la croix.

Comment rendre la pudeur virginale qui rayonne sur son visage, l'honnêteté parfaite de ses manières, la convenance, la dignité de toute sa personne? Il s'entoure du lis de la virginité; c'est d'une vierge qu'il veut naître, c'est par la virginité qu'il se fait annoncer aux hommes : Jean-Baptiste, son précurseur est vierge. C'est la virginité qui a ses faveurs :

c'est le disciple vierge qui a la joie de reposer sur son cœur à la dernière cène. C'est lui qui assistera à la mort de son Maître et recevra en héritage la Vierge Marie.

Jésus, c'est le lis des vallées, dont l'éclat et le parfum ont charmé tant d'âmes pures. Que de nobles cœurs ont renoncé à tous les honneurs et à toutes les gloires de la terre pour n'aimer que le Roi des vierges et se ranger dans la cohorte d'élite qui, au ciel, accompagnera l'Agneau partout où il ira, chantant un cantique qu'il n'est pas donné aux autres de chanter ! C'est la pureté du Roi de gloire qui a captivé, à travers les siècles, tous ces cœurs d'apôtres, de missionnaires, de religieux, de vierges, qui, au milieu du monde ou au sein des cloîtres, ont formé les pierres précieuses de l'Église, les plus nobles joyaux de la couronne du Sauveur !

Que nous serions heureux si ce que nous écrivons de notre divin Maître, de sa beauté, de ses perfections adorables, réussissait à ravir les âmes généreuses qui aspirent vers ce qui est noble et grand, à leur inspirer la pensée d'imiter sa pureté virginale et à multiplier ainsi la phalange des vierges. Nous savons bien que le monde ne goûte pas ce qui est de l'esprit de Dieu, qu'il poursuit la virginité de ses mépris et de ses railleries ; mais le monde ne prévaudra pas contre les enseignements et les exemples de notre divin Sauveur ; et malgré ses mesquines persécutions, la virginité dans le cloître, et dans la famille même, sera une gloire pour ceux qui ne mettent pas leur gloire dans la confusion et dans la honte, pour parler le langage de nos saints livres.

La chasteté parfaite qu'on accuse d'être stérile, sera à jamais l'instrument le plus fécond de toutes les œuvres chrétiennes. C'est elle qui, par le missionnaire et le prêtre catholique, portera le nom de Jésus devant les nations ; c'est elle qui formera l'enfance à la vertu, en même temps qu'aux connaissances utiles ; c'est elle qui placera, au foyer domestique et au chevet des malades de nos hôpitaux, des anges de paix qui verseront un baume sur toutes les douleurs de la terre.

A la tempérance se rattachent l'humilité et la douceur. Or qui ne connaît la grande leçon du divin Maître : *Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Dieu le Père avait dit de lui par la bouche du prophète Isaïe : *Mon bien-aimé, l'objet de mes complaisances, ne contestera pas, n'élèvera pas le ton de sa voix ; on ne l'entendra pas vociférer sur les places publiques ; il ne brisera pas le roseau incliné, ni n'éteindra pas la mèche qui fume encore.* Ce que nous avons dit déjà dans ce chapitre, a assez fait connaître la douceur inaltérable du divin Maître. Saint Paul exalte son humilité. *Ayant la nature divine, dit-il, il s'est anéanti en prenant la forme de l'esclave, il a pris la ressemblance de l'homme... il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pour cela que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout autre nom !*

Ces détails suffisent pour nous faire connaître plus clairement encore la sainteté du divin Sauveur. En vérité, il a pu dire de lui : *Je suis la voie, la vérité et la vie.* Il est la voie que nous devons suivre, la vérité que nous devons croire, la vie qui doit devenir notre vie ; la voie hors de laquelle on s'égare, la vérité qui dissipe nos ténèbres, la vie en dehors de laquelle il y a la mort du péché ; la voie qui mène au ciel, la vérité dont les splendeurs, après nous avoir éclairés sur la terre, feront notre béatitude dans l'autre monde, la vie qui nous mérite l'éternelle vie.

Heureux donc ceux qui, par la pratique des vertus chrétiennes, marchent sur les traces du divin Maître.

CHAPITRE III

**La mission que Jésus-Christ a accomplie
sur la terre.**

Dieu a envoyé son Fils dans le monde, afin de sauver le monde par lui. C'est une vérité de notre foi. Jésus-Christ a donc été notre Médiateur. Le médiateur, en effet, est celui qui s'interpose entre celui qui a reçu une offense et l'offensé, manifestant à ce dernier les droits de l'offensé et la réparation qu'il exige, et intervenant par ses supplications et par ses satisfactions auprès de l'offensé, afin de l'apaiser et de le satisfaire. Or Notre-Seigneur, comme homme, est notre seul Médiateur parfait; car seul, par sa mort, il a uni les hommes à Dieu, en offrant pour eux une satisfaction complète.

Il peut y avoir d'autres médiateurs secondaires, qui coopèrent à l'union des hommes avec Dieu, par la prière, par la prédication, par la pénitence. C'est ainsi que la Vierge Marie est notre Médiatrice, et on ne saurait assez exalter la valeur de son intercession miséricordieuse et de sa maternelle protection. Mais Jésus seul a offert pour nous une satisfaction proportionnée à nos offenses. Seul il a accompli pleinement toutes les fonctions du médiateur. Comme Prêtre, il nous a réconciliés avec son Père par son sacrifice; comme Prophète et comme Roi, il nous a fait connaître les volontés de son Père. C'est ce qui fera la matière des trois articles suivants.

ARTICLE I

Jésus-Christ Prêtre et Victime.

Le prêtre, d'après saint Thomas, c'est celui qui donne au peuple les choses divines, et qui, choisi parmi les hommes, est établi pour gérer ce qui regarde le culte de Dieu, et offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. Et c'est ce qui convient principalement à Notre-Seigneur comme homme. C'est l'enseignement de notre foi : *Nous avons un grand Pontife qui a pénétré dans les cieux*, dit saint Paul, *c'est Jésus, Fils de Dieu. Il convenait que nous eussions un tel Pontife, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux, n'ayant pas besoin chaque jour d'offrir des victimes, d'abord pour ses péchés et ensuite pour ceux du peuple.*

Et en effet, Jésus-Christ a apporté au monde les plus grands dons divins, et il a offert pour nous un sacrifice d'une valeur infinie. C'est par l'union de son humanité avec le Verbe de Dieu, c'est par l'Incarnation que Notre-Seigneur a été consacré prêtre; et cette union durera éternellement, par conséquent son sacerdoce est éternel. Les fruits de son sacrifice sont aussi éternels; car il nous a acquis tous les biens de la grâce et de la gloire par la seule offrande qu'il a faite de lui-même au Calvaire; mais ce n'est que dans le temps qu'il a offert un sacrifice d'expiation pour nos péchés.

Le sacrifice, c'est l'offrande faite à Dieu, par un ministre légitime, d'une chose sensible, que l'on détruit ou que l'on change de quelque manière, pour reconnaître le souverain domaine du Créateur sur tous les êtres sortis de ses mains. Or Notre-Seigneur, notre souverain prêtre, s'est offert lui-même en victime pour nous. Dès son entrée dans le monde, il dit à son Père : *Mon Père, les sacrifices qu'on vous a offerts*

jusqu'ici pour le péché, ne vous ont pas été agréables. Vous m'avez donné un corps, afin que je vous l'offrisse, et voici que je viens pour faire votre volonté.

C'est donc dès son Incarnation que Notre-Seigneur a été la victime offerte pour expier nos péchés et mériter pour nous toutes les grâces ; mais ce sacrifice, dans les desseins de Dieu, devait être consommé sur la croix. *Jésus-Christ nous a aimés*, dit saint Paul, *et il s'est livré lui-même à Dieu pour nous, en oblation et en victime, en odeur de suavité.* Et saint Thomas nous apprend que Jésus-Christ, comme homme, n'a pas été seulement prêtre, mais encore hostie, victime parfaite, accomplissant elle seule toutes les fins des sacrifices antiques qui n'en étaient que la figure. « Il est manifeste, ajoute le saint docteur, que la passion de Notre-Seigneur a été un vrai sacrifice. Celui de l'autel le perpétue et le représente à travers les siècles. »

Le sacrifice de Notre-Seigneur au Calvaire a eu des effets admirables, soit par rapport à Dieu, soit par rapport aux hommes.

Par son sacrifice, Notre-Seigneur a offert à son Père des adorations et des actions de grâces en rapport avec la majesté et avec les bienfaits divins. Tous les anges et tous les hommes ensemble sont impuissants à rendre à la Grandeur et à la Munificence infinies des hommages et une reconnaissance dignes d'elles. Tout ce que font les pures créatures est borné. En Jésus seul la divinité unie à l'humanité donne à toutes ses œuvres une valeur infinie. Ses adorations, ses actions de grâces sont celles d'un Dieu ; il est donc la seule louange digne de son Père, et ses actions de grâces reconnaissent parfaitement et infiniment les bienfaits infinis de Dieu.

Par lui, par son sacrifice, Dieu est donc infiniment glorifié, exalté, remercié ; et c'est par lui qu'éternellement les Anges louent, que les Dominations adorent, que les Puissances se prosternent en tremblant, et que les Vertus des cieux, en leurs chants sans fin, redisent : « Saint, Saint,

Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; tout l'univers est rempli de sa gloire. »

Par rapport aux hommes, le sacerdoce de Jésus-Christ a eu des résultats non moins admirables. Le péché avait envahi l'humanité tout entière. « Or dans le péché, dit saint Thomas, il y a deux choses : la souillure, que la faute commise imprime dans l'âme, et la peine, que la faute mérite. La souillure est lavée par la grâce, et la peine est enlevée par l'expiation ; et le sacerdoce de Jésus-Christ a produit ce double effet. »

C'est de foi que Notre-Seigneur a mérité pour nous la grâce, et que sa passion est cause de notre justification ou de notre sanctification. Rien n'empêchait, en effet, Notre-Seigneur de mériter ; il était parfaitement libre, il avait la plénitude de la grâce ; son Père lui avait promis que s'il sacrifiait sa vie pour le péché, il accepterait cette offrande et ferait miséricorde au coupable.

Notre-Seigneur a mérité dès le premier instant de sa conception jusqu'à sa mort, et chacun de ses actes avait une valeur infinie, à cause de sa personne divine. C'est pourquoi il n'a pu grandir en mérites pas plus qu'en grâce, ayant acquis dès le premier instant le comble de ce trésor infini qu'il a confié à son Église, et auquel tous les hommes ont part ; mais il a voulu que ses mérites précédents n'eussent leur effet que par sa passion et par sa mort.

Mais qu'est-ce que Notre-Seigneur a mérité ? Il a mérité pour lui-même tous les dons dont son humanité sainte n'était pas enrichie au moment de l'incarnation, par conséquent sa résurrection, la gloire de son corps, l'exaltation de son Nom au-dessus de tout nom.

Il a mérité pour tous les hommes le salut et toutes les grâces qui conduisent au salut, celles qui précèdent et préparent la sanctification de nos âmes, celles qui la suivent, les biens temporels en tant qu'ils peuvent aider à notre salut, la résurrection de nos corps, la force de dominer nos passions ; et nous pouvons dire en vérité avec saint Paul, que

Dieu nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles et célestes ; que nous sommes devenus riches en tout par ses mérites, en sorte que rien ne nous manque en aucune grâce.

Toutefois, les mérites de Notre-Seigneur nous sont appliqués par nos propres mérites. Il est donc nécessaire que nous méritions, en observant les commandements et en faisant des œuvres saintes ; et nos mérites personnels, loin de diminuer ceux du Sauveur, les rehaussent davantage ; car c'est d'eux qu'ils empruntent toute leur valeur.

Notre-Seigneur non seulement nous a procuré la grâce qui purifie nos âmes de la souillure du péché, mais il a encore porté à notre place la peine que nous avons à subir. C'est une vérité de notre foi. Personne n'a été délivré de la domination du démon, sinon par Jésus-Christ, qui nous a ouvert la porte du royaume des cieux.

C'est durant tout le cours de sa vie et par toutes ses œuvres que Notre-Seigneur a expié nos péchés. « Toute la vie du Christ, dit l'auteur de l'*Imitation*, a été une croix et un martyr perpétuel. » A cause de la dignité de sa personne divine, une seule de ses larmes, un seul de ses soupirs était une satisfaction suffisante pour la peine que nous devons à la justice de son Père ; mais il a voulu que ses expiations, comme ses mérites, n'eussent leur entier effet que par le sacrifice de la croix. Nous avons vu déjà la rigueur des souffrances qu'il a subies pour nous dans sa cruelle passion. Ses expiations ont été agréées par son Père, qui avait promis de les accepter, en réparation de l'offense que le péché fait à sa Majesté infinie. La dette de l'humanité est payée surabondamment.

Tous les fidèles, bien plus, tous les hommes de tous les lieux, de tous les temps, jusqu'à la fin des siècles, peuvent s'approprier les expiations de Notre-Seigneur, qui ne les dispensent point pourtant de satisfaire eux-mêmes à la justice de Dieu par la pénitence ; car Notre-Seigneur lui-même nous a dit : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.*

Mais si nous faisons pénitence, notre salut est assuré; nous sommes délivrés de la mort éternelle par la Rédemption de Jésus-Christ, qui a offert à Dieu un prix infini pour notre rançon. O hommes, *vous n'êtes pas rachetés par l'or et l'argent périssables, mais par le sang précieux de Jésus-Christ.*

Comprenez donc enfin le prix de votre âme; et arrachés par les souffrances de votre Dieu à la puissance de Satan, gardez-vous donc de vous rengager de nouveau sous le joug cruel de cet ennemi de notre salut. O mon Sauveur, notre prêtre éternel et notre victime adorable, qui avez été immolé pour notre salut, ah! que vous n'ayez pas un jour à nous faire ce reproche : *Quel fruit avez-vous retiré de mon sang?* Rendez-nous une hostie sainte et agréable à Dieu; et offrez-nous avec vous à votre Père, et que par vous nous puissions le louer, le bénir à jamais!

ARTICLE II

Jésus-Christ Prophète.

Le prophète, dans le sens vulgaire, c'est celui qui, sous l'inspiration divine, annonce l'avenir avec une certitude infaillible. Nous l'avons dit, Notre-Seigneur a fait de merveilleuses prophéties, que les événements ont justifiées de la manière la plus frappante. On donne aussi le nom de prophète à celui qui, envoyé de Dieu, enseigne aux hommes une doctrine divine. Et il n'est point douteux que Notre-Seigneur, dans ce sens aussi, ne soit par excellence le prophète de la loi nouvelle. *Dieu, dit saint Paul, nous a parlé dans ces derniers temps par son propre Fils.... Vous n'avez qu'un Maître, qui est le Christ, a dit le divin Sauveur lui-même; et son Père céleste, en nous apprenant qu'il est le Fils de sa dilection, nous commande de l'écouter : Ipsum audite.* Oh! en vérité, c'est le Maître; il a enseigné tous les hommes.

Depuis sa venue, les vérités que la raison naturelle peut découvrir, et qui pourtant avant lui étaient obscurcies par les ténèbres de l'ignorance et de la superstition, brillent d'un tel éclat, qu'il est comme impossible aux nations modernes de les révoquer en doute. Parmi les peuples qui ont reçu la prédication évangélique, qui aujourd'hui oserait, par exemple, enseigner qu'il y a plusieurs dieux avec quelque chance d'être cru? Mahomet lui-même ne l'a pas tenté.

Notre-Seigneur nous a donc éclairés pour jamais sur l'unité de l'essence divine, sur les attributs de la divinité, sur sa bonté, sur sa toute-puissance, sur sa miséricorde, sur sa science, sur sa véracité, sur sa fidélité à ses promesses, sur sa justice, sur les moyens de l'apaiser. Il nous a appris l'origine du monde et sa création; il nous a montré cette force divine qui soutient tout, qui opère toujours, cette Providence qui non seulement fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, mais encore s'étend jusqu'aux oiseaux du ciel et jusqu'à la fleur des champs.

Jésus, le Fils unique qui est dans le sein du Père, est venu nous révéler ce que nul homme n'a vu, la Trinité des Personnes divines égales en toutes choses dans l'unité de nature, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, le Père créateur de toutes choses, le Fils envoyé par le Père pour le salut du monde, le Saint-Esprit envoyé par le Père et par le Fils pour la sanctification des âmes. Il nous a introduits ainsi dans la vie divine, qui, lorsque nous aurons le bonheur d'y participer, fera l'éternel objet de nos ravissements et notre béatitude dans le ciel.

Il nous a appris, de plus, que Dieu est notre Père à tous, que nous lui devons comme toutes les créatures l'être et la vie, qu'il nous a créés pour observer sa loi, et l'aimer, afin de mériter par là de le voir face à face, tel qu'il est, sans nuage, par delà la vie. Car telle est la fin sublime à laquelle il a daigné nous appeler.

Toutefois, ce n'est pas par nos propres forces que nous pouvons connaître et aimer Dieu pour atteindre notre fin sur-

naturelle. Nous avons besoin de croire les vérités du salut. *Celui qui croira, a-t-il dit, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné.* Pour arriver à notre fin dernière, nous avons besoin de la grâce, qui nous a été acquise par les mérites du Rédempteur. *Sans moi, c'est-à-dire sans ma grâce, vous ne pouvez rien, ni peu, ni beaucoup, comme explique saint Augustin.*

Il nous a fait connaître le bonheur de l'état de grâce : *Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père; et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure.* Et comme la grâce peut se perdre, il nous a recommandé la vigilance pour la conserver, la prière, la pénitence pour l'augmenter et la recouvrer, si nous avions eu le malheur d'en déchoir.

C'est à la prière que Dieu accorde infailliblement le secours divin, qui nous est nécessaire pour éviter le mal et faire le bien. *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera, a dit le divin Maître. Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert.* Et il daigne nous indiquer les qualités que doit avoir notre prière pour être efficace. D'après l'Évangile, 1^o elle doit être faite au nom de Jésus, c'est-à-dire que nous devons demander *au nom et par les mérites du Sauveur* des choses bonnes et utiles au salut; 2^o elle doit être faite avec foi et confiance; 3^o elle doit être humble comme celle du publicain; enfin elle doit être persévérante, comme celle de la Chananéenne, avec la volonté de correspondre à la grâce de Dieu.

Bien plus, il nous apprend lui-même la prière que nous devons réciter. C'est ainsi, dit-il, que vous prierez : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, etc.*

Il nous enseigne que, pour aller au ciel, il faut observer les commandements; que si nous avons péché, il faut faire pénitence; que si nous observons les commandements, ou si, y ayant été infidèles, nous faisons pénitence comme il convient

et persévérons dans l'amitié de Dieu jusqu'à notre dernier soupir, notre salut est assuré et le ciel est à nous, car il nous y a préparé lui-même une place ; que nous pouvons compter sur sa parole et sur ses promesses. *Que votre cœur ne se trouble point, qu'il soit sans crainte ; ayez confiance, j'ai vaincu le monde. Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés de quelque fardeau, et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug ; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.*

Ces encouragements si consolants, il nous les adresse pour nous exciter à une haute vertu. *Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait.* Quel modèle il nous donne ! Il veut que nous tendions à une sainteté semblable à la sainteté divine. *Si votre justice n'abonde pas au-dessus de celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* Il veut que nous ayons au cœur l'amour parfait de Dieu et du prochain. Il exige que cet amour soit pratique. *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. Celui qui ne m'aime pas, n'observe pas mes paroles. Ce n'est pas toujours celui qui dit : Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux ; mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi.*

Toutefois, comment ne nous recommanderait-il pas l'amour de nos parents, lui qui veut que nous aimions tous les hommes, même nos ennemis ; écoutons plutôt : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. C'est en cela qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le vous-mêmes pour eux.*

Celui qui reçoit en mon nom un de ces petits enfants, me reçoit moi-même. Je vous le dis en vérité : Tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, vous l'avez fait à moi-même. Donnez et on vous donnera. Vous serez mesurés à la

mesure dont vous vous serez servi pour les autres. Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est au ciel, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Est-ce que les publicains n'en font pas autant ? Et si vous ne saluez que vos frères, quelle est votre perfection ? Est-ce que les païens ne le font pas ? Et si vous prêtez à ceux dont vous espérez recevoir le paiement, quel mérite avez-vous ? Si vous pardonnez aux hommes les offenses qu'ils vous ont faites, votre Père céleste vous pardonnera vos péchés ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, mon Père ne vous pardonnera pas non plus.

Et quand Pierre lui demandait combien de fois il fallait pardonner, si c'était jusqu'à sept fois. Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, dit Notre-Seigneur ; mais jusqu'à septante fois sept fois. Ne résistez pas au mal qu'on vous fait ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre joue. Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés. Pourquoi voir une paille dans l'œil de votre frère, sans remarquer la poutre qui est dans le vôtre ?

Quels enseignements ! L'amour de Dieu et l'amour des hommes, voilà ce qui peut seul faire le bonheur de la société, de la famille, de chaque homme en particulier. Voilà les deux pivots de cette loi d'amour qui fait notre perfection ici-bas ; car elle réforme notre intérieur, notre âme ; et Notre-Seigneur a l'hypocrisie en horreur. Il ne veut pas de ceux qui honorent Dieu des lèvres, tandis que leur cœur est loin de lui.

Gardez-vous, dit-il, de ne pratiquer la justice que devant les hommes, afin d'être rus d'eux, autrement vous n'aurez aucune récompense de votre Père, qui est au ciel. Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que donne votre main droite ; et quand vous priez, entrez dans votre chambre, et, ayant fermé la porte, priez votre Père dans le

secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra.

Ce n'est pas cependant qu'il veuille que tout le bien que feront ses disciples soit caché ; non. Il veut, il est vrai, qu'ils cherchent avant tout le regard de Dieu ; mais quand le cœur est plein de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, il gouverne toutes les actions de l'homme, il fait rayonner naturellement, autour de lui, la perfection dont il est le foyer. *Vous êtes le sel de la terre*, dit le Maître ; *si le sel perd sa force, s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? Vous êtes la lumière du monde. On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière brille devant les hommes ; et qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père, qui est aux cieux.*

Pour sauvegarder dans les cœurs cette divine flamme de la charité, il nous exhorte à la mettre à l'abri de tout souffle ennemi qui soit capable de l'éteindre. *Soyez prudents comme les serpents*, dit-il, *et simples comme les colombes. Défiez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous couverts de la peau de l'agneau, mais qui intérieurement sont des loups ravisseurs ; vous les reconnaîtrez à leurs fruits, c'est-à-dire à leurs œuvres, et aux fruits que portent leurs doctrines. On ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces. Tout mauvais arbre produit de mauvais fruits.*

Ne craignez pas celui qui ne peut tuer que le corps, mais craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer. En vérité, je vous le dis, c'est celui-là qu'il faut craindre. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous ; si votre main droite vous scandalise, coupez-la et jetez-la ; il vaut mieux qu'un de vos membres périsse, que si votre corps tout entier est jeté en enfer. Notre-Seigneur veut donc que nous fuyions les faux amis qui nous portent au mal, et les occasions de perdre l'amour de Dieu par le péché mortel, nous fussent-elles d'ailleurs plus chères que nos membres.

Et toujours en vue de protéger la charité, il cherche à combattre en l'homme ce qui peut y faire obstacle, c'est-à-

dire l'attachement aux biens de la terre, les plaisirs coupables, et l'orgueil, source de toute perte. Laissons encore parler ce divin Prophète, et admirons de plus en plus sa sublime philosophie. *Ne soyez pas inquiets de la nourriture ni du vêtement. Qui de vous, en y pensant bien, peut ajouter une coudée à sa taille? Pourquoi donc des préoccupations inutiles? Votre Père sait que vous avez besoin de tout cela.*

Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. Ne soyez pas inquiets du lendemain. A chaque jour suffit sa peine. N'amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et la teigne font leurs ravages, et où les voleurs fouillent et pillent; mais amassez-vous des trésors dans le ciel. Le riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Heureux les pauvres d'esprit (ceux qui sont détachés des biens de la terre), car le royaume des cieux leur appartient.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.

Le royaume des cieux souffre violence; il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent. Entrez par la porte étroite; car elle est large la porte, elle est spacieuse la voie qui conduit à la perte, et il y en a beaucoup qui passent par elle. Qu'elle est étroite la porte, et resserrée la voie qui mène à la vie, et il y en a peu qui la trouvent! Prenez garde de laisser vos cœurs s'appesantir par la débauche, l'ivresse et les soucis de cette vie!

Celui qui est plus grand que les autres sera votre serviteur; mais celui qui s'exaltera sera humilié, et celui qui s'humiliera sera exalté. Lorsque vous ferez tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous avons dû faire. Ce qui est élevé aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu.

Et comme le monde a des maximes contraires à celles que Jésus-Christ nous prêche, et qu'il cherche à perdre les âmes

par l'amour des biens terrestres et des plaisirs des sens, par la vanité et la folie de l'orgueil et de l'ambition, Notre-Seigneur anathématise le monde. *Malheur au monde, dit-il, à cause de ses scandales. Le monde me hait, car je rends témoignage de lui, parce que ses œuvres sont mauvaises. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, ô mon Père ; il faut que vous les préserviez du mal. Comme moi, ils ne sont pas du monde.*

C'est par ces enseignements divins que Notre-Seigneur a soulevé les âmes au-dessus de la terre, a tracé aux hommes leur voie, a tourné les regards de l'humanité vers le ciel, a mis dans le cœur des aspirations vers l'infini, vers la possession éternelle de Dieu, au mépris de tout ce qui passe. Et ce qu'il a enseigné, nous l'avons vu en parlant de ses vertus, il l'a pratiqué le premier, et par là il a mérité à ses disciples la grâce de le pratiquer eux-mêmes. Et c'est ce qui explique comment cette doctrine sublime a été acceptée avec l'avidité de saint Pierre, qui disait à son Maître : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Et ces enseignements, pénétrant les intelligences des enfants, leur ont donné la sagesse des vieillards ; ils ont donné à de faibles femmes, à de timides jeunes filles le courage des guerriers les plus intrépides ; et aujourd'hui encore, ils n'ont rien perdu de leur force, de leur action, de leur efficacité salutaire. Ils soutiennent au milieu du monde les cœurs qui savent les goûter, ils les purifient, ils les consolent, ils leur inspirent toutes les énergies du sacrifice.

O Prophète divin, ô Maître, vos paroles sont notre guide assuré, au milieu des ténèbres répandues par les doctrines perverses qui circulent partout. Vraie lumière, qui éclairez tout homme venant en ce monde, votre sagesse infinie nous fait regarder comme folie la prudence du siècle ; la paix que vous nous avez promise, nous la goûtons, en attendant le ciel ; elle nous fait oublier l'amertume de l'abnégation, du détachement, de la pénitence que vous nous prêchez.

Nous trouvons, en vérité, que le plus grand des plaisirs,

c'est de triompher des plaisirs mêmes; que la plus riche fortune, c'est de mépriser les biens d'ici-bas pour l'amour de vous, et pour posséder un jour vos richesses infinies dans le ciel; que la seule vraie noblesse, c'est de vous servir, car tout en étant notre Prophète, vous êtes aussi notre Roi.

ARTICLE III

Jésus-Christ Roi.

Des flatteurs appelaient Canut, roi d'Angleterre, qui se promenait sur le rivage, le roi de la terre et des mers. C'était au moment du flux où la mer montait. Canut s'assied et ordonne à la mer de ne pas venir jusqu'à lui; déjà l'eau couvrait ses jambes. Les courtisans le prièrent de s'éloigner; il le fit et leur dit : « Vous voyez que je ne suis point le roi de la terre ni des mers. » Et leur montrant le crucifix : « Leur vrai roi, ajouta-t-il, le voici : » et, devant toute sa cour, il adora l'image de Jésus crucifié.

Comme Dieu, Jésus-Christ est le Créateur de toutes choses, le Maître absolu, par conséquent, de la terre et du ciel. *Il est le Roi des rois, le Dominateur des dominateurs. Par moi, peut-il dire, les rois règnent.* Il n'y a point de puissance, en effet, qui ne vienne de Dieu; et toutes celles qui sont établies, ne le sont que par Dieu; et celui qui résiste aux puissances, résiste à Dieu. Et toute puissance qui n'est pas soumise à Dieu, abuse de son autorité, outrepassé ses droits, et ravit au Fils de Dieu cette gloire qu'il ne cède à personne.

Jésus-Christ est non seulement le Prince de tous les rois de la terre, il est encore le Roi des anges, qui fléchissent le genou devant lui. Il est le Roi immortel des siècles. Les siècles mêmes passeront, mais sa royauté durera autant que lui-même; sa puissance est éternelle et ne lui sera jamais ravie; et rien ne sera, dans aucun lieu ni dans aucun temps, soustrait à son empire.

Mais Notre-Seigneur n'est pas seulement notre Roi par droit de création, il l'est encore par droit de conquête ou de rédemption. Nous étions passés par la révolte de notre premier père, et par nos propres iniquités, sous l'empire du démon, et Notre-Seigneur a conquis nos âmes par ses souffrances. Il nous a rachetés en payant notre rançon, et non avec de l'or et de l'argent périssables, mais avec son sang, dont la valeur est infinie; il est donc notre Maître d'une manière bien plus élevée que nous ne le sommes des champs que nous avons achetés et payés chèrement.

Il faut donc qu'il règne sur tous les cœurs. Il avait droit, comme homme, selon l'enseignement de grands théologiens, à posséder tous les royaumes du monde, et n'est-il pas permis d'entendre dans ce sens ces paroles, que lui avait dites son Père, par la bouche du Psalmiste? *Je vous donnerai toutes les nations en héritage, et pour votre domaine tous les confins de la terre.* Et lui-même ne dit-il pas à Pilate: *Vous avez dit vrai, en affirmant que je suis Roi;* mais il n'a pas voulu exercer cette royauté directe sur les biens temporels, qu'il venait nous apprendre à mépriser. Il a préféré, pour l'amour de nous, un roseau au sceptre du monde, et une couronne d'épines au plus riche diadème.

Au lieu de prélever sur nous des tributs, il a versé pour nous son sang; sa royauté ne doit-elle pas nous en être plus chère? Il a voulu régner sur les âmes, sur les cœurs. Il est venu établir un royaume spirituel, son Église, qu'il gouverne et protège du haut du ciel, et dont le but est de gouverner les âmes en les dirigeant vers la béatitude éternelle, tandis que les royaumes de la terre n'ont pour fin que le bien temporel des hommes. L'Église, revêtue de l'autorité de Jésus-Christ, a un pouvoir à exercer sur les rois et les sociétés chrétiennes. Mais étudions plus à fond dans les paragraphes suivants les deux conséquences principales de la royauté divine de Jésus-Christ.

§ I. *Jésus-Christ Législateur.*

Par là même que Notre-Seigneur est Roi, il est aussi Législateur. C'est une vérité de notre foi ; et l'Église déclare anathème à quiconque oserait dire qu'il n'est pas *le Législateur auquel nous devons obéir*. Comme législateur, Notre-Seigneur a rappelé tous les préceptes de morale donnés par Dieu à son peuple, sur la montagne du Sinaï. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. Vous ne commettrez ni homicide, ni adultère, ni vol, ni faux témoignage. Honorez votre père et votre mère. Vous aimerez le prochain comme vous-même.* Il nous a assuré que l'accomplissement de ces commandements était une condition nécessaire pour posséder l'éternelle vie.

Nous avons dit déjà la sagesse, la beauté de cette loi sainte qui, à elle seule, renferme tous les devoirs et sauvegarde tous les droits, et qui bien gardée ferait de l'homme un ange.

Mais Notre-Seigneur ne s'est point borné là ; comme il voulait verser son sang pour nous, et instituer, dans sa miséricorde, des moyens efficaces d'appliquer à nos âmes les fruits de sa passion, c'est-à-dire, les sacrements, qui sont comme autant de canaux mystérieux par lesquels il répand sur nous les eaux salutaires de la grâce, il n'a pas voulu que ses fidèles se privassent de ces puissants secours, et il nous a ordonné de nous approcher de ceux qui sont nécessaires à notre sanctification.

Il nous a déclaré en particulier que celui qui ne serait pas né de nouveau par l'eau et le Saint-Esprit, c'est-à-dire qui n'aurait pas reçu le baptême, ne pourrait entrer dans le royaume de Dieu. Malheur donc à ceux qui se privent eux-mêmes, par leur faute, de ce sacrement absolument nécessaire au salut. Lorsqu'on ne peut le recevoir réellement, il ne peut être remplacé que par la charité parfaite ou par la contrition. Ils sont moins des parents que des bourreaux, les

pères, les mères qui, par négligence, laissent mourir leurs enfants sans leur faire donner le baptême.

La Confirmation a aussi été instituée par Notre-Seigneur, pour nous donner le Saint-Esprit, avec l'abondance de ses grâces. Ils vont donc contre les desseins miséricordieux du Sauveur, ceux qui négligent de la recevoir.

Notre Seigneur nous a dit encore : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*; et il a donné à ses ministres le pouvoir de remettre ou de retenir nos péchés. C'est donc lui-même qui a institué la confession, le sacrement de Pénitence, et qui en a fait une condition nécessaire au salut pour ceux qui ont eu le malheur de pécher mortellement après le baptême. Toutefois, on peut être réconcilié avec Dieu par la contrition parfaite, qui suppose le désir de recevoir le sacrement lui-même.

Notre-Seigneur nous a dit encore : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous*. Il nous fait par là une obligation de recevoir son corps adorable et son sang divin, réellement présents dans la sainte Eucharistie. Ils se condamnent donc à la mort spirituelle, en attendant la mort éternelle, ceux qui désertent le tribunal de la pénitence et la table sainte, au mépris des lois divines et des lois de l'Église.

Par là même que Notre-Seigneur a institué l'adorable sacrifice de nos autels, il a voulu que les fidèles vissent et assister. N'est-ce pas une obligation de droit naturel, que tous les peuples ont reconnue, de prendre part au sacrifice, qui est l'acte de religion par lequel l'homme reconnaît, d'une manière plus expressive, le souverain domaine de Dieu? Or la Messe est le sacrifice de la vraie religion. Ceux qui la désertent indéfiniment sont donc au-dessous des païens eux-mêmes.

Notre-Seigneur a institué l'Extrême-Onction pour le soulagement spirituel et corporel des malades. Ils se privent donc aussi d'un remède efficace et d'un secours puissant contre les tentations du démon, ceux qui négligent de recevoir

ce sacrement. Bien aveugles sont ceux qui entourent les malades et qui ne les disposent pas à recevoir, dès qu'il y a danger, les consolations de l'Église !

Ceux enfin qui tenteraient de s'engager dans le mariage sans remplir les conditions voulues pour que leur union soit un vrai sacrement aux yeux de Dieu et de l'Église, pêcheraient gravement contre la loi divine, et se constitueraient dans un honteux concubinage. Notre-Seigneur a élevé le Mariage à la dignité de sacrement ; il a condamné d'une manière formelle le divorce, et, comme il est le Législateur universel et tout puissant, aucune loi humaine ne peut prévaloir contre sa volonté. Et l'Église elle-même ne peut accorder à cet égard de dispense quand le mariage a été consommé.

Il a voulu, de plus, que les prêtres seuls eussent en règle générale la mission d'administrer les sacrements aux fidèles. Ceux donc qui s'ingèrent dans les fonctions sacrées sans avoir reçu le sacrement de l'Ordre, ou sans mission, ne sont pas de vrais pasteurs. Ils ne sont pas entrés par la porte, mais par ailleurs : ils sont des voleurs et des larrons, selon l'expression du divin Sauveur.

Enfin, comme législateur, Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de nous donner des préceptes, il a promulgué aussi les conseils qui, sans être obligatoires comme les préceptes, sont des moyens efficaces pour les âmes de tendre à la perfection. Les saints Évangiles sont pleins de conseils particuliers donnés, par ce divin Sauveur, pour nous exciter à pratiquer parfaitement chacune des vertus chrétiennes ; mais il a promulgué d'une manière très nette trois conseils généraux, qui tendent à favoriser toutes les vertus, à rendre facile l'accomplissement de tous les commandements, à préserver l'homme de tout ce qui fait obstacle à l'amour divin et par conséquent au salut. Il a conseillé, en effet, la pauvreté volontaire ou le renoncement à tous les biens de la terre, qui nous préserve du désir d'amasser des richesses et des soucis qu'elles donnent.

Notre-Seigneur a conseillé, de plus, la chasteté parfaite, la

virginité, qui affranchit des sollicitudes d'une famille et des plaisirs des sens.

Il a conseillé enfin l'obéissance, par laquelle l'homme se met volontairement entre les mains d'un supérieur, lui promettant de lui soumettre sa volonté en vue de Dieu. L'obéissance délivre l'homme de l'attachement à sa propre volonté, des embarras que fait naître le soin de disposer de ses propres actes, du danger de n'écouter que sa propre présomption.

Ces trois conseils, qu'on appelle conseils évangéliques ou conseils de perfection, sont donc un remède à la triple concupiscence, source de tous nos malheurs et de tous nos périls; car l'avarice est la racine de tous nos maux; les plaisirs abrutissent nos âmes et les empêchent de goûter les choses de Dieu, et l'orgueil est la source de toute perdition.

Ces conseils ont toujours été pratiqués dans l'Église de Notre-Seigneur; ils le seront jusqu'à la fin des siècles, et ils feront toujours la gloire de la foi catholique, qui toujours les a défendus contre les attaques de l'hérésie. Toujours ils seront estimés par toutes les âmes chrétiennes, même par celles qui n'auraient pas le courage de les observer.

Celui qui les mépriserait, du moment qu'ils sont tombés de la bouche divine du Sauveur, se rendrait gravement coupable. Il ferait injure au Christ, qui les a donnés. Si on n'est pas tenu de les pratiquer, on doit du moins les estimer. « Les conseils d'un ami sage, dit le Saint-Esprit, sont utiles. » Et saint Thomas ajoute : « Or Jésus-Christ est le sage et l'ami par excellence, donc ses conseils sont d'une grande utilité. »

Les théologiens enseignent que ces conseils sont possibles, avec la grâce de Dieu, bien entendu. Ils n'ont pas, en effet, été donnés aux anges, mais aux hommes, par celui qui connaît le limon dont il nous a faits, et qui, par conséquent, les a mis à la portée de notre faiblesse. « Ces conseils, dit saint Thomas avec Suarez, sont proposés à tous les hommes. Notre-Seigneur ne fait acception de personne, et sa parole est pour tous. »

Il ne les impose pas en général, mais il invite à les garder; et quand il permet aux âmes de bonne volonté de les garder, quand il les y exhorte même, aucune autorité humaine, ni dans la société, ni dans la famille, n'a le droit de leur ravir cette liberté que Dieu leur concède. En dehors d'empêchements légitimes, ceux qui se sentent la vocation de garder les conseils, peuvent donc le faire malgré tous les obstacles humains qui tendraient à leur barrer le passage de la perfection. *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

Les trois conseils évangéliques constituent l'essence de la vie religieuse, de l'état religieux. Notre-Seigneur, en les donnant, a donc lui-même établi l'état religieux où ces conseils deviennent obligatoires par le vœu qu'on fait de les garder. L'état religieux est donc d'institution divine. « C'est là, dit Suarez, le sentiment de tous les catholiques dont les opinions sont saines. »

L'état religieux est donc digne de tous nos respects à cause de sa divine origine, et de sa fin, qui est de conduire les hommes à une grande perfection. Ceux qui l'embrassent sont donc dans un état plus parfait que le commun des fidèles, plus sûr pour le salut, et plus capable de conduire les âmes à la sainteté, en leur enlevant la plupart des occasions de péché et en leur fournissant avec abondance tous les moyens de salut.

O Seigneur Jésus-Christ, vrai Législateur de la loi nouvelle, heureux ceux qui marchent sans tache dans la voie que vous leur avez tracée! Votre loi est un mur et un rempart, qui les met à l'abri des chutes capables de les précipiter dans l'abîme. *Apprenez-moi à faire votre volonté, car vous êtes mon Dieu, et vous avez le droit de commander à toute créature et aux anges eux-mêmes. Ce n'est pas en vain que vous nous avez donné vos commandements, mais afin que chacun puisse trouver en eux la vie. Une grande paix règne en ceux qui aiment votre loi, et une grande récompense attend ceux qui la gardent.*

Mais plus heureux encore ceux qui pratiquent vos conseils.

Ces conseils, en effet, sont comme un avant-mur, nous empêchant de longer de trop près le mur qui nous sépare de l'abîme, et nous préservant par là plus efficacement encore de toute chute. Heureux en ce monde ceux qui les observent, vous leur avez promis le centuple; mais plus heureux dans l'autre, car vous les ferez asseoir sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël, quand vous vous montrerez pour juger tous les hommes.

§ II. *Jésus - Christ Juge.*

A quoi serviraient les lois, si elles n'avaient point de sanction, si celui qui les porte n'avait ni récompenses pour ceux qui les observent, ni châtimens pour ceux qui les transgressent? Mais rien ne manque à notre souverain et tout-puissant Législateur Jésus-Christ. Il est assez clairvoyant pour discerner à fond les mérites et les démérites, assez bon pour donner à ceux qui lui sont fidèles des récompenses infinies, assez puissant et assez juste pour punir les coupables.

Aussi son Père *l'a constitué Juge*. Il juge déjà du ciel chacune de nos âmes, que son intelligence, éclairée de la science divine, pénètre jusque dans leurs plus profonds replis. *Car tout est à nu et à découvert à ses yeux*. Ah ! si nous pensions à ce regard divin, qui scrute non seulement nos actions les plus secrètes, les paroles que nous confions à nos amis ou que nous tenons tant à cacher, mais encore nos pensées, nos intentions les plus intimes, qui oserait faire le mal?

Après la mort, chacun de nous comparaitra devant le tribunal de Jésus-Christ pour y recevoir selon ses œuvres. C'est là une vérité certaine. Mais afin de faire éclater plus solennellement la gloire de son Fils qui a subi volontairement tant d'humiliations sur la terre, afin de glorifier d'une manière plus manifeste les justes qui, ici-bas, auront partagé les opprobres et les persécutions de leur Sauveur et

de leur Dieu, et afin de confondre les méchants qui souvent triomphent sur la terre, Dieu a décrété qu'à la fin des temps tous les hommes seront jugés d'une manière publique par Notre-Seigneur lui-même.

C'est là un article de notre foi. *Je crois en Jésus-Christ qui est monté au ciel, d'où il viendra juger les vivants et les morts* : les vivants, c'est-à-dire, les bons et ceux que la fin du monde trouvera sur la terre, où ils mourront pour ressusciter bientôt après ; les morts, c'est-à-dire, les méchants et tous ceux qui seront morts avant la fin du monde. C'est ainsi que saint Liguori explique ce point de notre foi.

Quand toutes les générations seront réunies, quand toutes les cavernes, tous les cimetières, toutes les mers auront rejeté les corps de tous les hommes, quand tous, ressuscités par la vertu divine, seront rassemblés de tous les lieux de la terre, *ils verront paraître le Fils de l'homme avec une grande puissance et une grande majesté!*

Lorsqu'il se montra, au jour de sa passion, aux soldats qui venaient le saisir, et leur dit : *Ego sum*, « C'est moi, » ils tombèrent à la renverse ; quel sera donc l'effroi des méchants quand il se révélera à eux dans sa gloire ! Quelle sera leur confusion quand il manifestera leurs œuvres d'iniquité, en face de tous les humains et de tous les anges ! Quel désespoir quand il prononcera sur eux la sentence de réprobation : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges !*

Cette sentence, dont la justice éclatera à tous les yeux, sera applaudie par tous les élus, tandis qu'elle fermera la bouche à tous les méchants et les précipitera dans l'éternel abîme. Les justes se seront entendu dire auparavant : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde.*

Et le ciel s'ouvrira, et le règne éternel du Christ sera consommé. Jésus-Christ régnera sur les réprouvés par sa justice ; il régnera sur les bons par sa miséricorde et par l'éternel amour, qui fera leur béatitude.

Malheur à ceux qui auront dit comme les Juifs déicides :
Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous ! Heu-
reux trois fois heureux ceux qui auront dit avec un apôtre :
Il faut qu'il règne !

C'est pour qu'il règne ainsi pratiquement sur nos âmes
que nous allons dire dans notre deuxième partie ce que nous
devons à Jésus-Christ.



DEUXIÈME PARTIE

CE QUE NOUS DEVONS A NOTRE-SEIGNEUR

Il est notre Dieu, notre Créateur, notre Maître absolu ; il s'est fait notre Rédempteur, notre Prêtre, notre Victime, notre Modèle, notre Législateur, notre Docteur, il sera un jour notre Juge. Il a été tout pour nous, nous lui devons tout ; âme, corps, biens, tout en nous lui appartient ; nous devons être tout pour lui et pour toujours. Mais pour traiter avec quelque ordre de nos devoirs envers ce divin Sauveur, nous diviserons cette seconde partie en trois sections, où nous dirons que nous devons honorer, aimer et imiter Jésus-Christ.

PREMIÈRE SECTION

NOUS DEVONS HONORER JÉSUS-CHRIST

Qu'est-il besoin de le prouver ? Tous les peuples même barbares, même infidèles n'ont-ils pas senti et compris qu'il fallait rendre à la Divinité un culte suprême ? Or Jésus-Christ

est Dieu ; c'est, nous l'avons vu précédemment, la vérité la plus claire de notre foi. Et puisque ce Fils véritable de Dieu s'est anéanti pour l'amour de nous, et qu'afin de nous sauver il a accepté les ignominies de sa passion, n'est-ce pas là une raison de plus de l'exalter davantage, et de le dédommager, si l'on peut ainsi dire, de ses abaissements par un culte plus empressé, par des adorations plus profondes ?

Charles II, roi d'Angleterre, vaincu à la bataille de Worcester, dut, pour se soustraire à ses ennemis, s'enfoncer dans les forêts et se déguiser en bûcheron, portant une lourde cognée et couvert des humbles vêtements d'un ouvrier. Mais ceux qui étaient dans le secret voyaient en lui leur souverain et leur roi, et ils l'en aimaient davantage, attendris qu'ils étaient de ses malheurs. C'est ainsi que ceux qui ont la foi voient en Jésus-Christ, revêtu des haillons de l'humanité, leur Souverain et leur Dieu, et il leur est d'autant plus cher qu'il s'est plus anéanti.

Or Dieu est honoré par la foi, l'espérance, la charité, comme dit saint Augustin, et, de plus, par la vertu de religion. Nous allons en traiter dans les chapitres suivants, renvoyant toutefois à la deuxième section de parler de la charité.

CHAPITRE I

Nous devons croire ce que Notre-Seigneur nous a appris.

La base, le fondement de tout le culte catholique, c'est la foi, par laquelle nous acceptons et croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a fait connaître et que son Église nous propose de croire.

Rien de plus nécessaire que la foi. Sans elle, il est impossible de plaire à Dieu. Comment, en effet, tendre vers notre fin dernière, si nous l'ignorons? Comment se mettre en route vers une contrée dont on ne sait pas même l'existence? Notre fin, c'est de voir Dieu face à face avec les yeux de notre âme, de le connaître comme il se connaît lui-même, de l'aimer comme il s'aime : fin véritablement merveilleuse que nul homme n'eût pu espérer ni imaginer, à laquelle aucune créature livrée à ses propres lumières et à ses propres forces n'eût pu prétendre. Dieu, en nous y appelant, nous l'a fait connaître dans sa miséricorde de diverses manières, et plus récemment et avec une clarté plus grande par son propre Fils : *Novissime diebus istis locutus est nobis in Filio.*

Repousser cette connaissance qu'il nous a apportée de notre fin, des vérités divines qu'il nous a révélées, des devoirs qu'il nous a imposés, afin de nous aider à atteindre ce but sublime, c'est faire insulte à la bonté, à la miséricorde, à la véracité de Dieu; c'est abjurer la raison elle-même, qui nous fait comprendre que Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper; c'est par là même renoncer aux espérances que la foi nous apporte, c'est un crime digne de l'éternelle damnation. Aussi Notre-Seigneur a-t-il dit : *Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. Celui qui ne croit pas est déjà jugé.*

Et afin de réduire toutes les intelligences sensées à la soumission à sa parole, Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de nous affirmer qu'il était Dieu, que par conséquent Dieu, la vérité même, la vérité infinie, nous enseignait par sa bouche; il a encore prouvé ses enseignements par d'éclatants miracles. Et il a pu nous dire : *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres.* Ses œuvres, en effet, étaient divines et confirmaient merveilleusement la divinité de sa parole.

Et afin que sa doctrine ne s'altérât point à travers les âges, il a confié le dépôt de ses enseignements à son Église, c'est-à-dire, d'abord à ses apôtres, et en particulier à Pierre, le

chef de cette Église, et après lui au Pape, successeur de Pierre, vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Il leur a dit : *Enseignez toutes les nations, leur apprenant tout ce que je vous ai ordonné. Je vous enverrai l'Esprit de vérité, afin qu'il reste avec vous jusqu'à la fin, vous préservant de toute erreur; et moi-même je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Voilà la promesse du Dieu qui sait tenir parole.

Il a promis d'être avec son Église pour qu'elle nous dise toujours la vérité. Il est avec elle depuis vingt siècles, il y sera jusqu'à la fin, et il a fait voir d'une manière éclatante que cette Église est divine. Toujours dans son sein se sont opérés de grands miracles, plus grands même quelquefois que ceux que Notre-Seigneur a opérés lui-même, selon qu'il l'a promis, et toujours dans cette Église se sont pratiquées des vertus héroïques. Les roses ni les lis ne lui ont jamais manqué, selon l'expression d'un saint. Elle a toujours eu des martyrs, des vierges, des âmes héroïques qui ont fait éclater la sève divine qui l'anime, à tous les yeux qui savent voir.

Et cette Église, avec la foi qu'elle prêche, s'en va, à travers les âges et dans tous les lieux, porter le flambeau de la doctrine de son divin Fondateur; par elle, faisant fuir sur son passage les erreurs absurdes qui dégradent l'intelligence humaine, purifiant toutes les corruptions, élevant les âmes de la fange des voluptés terrestres vers l'amour de la vertu, répandant partout des bienfaits comme le divin Sauveur lui-même. Sous ses pas, naît, avec la civilisation chrétienne, le dévouement à toutes les œuvres saintes. Par elle, les pauvres sont évangélisés, les malades visités et assistés, les orphelins recueillis; les déshérités de ce monde trouvent des cœurs qui les aiment, toutes les douleurs sont consolées et adoucies.

O bienfaits ineffables de la foi et de la doctrine chrétienne ! Qui, s'il n'est aveugle, ne vous admirerait point ? Qui ne s'attacherait de cœur et d'esprit à cette doctrine du Dieu de

vérité qui repose l'intelligence, bannit toutes les erreurs et tous les doutes, console et fortifie le cœur? Ah! sans doute, la foi a ses obscurités pour notre raison si étroite; mais qui s'en étonnerait quand notre raison est impuissante à expliquer pleinement les choses d'ici-bas que nous foulons aux pieds? Ne nous suffit-il pas, pour nous convaincre, que Dieu ait parlé? Et sa parole n'est-elle pas la souveraine raison? Nos pères savaient croire, ils ne savaient pas discuter; c'est à la foi et non à la science qu'est promis le salut. Attachons-nous donc à cette foi en la parole de Notre-Seigneur et à tous ses enseignements de toute la fermeté de notre âme.

Rien n'est plus nécessaire, rien n'est plus certain, rien n'est plus salutaire pour nous, pour nos familles, pour la société dont nous sommes membres. Nous sommes les enfants des saints, et ils n'ont pas craint de subir la mort pour conserver la foi. Plus de seize millions de martyrs ont répandu leur sang pour lui rester fidèles; et, parmi eux, un grand nombre ont enduré pour cela des tourments dont le récit seul fait frissonner.

Polycarpe, évêque de Smyrne, vieillard vénérable, fut arrêté par le proconsul Quadrat, durant la persécution de Marc-Aurèle. « Maudis ton Christ, lui dit le proconsul. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit Polycarpe, et je n'en ai reçu que des faveurs. Ah! je le bénirai jusqu'à mon dernier soupir. » Le proconsul fit dresser un bûcher, et Polycarpe y monta, tout heureux de mourir pour Jésus-Christ. Les flammes s'écartèrent autour du corps du saint, qui n'en ressentait pas les atteintes. Le proconsul donna alors l'ordre de le percer d'une épée, et le sang du martyr s'échappa avec sa vie.

Et nous reculerions devant le sourire, devant les railleries de l'incrédule et de ces hommes pervers, chez qui la corruption du cœur étouffe les lumières de la foi? Et nous rougirions de faire les œuvres de la foi par un lâche respect humain! Prenons garde à la parole du Maître : « *Celui qui*

rougira de moi et de ma parole, je rougirai de lui devant mon Père; mais je reconnaitrai devant mon Père celui qui a su me reconnaître et s'affirmer mon disciple devant les hommes. »

Soyons donc prudents, comme des serpents. « La prudence du serpent, dit saint Jean Chrysostome, consiste à sacrifier tout son corps pour conserver sa tête. » Notre tête, ce qu'il y a de plus noble, de plus nécessaire, de plus vital en nous, c'est notre foi; sacrifions tout le reste plutôt que de la perdre. Malheur à ces infortunés qui, après même que la lumière de l'enseignement de Notre-Seigneur a brillé sur eux, restent ensevelis dans des ténèbres volontaires. Plaignons-les, dessillons leurs yeux, si c'est possible; et pour nous, mettons notre foi à l'abri de ce qui peut l'éteindre.

Jamais de lectures dangereuses dans des livres ou des journaux suspects. Jamais ne souffrons de conversation contre la foi en notre présence, ni en celle de ceux dont nous avons la charge. Attisons en nous cette divine flamme de la foi par l'étude de la religion, du catéchisme, de l'Évangile, non pas de celui que répandent les protestants pour semer leurs erreurs, mais de l'Évangile tel qu'il était avant le protestantisme.

Cette hérésie est venue quinze cents ans après que les Apôtres ont écrit l'Évangile. Un Évangile nouveau, qui ne date que de trois cents ans, n'est point celui que l'Église de tous les siècles a respecté, ne peut être celui de Notre-Seigneur. C'est donc dans un Évangile approuvé par l'Église catholique, ou dans une doctrine chrétienne, qu'il faut chercher la doctrine de Jésus-Christ. C'est là qu'il la faut goûter. Même avant sa conversion, saint Augustin ne pouvait souffrir un livre où il ne trouvait pas le nom de Jésus, que sa pieuse mère lui avait fait sucer avec le lait (1). En dehors de

(1) Nous avons publié sous ce titre : *Le Livre de tous*, un ouvrage que nous désirerions vivement voir pénétrer dans toutes les familles chrétiennes, pour y porter la connaissance de la foi.

Notre-Seigneur, tout est, en effet, vide et sans onction pour une âme chrétienne.

Nous devons non seulement étudier nous-mêmes les enseignements de Notre-Seigneur, mais encore les faire arriver autour de nous à ceux qui les ignorent; les parents doivent les transmettre à leurs enfants; les maîtres à leurs serviteurs, à leurs ouvriers; les âmes pieuses aux pauvres petits enfants qui reçoivent une éducation sans Dieu, de sorte que la foi qui fait notre force et notre consolation sur la terre, règne sur toutes les âmes (1).

O Jésus, Soleil de vérité, je crois toutes les vérités que vous nous avez apprises; augmentez encore ma foi, afin qu'elle se traduise dans mes œuvres et me mérite les récompenses célestes dont elle est le fondement.

CHAPITRE II

Espérance et confiance en Notre-Seigneur.

L'espérance! quel mot plein de consolation! Après que tout semble perdu, si elle reste encore dans une âme affligée, l'espérance allège toutes les tristesses. L'espérance chrétienne est, selon le langage de saint Paul, une ancre qui fixe nos âmes, au milieu des flots de ce monde, en les tournant vers la céleste patrie. Notre-Seigneur, en éclairant notre foi, a, par là-même, affermi en nous l'espérance. Il nous a promis le ciel, et sa grâce pour y arriver. *Ayez confiance,*

(1) Nous recommandons aux âmes pieuses qui font le catéchisme aux petits enfants, la brochure que nous avons publiée sous ce titre: *Méthode facile pour préparer les petits enfants au sacrement de Pénitence*. Prix : 0,15 cent., ainsi que le *Livre des petits enfants* : 1 fr.

nous a-t-il dit, *j'ai vaincu le monde. Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. Personne n'est bon que Dieu. Que votre cœur ne se trouble point; vous avez confiance en Dieu, ayez-la en moi.*

Quand un Dieu promet le ciel, quand il promet son secours pour nous aider à y arriver, quand il révèle sa toute-puissance, sa miséricorde, sa véracité, sa fidélité à tenir parole, qui oserait désespérer, surtout si ce Dieu fait éclater, durant toute sa vie mortelle, la tendresse, la miséricordieuse compassion envers les pauvres, les malades, les affligés, les pécheurs, et s'il daigne, ô prodige d'amour! mourir pour notre salut? Or, n'est-ce pas ce qu'a fait notre divin Sauveur?

Voici une vérité certaine et digne d'être crue par tous, dit saint Paul, c'est que le Christ Jésus est venu en ce monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier. Lorsque nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous; et à plus forte raison serons-nous sauvés par lui de la colère divine, maintenant que nous sommes justifiés dans son sang. Il nous a mérité le titre d'enfants de Dieu.

Mais, continue le grand Apôtre, *si nous sommes fils, nous sommes héritiers, héritiers en vérité de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, afin d'être avec lui glorifiés. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Et parce que vous êtes les enfants de Dieu, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie vers Dieu en l'appelant : Père. Celui qui n'a pas épargné son propre Fils et qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous aurait-il pas tout donné avec lui? Pourrait-il nous refuser sa grâce, son ciel, après avoir tant fait pour nous?*

Peut-être nos iniquités nous font-elles craindre d'approcher de la Majesté divine; écoutons saint Jean : *Si quelqu'un a péché, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste, qui s'est fait victime expiatoire pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais encore*

pour tous ceux du monde... Gardez-vous donc, poursuit le grand apôtre, de perdre votre confiance, qui mérite une grande récompense. Jésus-Christ peut à perpétuité sauver ceux qui s'approchent de Dieu par lui; car il est toujours vivant pour intercéder pour nous. Approchons donc avec confiance du trône de la grâce, c'est-à-dire, de sa sainte humanité, par laquelle nous pouvons si facilement l'atteindre, par laquelle il se montre à nous comme l'un de nous, avec un visage doux et miséricordieux, et un cœur plein de tendresse.

Il nous appelle tous. *Venez, dit-il, venez tous à moi.* Allez à lui, affligés, il vous soulagera; persécutés par les méchants, jaloués par les gens de bien, allez à lui; il a souffert le premier, et de ses ennemis, et même de ses disciples. Ames tentées ou pécheresses, il vous appelle, il vous attend. Ce n'est même point assez pour sa bonté; il se tient à la porte de votre cœur et il frappe, attendant que vous lui ouvriez. Oh! vous qui ne fermeriez pas la porte de votre maison à un étranger, à un pauvre qui y heurterait de son bâton, oseriez-vous fermer celle de votre cœur à votre Sauveur et à votre Dieu, qui vient vous apporter force contre votre faiblesse, consolation dans vos tristesses, pardon pour toutes vos offenses?

Allez à lui; pas grand effort à faire pour le trouver. Comme Dieu, il est partout, il est au dedans de notre cœur, il nous est plus présent que nous-mêmes. Nous n'avons qu'à ne pas nous laisser égarer par les divagations de nos sens, par les écarts de notre esprit, et nous nous trouverons en face de lui pour lui parler, pour écouter sa voix.

Nous pouvons, du reste, nous représenter sa présence d'une manière sensible, en nous servant d'une image, d'un crucifix, que nous aurons toujours devant nous ou sur nous; puis nous jeter à ses pieds, comme si nous le voyions réellement, comme nous l'aurions fait si nous eussions vécu avec lui, et que nous eussions pu l'approcher d'aussi près que Zachée, que Madeleine et que saint Jean; et après cela lui demander

pardon, lui exposer nos faiblesses, solliciter ses grâces pour nous et pour les nôtres, lui faire des promesses sérieuses de ne pas l'offenser, de chercher à l'imiter, d'écouter sa voix, en lui disant avec le Cantique sacré : *Que votre voix résonne à mon oreille, car votre voix est douce et votre visage est beau.*

Rien n'empêche, du reste, de s'approcher réellement de son humanité sainte. Par un prodige d'amour, le divin Sauveur n'a pas voulu nous laisser orphelins ; et il a trouvé, dans sa toute-puissance, à laquelle rien ne résiste, le moyen de rester avec nous, tout en remontant au ciel. C'est une vérité de notre foi, il est réellement présent dans nos saints tabernacles et dans chaque hostie consacrée. Il est là avec son corps, son sang, son ame, sa divinité ; il y est avec son Cœur si bon, si compatissant. Pourquoi n'irions-nous pas le visiter tous les jours dans nos églises, si souvent désertes ?

O Jésus, les puissants, les riches du siècle sont assaillis de visiteurs qui vont solliciter d'eux quelque faveur, et vous le Roi du ciel et de la terre, qui possédez tous les trésors de votre Père, qui ne rebutez personne, qui ne désirez que de répandre sur les âmes les dons dont vous avez la plénitude, nous vous délaissions. Ah ! par le passé, nous ne vous connaissions pas ; mais ayant réfléchi à votre miséricorde, à votre bonté pour nous, nous irons souvent à vous. Le dimanche nous sera cher, parce qu'il nous ramènera aux pieds de vos autels, si les travaux et les sollicitudes de la vie nous en ont éloignés durant les autres jours de la semaine.

Dans le tabernacle se trouve vivant ce Cœur sacré de Jésus, la source de toute grâce, que le divin Maître lui-même a daigné manifester dans ces derniers temps à la bienheureuse Marguerite-Marie. C'est ce Cœur qui a tant aimé les hommes, et auquel nous pouvons recourir à toute heure. (*Voir l'Appendice, n° I.*)

Il n'est aucune grâce que nous ne puissions obtenir de Notre-Seigneur, si nous le prions. D'après la promesse

divine, rien de ce qui est nécessaire ou utile au salut n'est refusé à ceux qui prient comme il convient. Il n'est pas nécessaire, du reste, de faire toujours de longues prières.

Rien n'est plus facile que de prononcer souvent le long du jour des invocations à Notre-Seigneur, par exemple : *Mon Jésus, miséricorde*. Saint Léonard de Port-Maurice promettait le salut à qui le redirait souvent avec un sentiment de charité; ou encore : *Doux Cœur de Jésus, soyez mon amour*; ou la simple invocation du nom de *Jésus*.

C'est par ce nom que saint Bernardin de Sienne a fait des prodiges de conversion dans toute l'Italie. C'est de ce nom que saint Bernard a dit : « Il est un rayon de miel à ma bouche, un chant harmonieux à mon oreille, un tressaillement de joie pour mon cœur. » Les saints lui attribuent une merveilleuse efficacité contre le démon. Il suffit de le redire souvent, pour dissiper les tentations les plus importunes.

Le comte Armogaste, qui faisait partie de la suite de Théodoric, fils de Genséric, roi des Vandales, eut à souffrir toutes sortes de tourments pour conserver la foi en la divinité de Jésus-Christ. On finit par lui lier fortement toutes les parties du corps avec des cordes. Armogaste se contenta de prononcer le nom de Jésus, et ses liens tombèrent aussitôt comme une toile d'araignée. On renouvela la même épreuve avec des cordes plus fortes, qui ne purent résister à l'invocation du nom de Jésus. Ainsi tomberont, si nous invoquons ce nom, les chaînes dont Satan cherche à nous lier.

Saint Edmond était encore enfant. Un jour, il quitta en récréation ses compagnons d'études pour fuir leurs conversations mondaines et s'entretenir avec Dieu. Un bel enfant lui apparut, qui le salua avec une amabilité céleste. Edmond le regarda avec ravissement. L'enfant lui dit : « Ne me connaissez-vous pas ? — Je ne vous ai jamais vu, répondit Edmond. — Je m'étonne que vous ne me connaissiez pas, moi qui suis toujours à vos côtés et qui vous accompagne partout. Lisez l'écriture qui est sur mon front. » Et Edmond lut : *Jésus*. — Ayez soin tous les jours, ajouta l'Enfant, de

tracer sur votre front ce nom sauveur, et vous serez préservé de la mort subite. » Edmond fut fidèle à cette pratique tous les jours de sa vie.

Ce nom béni, qu'une mère chrétienne nous a appris à prononcer, devrait être toujours, du moins dans nos cœurs, s'il n'est pas sur nos lèvres. Il faudra le répéter à notre dernière agonie. Heureux serons-nous si, en quittant cette terre, notre âme s'élance dans le sein de Dieu, en redisant avec amour : Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Pour lors, Jésus-Christ sera en effet pour nous Sauveur plutôt que Juge.

CHAPITRE III

La religion que nous devons à Notre-Seigneur.

La religion est la vertu qui nous incline à rendre à Dieu le culte qui lui est dû ; et le culte, d'après saint Thomas, c'est l'honneur que l'on rend à quelqu'un à cause de son excellence. Il y a un culte naturel et civil, comme celui que l'on rend à un roi, à un grand du monde ; c'est ainsi que l'on dit d'un enfant bien né, qu'il a un culte pour son père, s'il l'entoure d'égards et de vénération. Si l'on honore quelqu'un à cause des qualités surnaturelles qui sont en lui, c'est un culte religieux ; et c'est de ce dernier qu'il est question ici.

A proprement parler, Dieu seul est l'être absolument surnaturel, c'est-à-dire élevé au-dessus de toute nature créée ; il est l'auteur de tous les autres êtres ; à lui seul par conséquent est dû le culte de latrie, ou d'adoration, par lequel nous reconnaissons son souverain domaine sur toute chose, notre entière dépendance de lui, pour le passé, pour le présent et pour l'avenir, confessant que nous tenons tout et que nous attendons tout de lui.

Or Jésus-Christ est le seul vrai Dieu, ayant la même nature divine que le Père et le Saint-Esprit, donc nous devons l'adorer. La nature humaine n'a pu ni dû porter aucune atteinte à sa nature divine; aussi, en l'introduisant dans le monde, son Père a-t-il dit : *Que tous les anges l'adorent*. Et tous les anges, en effet, dans le ciel se prosternent devant son trône éternel, pour reconnaître son souverain domaine sur toute créature. Car *tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui*.

Et sur la terre, dès le jour de sa naissance, il reçoit les adorations de sa divine Mère, la Vierge Marie, qui ont plus de prix à ses yeux que celles de toutes les créatures; et les phalanges angéliques s'ébranlent et viennent ici-bas chanter : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre*; et elles convoquent les bergers à son berceau. Les bergers arrivent; ils se prosternent, ils adorent, ils offrent des présents. Les rois de l'Orient viennent à leur tour; ils se prosternent, comme les bergers, devant la pauvre crèche, où repose le Roi immortel des siècles, le Créateur de l'univers.

Et les Apôtres que Notre-Seigneur s'est choisis l'adorent. *Vous êtes*, lui disent-ils, *mon Seigneur et mon Dieu*. Les malades qu'il guérit, se prosternant par reconnaissance, lui offrent des adorations; le centurion, qui commandait les bourreaux, ne reconnaissait-il pas à sa manière la divinité de Notre-Seigneur, quand, descendant du Calvaire, il disait : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu!* Et depuis des siècles, Notre-Seigneur est adoré par tous les vrais fidèles, sur toute la surface de la terre; que dis-je? les schismatiques et la plupart des hérétiques se prosternent devant lui, comme les catholiques. Il a droit d'être adoré partout où il est, car partout il est Dieu. C'est pourquoi nous fléchissons le genou devant la divine Eucharistie, où il est réellement présent.

Nous devons adorer son humanité elle-même, non pour elle-même, il est vrai, puisqu'elle est créée, mais pourtant absolument, car elle est elle-même digne d'adoration, puis-

qu'elle appartient à la Personne divine, à laquelle elle est à jamais indissolublement unie; l'honneur suprême, que nous lui rendons, est reçu par cette Personne divine elle-même qui y a plein droit. Nous adorons de la même manière le Cœur sacré de Jésus, et l'Église a condamné ceux qui appelaient cette dévotion nouvelle et erronée. Nous devons adorer aussi la croix, sur laquelle le Sauveur est mort, et les autres instruments de sa passion, qui ont été sanctifiés par le contact de sa sainte humanité.

Nous devons adorer, de plus, les images qui représentent Notre-Seigneur, les crucifix, les croix. Tous ces objets saints ne sont pas évidemment en eux-mêmes dignes d'adoration, on ne peut donc les adorer absolument; nous les adorons relativement, c'est-à-dire que nos adorations ne s'adressent pas au bois ou au papier, mais à Notre-Seigneur qu'ils représentent et nous rappellent. Notre culte ne peut même pas s'adresser à ces objets inanimés en eux-mêmes; car la créature raisonnable seule est capable de recevoir un honneur ou un affront, comme le remarque saint Thomas.

Quand on insulte la statue d'un roi, le monarque se regarde avec raison comme seul offensé; le marbre ou le bronze ne peuvent sentir un affront. C'est donc Jésus-Christ lui-même qui reçoit les adorations que nous rendons à la croix, comme c'est sur lui que retombent les injures faites à ses images. Aussi a-t-on vu un grand nombre de martyrs subir la mort, plutôt que de profaner les images de Notre-Seigneur et les croix qu'on voulait leur faire fouler aux pieds.

Dans la persécution suscitée, en 1779, en Cochinchine, trente-deux catéchistes furent enfermés dans une prison à deux portes; l'une était ouverte constamment, et les païens l'appelaient la porte de la vie, car ceux qui passaient par là avaient la vie sauve et la liberté; mais pour la franchir, il fallait fouler aux pieds un crucifix; l'autre était appelée la porte de la mort, car on menaçait de mort ceux qui ne fouleraient pas le crucifix. Trente se présentèrent vers cette dernière, afin de conquérir la palme du martyr, et les bour

reaux, admirant ce courage, les comblèrent d'éloges au lieu de les égorger, tandis qu'ils accablèrent d'opprobres les deux qui, par faiblesse, étaient sortis de leur prison par l'autre porte.

Par ce que nous venons de dire, comprenons quel respect nous devons avoir pour tout ce qui touche à Notre-Seigneur, pour l'église où il réside, pour les autels où il s'immole, pour tout ce qui nous rappelle son souvenir.

Ont-ils la foi ceux dont la Vierge s'est plainte si amèrement sur la montagne de la Salette, par ces paroles : *Ils ne vont à la Messe que pour se moquer de la religion?* Ont-elles la foi celles qui viennent aux pieds des autels mendier pour elles-mêmes l'adoration des créatures? Et ceux qui dans nos églises, en présence de Notre-Seigneur, se permettent des rires, des conversations inutiles, sont-ils suffisamment pénétrés de cet esprit de religion que réclame la présence de Celui devant lequel les anges se prosternent en tremblant?

Sainte Marguerite, reine d'Écosse, ne recommandait rien tant à ses enfants que le recueillement pendant la Messe. Elle réussit ; et un Édimbourgeois disait : « Voulez-vous voir comment les anges prient dans le ciel, regardez comment, pendant la Messe, notre reine prie avec ses enfants. »

Les âmes vraiment fidèles vénèrent nos églises comme la maison de Dieu et la porte du ciel ; l'amour qu'elles ont pour Notre-Seigneur les pousse à les visiter souvent et à s'y tenir dans une attitude de respect et de modestie. Elles ne remuent que leurs lèvres dans la prière. Leur esprit est rempli de ce saisissement qui faisait dire au patriarche Jacob : *Le Seigneur est vraiment en ce lieu.* Elles évitent autant les divagations de leur esprit que celles de leurs regards. Tout ce qui touche à la décoration du temple du Seigneur et de ses autels leur est à cœur ; elles peuvent dire comme David : *J'ai aimé l'honneur de votre demeure.* Elles voudraient faire partager à tous les sentiments de zèle qui les dévorent ; aussi s'accomplit-elle pour elles la promesse faite par Dieu

lui-même : *Mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoque dans ce lieu.*

DEUXIÈME SECTION

NOUS DEVONS AIMER NOTRE-SEIGNEUR

Si Dieu nous eût défendu de l'aimer, notre vie devrait se consumer en larmes et en prières, pour obtenir de lui qu'il daignât nous le permettre; mais dans sa miséricorde pour nous, non seulement il ne nous défend pas de l'aimer, mais encore il nous le commande. Et *ce commandement*, nous dit-il, *est le premier et le plus grand de tous*. En effet, l'amour de Dieu est la fin de toute vie humaine, c'est notre plus grande perfection, c'est ce qui nous unit le plus intimement à notre Dieu.

Exposons donc dans un premier chapitre les motifs qui nous pressent d'aimer notre Dieu, et dans un second, disons la manière dont pratiquement nous pouvons accomplir ce devoir.

CHAPITRE I

Motifs d'aimer Notre-Seigneur.

Ces motifs sont nombreux; résumons-les dans deux pensées qui feront la matière des deux articles suivants. Les

bienfaits de Notre-Seigneur nous pressent de l'aimer. Ses perfections doivent ravir tous nos cœurs.

ARTICLE I

Les bienfaits de Notre-Seigneur nous font un devoir de l'aimer.

Il y a deux amours ; l'un imparfait, parce qu'il est moins désintéressé ; il fait que nous sommes attachés à quelqu'un, à cause des bontés qu'il a eues pour nous et de celles que nous en attendons ; c'est la reconnaissance ou l'amour d'espérance. L'autre amour est parfait, parce qu'il aime quelqu'un, non à cause de ce qu'il en a reçu ou de ce qu'il en attend, mais à cause des qualités, des perfections qu'il remarque en lui. Or Notre-Seigneur a un droit strict à l'un et à l'autre. Il n'est question dans cet article que de la reconnaissance ou de l'amour d'espérance, car l'amour parfait ou la charité fera le sujet de l'article suivant.

Saint Augustin disait au Seigneur : « Le ciel et la terre me crient de vous aimer, ô mon Dieu ! » Et, en effet, toutes les créatures, les anges, les astres du firmament, les arbres, les plantes, les montagnes, l'air que nous respirons, l'eau qui nous désaltère, les oiseaux qui nous réjouissent de leurs chants, les animaux qui nous prêtent leur aide dans nos travaux, ne sont-ils pas autant de voix qui nous disent d'aimer Celui qui a tout fait, qui conserve tout, qui gouverne tout à notre profit ? Car enfin tout ce qui est en dehors de nous, n'est-ce pas l'amour de Dieu pour nous qui nous le fournit ?

Et cet amour divin qui met à notre service sa toute-puissance est infini, car en Dieu rien n'est borné ; et ce qu'il nous donne venant de sa main, a un prix que nous n'apprécierons jamais assez. Un pouce de ruban, que Napoléon I^{er}

déposait sur la poitrine de ses braves, suffisait à les électriser et à leur faire affronter cent fois la mort. Nous avons connu un prêtre dont le père avait servi le premier Empire; ce vieux soldat était retiré dans la petite ville de la Mure en Dauphiné, quand Napoléon y passa, revenant de l'île d'Elbe. Au milieu de la foule qui se pressait pour le voir, l'empereur, distinguant cet homme, lui dit en l'appelant par son nom : « Te voilà, Carron. » Carron aussitôt court chez lui : « Femme, dit-il, donne mon fusil; l'empereur m'a reconnu, je pars avec lui. » Et cet homme quitte sa famille, fasciné par une seule parole, par un seul regard de son ancien maître. Et la multitude des bienfaits de notre Dieu ne suffirait pas à lui enchaîner nos cœurs!

Mais ne nous contentons pas de considérer les dons extérieurs qui viennent de Dieu, regardons-nous nous-mêmes de la tête aux pieds; qu'avons-nous que nous n'ayons reçu? notre corps avec tous ses membres et tous ses sens, à qui en sommes-nous redevables? Si, étant aveugles-nés, nous rencontrions un médecin qui nous rendit la vue; si un chirurgien, quand nos jambes auraient été tranchées par un fer meurtrier, nous les avait remises en place de telle sorte que nous pussions marcher à l'aise, pourrions-nous oublier ceux aux soins et à la science merveilleuse desquels nous serions redevables de l'usage de nos yeux ou de nos pieds?

Dieu nous donne et nous conserve la vue, l'ouïe, le goût, avec tous nos sens et tous nos membres, et cela depuis que nous sommes au monde, et tous les jours et à chaque instant. Il nous donne la vie goutte à goutte, la vie, ce bien le plus précieux de tous les biens temporels, puisque, pour le conserver, nous sacrifierions volontiers tout le reste, et nos membres eux-mêmes. Il nous donne, de plus, notre âme avec son intelligence, avec sa volonté libre, avec ses facultés qui en font la reine de la création, et nous oublierions notre Seigneur, notre Dieu!

Nous n'indiquons jusqu'ici que les dons naturels, qu'en est-il donc de ceux de la grâce? Dieu nous destine à le voir

lui-même face à face, à le posséder, à l'aimer comme il s'aime lui-même. S'il nous donnait une royauté ici-bas, nous nous confondrions en actions de grâces ; il veut nous faire rois dans le ciel, il nous prépare son héritage qui ne sera autre que lui-même, il veut nous rendre semblables à lui, et nous n'en serions pas touchés !

Et pour nous faire arriver à cette destinée divinement glorieuse, que nous n'apprécierons, comme il convient, que lorsque nous aurons le bonheur d'y parvenir, Celui qui nous a tout donné comme Créateur s'est fait lui-même notre Rédempteur. Il est descendu du ciel, il s'est fait homme comme nous, il a souffert pour nous le froid, la faim, la pauvreté, la passion, il a répandu son sang pour notre salut.

Ce que n'ont fait pour nous ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni époux, ni épouse, il l'a accompli, et dans des circonstances si merveilleuses que les anges en ont pleuré, que les bourreaux en ont été attendris, que les rochers s'en sont émus, que le soleil en a refusé ses rayons à la terre, que celle-ci en a été ébranlée. Ne faudrait-il pas avoir un cœur de tigre pour n'aimer pas Celui qui nous a tant aimés ? Que dis-je ? les bêtes féroces elles-mêmes, on l'a vu souvent, ont été apprivoisées par des bienfaits ; ce serait donc être plus cruel que les tigres des forêts que de n'avoir pas un cœur pour Notre-Seigneur.

Le saint abbé Gerasime, se promenant un jour sur les bords du Jourdain, vit venir à lui un lion qui, paraissant souffrir horriblement, lui présentait la patte. Gerasime s'assied, prend la patte de l'animal, et y voit un abcès formé par l'éclat d'un roseau ; il ouvre l'abcès, le panse, et le lion, soulagé, s'attache au saint abbé et l'accompagne partout, ne cessant de lui donner des marques de sa reconnaissance. Quand le saint homme fut mort, le lion ne cessa de rugir de regret jusqu'au jour où il expira sur le tombeau de son bienfaiteur. O hommes, interroge les animaux, ils t'apprendront la reconnaissance ! Les animaux oublient facilement, et

cependant le chien se souvient d'un morceau de pain noir, dur et moisi qu'on lui a jeté, et toi, qui te souviens de tant de choses, tu oublies non seulement la viande qui entoure l'os que tu jettes aux chiens, mais les plus riches bienfaits de Dieu!

Cyrus, roi de Perse, avait fait prisonnier Tigrane, roi d'Arménie. Bérénice, la femme de Tigrane, voulut suivre son mari dans sa captivité. Voyant l'affection qui unissait les deux époux, Cyrus demanda un jour à Tigrane ce qu'il donnerait pour la rançon de sa femme. « Oh! répondit-il, je donnerais volontiers ma vie. » Cyrus, ému, leur rendit à tous deux la liberté. De retour dans son royaume, Tigrane demanda à Bérénice si elle n'avait pas été frappée des bonnes grâces et des qualités de Cyrus. « Je ne l'ai point regardé, répondit-elle. Je n'étais remplie que de la pensée de celui qui voulait donner sa vie pour me rendre libre. » O vous que les créatures enchantent par leurs vains attraits, que n'êtes-vous remplis du souvenir de Jésus-Christ, qui, pour vous délivrer du péché et de l'enfer, a sacrifié son sang et sa vie!

Dans sa jeunesse, sainte Lutgarde s'était éprise d'amour pour un jeune homme. Notre-Seigneur lui apparut, et, lui montrant son Cœur percé, il lui dit : *Voilà, ma fille, l'objet de ton amour*. A cette vue, Lutgarde fond en larmes et se sent comme presser le cœur; et dès lors, dégagée de toute affection terrestre, elle ne brûle d'amour que pour Jésus. Et nous, nous aimerions les créatures plus que Dieu!... Ah! ce serait cesser d'être chrétien. Saint Bernard dit, en effet : « La profession de la foi chrétienne, c'est que celui qui vit ne vive pas pour lui-même, mais pour Celui qui est mort pour tous. »

Si les bienfaits de Notre-Seigneur étaient anciens, nous trouverions peut-être une excuse à nos oublis dans le temps qui efface tout; mais il n'en est rien. Sans doute la Rédemption s'est accomplie depuis des siècles; mais l'application des mérites de Notre-Seigneur se fait à nos âmes tous les

jours depuis que nous sommes au monde, et se fera jusqu'à notre dernier soupir.

Comptons, si nous le pouvons, toutes les grâces qui ont inondé nos âmes depuis notre entrée dans la vie, grâces dont le Calvaire a été la source féconde : le baptême, l'instruction chrétienne, la première confession, la première communion, les remords quand nous avons fait le mal, les bonnes inspirations, les saints désirs, la patience de Dieu à supporter nos fautes, à attendre notre retour, les bras de sa miséricorde toujours ouverts pour nous recevoir, les sacrements toujours offerts à nous pour nous rendre la grâce ou l'augmenter. Oh ! en vérité, *vous avez été faits riches en toute sorte de biens et rien ne vous manque en aucune grâce*. Et la grâce vaut le sang de Jésus-Christ.

O vous qui recherchez avec tant d'avidité un cœur qui vous aime, et qui ne rencontrez que déception parmi les créatures, que ne pensez-vous à Jésus ? Que n'aimez-vous enfin Celui qui vous a aimés le premier, qui vous aime encore, qui vous aimera quand tous vous abandonneront, qui vous aime non pour lui, mais pour vous, qui ne se lasse pas de vous aimer toujours quand vous lui êtes infidèles ? O mon Seigneur Jésus, mon Créateur et mon Sauveur, j'ai été par le passé bien insensé de ne pas vous aimer !

J'ai horreur de passer pour ingrat aux yeux des hommes qui se sont montrés bons pour moi ; or les hommes m'aiment depuis peu de temps, et votre amour pour moi est éternel, comme votre divinité. Les hommes m'aiment peu, et ce qu'ils font pour moi est bien limité ; souvent même, en m'accordant des faveurs, ils ont envie d'en recevoir de moi. Vous m'aimez d'un amour infini, d'un amour désintéressé ; aussi bien que pouvez-vous attendre de moi, vous dont les biens et la béatitude ne peuvent s'accroître ?

Les hommes qui m'aiment, changent, et à ma mort, ils cesseront de m'aimer ; votre amour est fidèle, vous ne changez point, et si j'ai le bonheur de vous aimer ici-bas, à ma mort vous me donnerez votre ciel, où je vous aimerai à

jamais. Prenez donc mon cœur, en retour de vos bienfaits. J'ai tout reçu de vous, j'attends tout de vous. Pour reconnaître ce que vous m'avez donné et pour obtenir ce qui me manque, je vous rends tout, je vous consacre mon cœur; qu'il ne batte que pour vous. Je veux vivre et mourir pour Celui qui n'a vécu et n'est mort que pour me sauver.

ARTICLE II

Les perfections de Notre-Seigneur doivent ravir tous nos cœurs.

Ne nous arrêtons pas à la reconnaissance, à l'amour d'espérance; arrivons à l'amour parfait, à celui qui consiste à aimer Notre-Seigneur, non à cause de ses bienfaits passés, présents ou à venir, mais à cause de ses amabilités suprêmes. Dieu exige de nous cet amour parfait; il y a droit, et il est de notre intérêt de l'aimer ainsi.

Nous aimons naturellement ce qui est beau, parfait, grand. Il nous arrive souvent de nous attacher à des hommes qui ne nous ont fait ni bien ni mal, pourvu que nous remarquions en eux des qualités qui nous plaisent. La beauté nous charme, la bonté, la vertu nous ravissent, lors même qu'elles ne nous apporteraient aucun avantage. Or qu'y a-t-il de si beau, de si aimable, de si parfait que Notre-Seigneur? Parcourez la terre avec ses magnificences, le ciel avec ses splendeurs, pénétrez dans le séjour des bienheureux eux-mêmes, qu'y trouverez-vous de comparable à ce que la foi nous fait connaître de notre divin Maître?

N'est-ce pas lui qui donne à tous les êtres tout ce qu'ils ont de perfection? Il en a donc plus que tous à la fois. Quelle beauté serait semblable à la beauté de son corps glorifié, de son âme divine, des vertus et des grâces dont elle est le trône? Quelle perfection comparable à celle de sa

divinité? Devant lui l'éclat du soleil pâlit; toute créature, la Vierge Marie elle-même, n'est qu'un pâle reflet de sa splendeur.

Il est grand, et sa grandeur est au-dessus de toute louange. Il est infiniment saint, pur, miséricordieux, sage, noble, parfait, aimable. Jamais la langue humaine ne pourra dire, ni l'intelligence angélique elle-même ne pourra concevoir les perfections divines que la foi nous révèle, ni mesurer leur étendue. L'éternité ne suffira pas pour les comprendre parfaitement; mais les élus trouveront dans ce qui leur sera montré de cette divine essence leur rassasiement parfait.

Qu'aimons-nous donc, si nous ne l'aimons pas? Que nous sommes à plaindre, si, laissant une affection terrestre et peut-être coupable envahir notre cœur, nous n'éprouvons que du dégoût pour Celui qui ravit les anges et les élus, qui a ravi toutes les âmes pures? « Peut-on comprendre, disait saint Philippe de Néri, qu'un homme qui croit en Dieu, aime autre chose que Dieu? » Ah! laissons les vers ramper sur la terre et sur les fanges, et, comme les oiseaux du ciel, élevons-nous en haut; franchissons même par le cœur les astres et le firmament visible, et pénétrons en esprit au séjour des élus; reposons-nous dans l'amour du Bien de tous les biens, du seul Bien véritable, de l'Être parfaitement bon, de notre Dieu, de Notre Seigneur Jésus-Christ. N'est-ce pas lui qui fait les délices et l'amour des saints?

Le Saint-Esprit dit des justes, *qu'ils ont le goût de la beauté*, parce qu'ils aiment Dieu; et en vérité, ils ont mauvais goût ceux qui n'aiment point Jésus-Christ. « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, disait saint Augustin avec des larmes, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée? Du moins désormais je ne veux pas qu'une créature remplisse ce cœur, qui n'est fait que pour vous et qui n'aura point de repos tant qu'il ne se reposera pas en vous. »

Notre intérêt, en effet, demande que nous aimions Dieu

parfaitement. Sans l'amour habituel de Dieu, c'est-à-dire, sans la grâce sanctifiante, qui accompagne toujours la charité habituelle et qui ne peut pas exister sans elle, nos âmes sont dignes de l'enfer, les ennemies de Dieu, et incapables, tant qu'elles resteront dans cet état, de faire des œuvres méritoires du ciel. La charité, la grâce, c'est la vie spirituelle de l'âme ; la privation de la charité, c'est la mort spirituelle, mille fois plus redoutable que la mort corporelle.

Demandez à un cadavre d'agir, de se mouvoir, il en est incapable ; demandez à un arbre, dont le tronc vermoulu ne laisse plus de passage à la sève, de donner des fleurs au printemps et des fruits en automne, il y est impuissant. Ainsi une âme morte spirituellement ne peut faire des actes méritoires du ciel, ni produire des fruits de vie, qui la rendent digne de la vie éternelle. C'est ce que nous apprend clairement le grand Apôtre : *Si j'ai une foi à transporter les montagnes, mais que je n'aie pas la charité, je ne suis rien ; si je distribue aux pauvres tout ce que je possède sans avoir la charité, cela ne me sert de rien*, pour mériter le ciel.

Ils sont donc bien à plaindre ceux qui n'aiment pas Notre-Seigneur. Jamais les peines qu'ils endurent, les bonnes œuvres qu'ils font, les travaux qu'ils supportent ne seront récompensés au ciel. Ah ! ils ont un plus pressant besoin que d'autres, sans doute, de multiplier leurs prières et leurs saintes œuvres, afin d'obtenir de Dieu, par là, de se réconcilier avec lui et de l'aimer enfin ; mais tant qu'ils n'en seront pas arrivés à la charité, leurs œuvres seront indignes de la gloire du ciel. Et si, par le péché mortel, ils restent loin de l'amour de Dieu pendant des mois, pendant des années, ces mois, ces années sont perdus pour le ciel.

Avoir la peine et non le profit, quel malheur ! Gagner l'enfer par sa faute, dans les souffrances de cet exil qui pourraient si facilement, étant accompagnées de l'amour divin, mériter le bonheur des élus, quel égarement fatal ! N'est-ce pas le cas dire, avec le prophète Aggée, à ceux qui

n'aiment pas Jésus-Christ : *Vous avez beaucoup semé et vous avez peu recueilli; vous avez mangé sans être rassasié; et celui qui amassait des richesses, les a jetées dans un sac percé; il les a perdues par conséquent. Qui ne plaindrait donc ceux qui n'ont pas au cœur l'amour de Notre-Seigneur?*

La Vierge, le 19 septembre 1846, s'est montrée à la Salette avec des larmes dans les yeux, et ses larmes coulaient abondantes sur le crucifix qu'elle portait sur la poitrine, comme pour nous dire éloquemment que si quelque chose est digne de nos pleurs, c'est de voir que Jésus-Christ n'est pas aimé de ceux-mêmes pour qui il a subi la mort de la croix.

Ah ! si ce que nous écrivons tombait entre les mains d'une âme qui, n'aimant pas Jésus, demeurât dans la mort, pour parler le langage de saint Jean, nous la conjurerions d'avoir pitié d'elle-même, et d'obtenir par des prières, et, s'il le faut, par des soupirs et des larmes, la grâce de cette divine charité qui lui rendra la vie, et de se réconcilier aussitôt avec Dieu par le sacrement de Pénitence ou par la contrition parfaite. Que s'il est dans nos familles, parmi nos amis, des cœurs qui, n'aimant pas Notre-Seigneur, tombent sous l'anathème lancé par saint Paul, efforçons-nous, par des prières, par de saints conseils, par toutes les industries du zèle, de les arracher à leur misérable état.

Que ceux qui ont le bonheur d'être dans la grâce disent avec David : *Il m'est bon de m'attacher à Dieu; ou avec l'Épouse du Cantique sacré : Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui; je le tiens et ne le lâcherai pas; et avec saint Paul : Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce la tribulation, ou les difficultés, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou la persécution, ou le glaive ? Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni le présent, ni l'avenir, ni le passé, ni la force, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre Seigneur; car perdre cet amour, c'est tout perdre.*

Pour nous en convaincre davantage, il est bon de connaître ce que certains théologiens catholiques enseignent.

Pour que nos œuvres soient méritoires de la récompense essentielle du ciel, elles doivent, d'après eux, être rapportées à Dieu par un motif d'amour parfait.

Ce serait, il est vrai, une erreur de penser que les actes d'amour sont seuls dignes de récompense ; tous les actes surnaturels, comme ceux de foi ou d'espérance, etc., faits par un homme juste, méritent au moins une récompense accidentelle dans le ciel ; mais, pour mériter strictement la récompense essentielle des élus, il faut, d'après quelques-uns, que nos œuvres soient commandées, inspirées par l'amour de Dieu.

Personne n'exige sans doute qu'avant chaque action on produise, afin de la rendre méritoire, un acte de charité ; mais saint Liguori conseille très fortement d'offrir à Dieu, tous les matins, toutes ses actions, afin d'en assurer le mérite ; et rien n'est plus utile que de faire cette offrande par un motif d'amour parfait. « Le mérite de la vie éternelle, dit saint Thomas, dépend surtout de la charité. *Dieu a promis la couronne de gloire à ceux qui l'aiment.* Une action, petite en elle-même, faite avec un grand amour, est plus grande qu'une action éclatante, faite avec une moindre charité. »

Si donc nous voulons avoir une grande récompense dans le ciel, nous sommes intéressés à aimer Notre-Seigneur ; mais dès ce monde, cet amour nous apporte les plus grands biens de cette pauvre vie. Il n'y a de bonheur véritable sur la terre que dans l'amour de Notre-Seigneur. C'est là qu'un saint François Xavier trouvait de telles consolations que, n'en pouvant supporter le poids, il s'écriait : *C'est assez, Seigneur, c'est assez !* C'est là que tous les justes trouvent la paix. Les mondains rient, mais du bout des lèvres ; vienne pour eux l'adversité à laquelle personne n'échappe, et on ne tarde pas de voir combien leur bonheur est fragile et touche de près au désespoir.

Les âmes qui aiment Notre-Seigneur, puisent dans cet amour même la joie dans la prospérité, la patience, le

calme, la résignation dans l'adversité, et dans tous les états d'âme, une grande facilité pour pratiquer toutes les vertus. L'amour a des ailes ; il vole plutôt qu'il ne court ; et l'âme qui s'élève sur ces ailes, ne sent pas ses pieds meurtris par les pierres et les ronces du chemin. « Là où on aime, on n'a pas de peine, a dit saint Augustin ; ou, si on a de la peine, c'est une peine que l'on aime » et que l'on ne sent pas par conséquent.

C'est donc être l'ennemi de soi-même, l'ennemi de son bonheur éternel et temporel, que de ne pas vous aimer, ô mon Seigneur Jésus-Christ, vous, le Dieu infiniment bon, beau, aimable, le père le plus tendre, le frère le plus aimant, l'ami le plus noble, le plus généreux, le plus fidèle, l'époux de toutes les âmes pures.

Vous voulez bien prendre tous ces titres, pour nous presser de mettre en vous toutes les affections que nous répandons, hélas ! sur les créatures. L'amour que vous méritez doit l'emporter sur tous les sentiments les plus forts, les plus tendres et même les plus légitimes et les plus purs. Vous nous tenez lieu de tout ; avec vous nous sommes assez riches ; nous vous donnons donc tout notre cœur ; et nous ne voulons pas vous aimer des lèvres et de bouche seulement, mais en œuvres et en vérité.

Comprenant par les saintes Écritures que l'éternelle Sagesse n'est autre que Notre-Seigneur, le B. Henri Suso, dans sa jeunesse, se disait à lui-même : « Mon cœur est ardent, je ne puis vivre sans aimer ; les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix. Je m'en vais tenter fortune et chercher à conquérir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie. » Et il savourait avec ivresse ces paroles : *La sagesse est plus éclatante que le soleil, plus belle que l'harmonie des étoiles, et, comparée à la lumière, elle l'emporte ; aussi je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et je l'ai demandée pour épouse, et j'ai été ravie de ses charmes.... Je me reposerai avec elle, car sa conversation n'a point d'amertume, et les rapports que l'on a avec elle n'engendrent*

point de dégoût. (SAP. VII, 28 ; VIII, 2, 16.) Et la Sagesse se montrait à lui, tantôt sous la forme d'un jeune homme d'une grande beauté, tantôt sous celle d'une vierge majestueuse et pure, s'offrant à lui ou comme une maîtresse savante en toutes choses, ou comme une céleste amie qui lui souriait en lui disant : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Et Henri, tout embrasé d'amour, saisit un canif et grava sur sa poitrine le nom de Jésus, en lui disant : « Je vous ai imprimé sur ma chair, mais je voudrais aller jusqu'à mon cœur. Suppléez à ce qui me manque, et écrivez dans mon cœur votre nom avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer. »

CHAPITRE II

Pratique de l'amour de Notre-Seigneur.

Nous devons d'abord exposer ici les moyens à prendre pour acquérir et fortifier en nous l'amour de Notre-Seigneur, et ensuite dire comment nous lui témoignerons notre amour.

ARTICLE I

Moyens pratiques d'obtenir et d'accroître l'amour de Notre-Seigneur en nous.

« Le plus efficace, dit saint Léonard, c'est de demander cet amour, souvent et avec persévérance, à Notre-Seigneur lui-même, attendu que ce feu sacré ne peut être tiré du rocher de notre cœur. Supplions donc avec instance et sans

relâche le Seigneur d'en embraser nos âmes. Il le fera, car Notre-Seigneur n'est venu ici-bas que pour apporter ce feu, et ne désire rien tant que de le voir s'allumer partout. »

Le feu toutefois a peine à prendre au bois vert, tandis que la flamme se communique avec facilité au bois sec. Le bois vert est l'image des pécheurs. Il n'y a pas de société possible entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et le démon. Il faut en prendre son parti, ou renoncer au péché mortel, ou renoncer à l'amour de Notre-Seigneur. *Si vous m'aimez, observez mes commandements*, a dit le divin Maître. Transgresser ses préceptes, en matière grave, c'est l'outrager, c'est se déclarer son ennemi.

Si nous avons le malheur de faire une chute grave qui nous séparât de l'amitié de Notre-Seigneur, relevons-nous aussitôt en nous approchant du sacrement de Pénitence avec de saintes dispositions, ou du moins faisons aussitôt un acte de contrition parfaite. Disons à Dieu : *Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus tout; et pour l'amour de vous, je me repens de vous avoir offensé, et vous promets de ne plus le faire à l'avenir*. Cet acte, quand il est fait sincèrement, a la vertu merveilleuse de purifier nos âmes de toute souillure et de leur rendre la grâce et la charité.

Si le péché mortel est la ruine de l'amour de Notre-Seigneur, le péché véniel volontaire et la tiédeur sont comme de la cendre qui, sans éteindre ni diminuer la charité, amortit cependant l'ardeur de cette divine flamme. Il ne faut donc pas négliger les petites choses. L'amour est vigilant, il veut éviter à tout prix ce qui peut déplaire à celui qu'il aime. Comment, nous si ardents pour ce qui nous plaît ou nous flatte, aimerions-nous languissamment notre Dieu ? Tout ce qu'il y a en nous de vie, d'énergie, ne doit-il pas être consumé à son service ? Ne le mérite-t-il pas ? Et s'est-il épargné lui-même pour l'amour de nous ?

Saint Nil le jeune, qui vivait en Calabre au ix^e siècle, raconte que son fils Théodule fut pris par les Sarra-

sins, qui le mirent en vente avec une épée attachée au cou. Ils étaient prêts à l'égorger, s'ils n'en trouvaient pas au moins dix écus, et personne ne voulait l'acheter. Le pauvre jeune homme conjurait les passants d'avoir pitié de lui, leur promettant de leur rendre le prix d'achat et de les servir toute sa vie en reconnaissance. L'évêque du lieu, passant par là, fut attendri. Il donna aussitôt les dix écus aux Sarrasins, et il rendit la liberté au jeune homme. Quelle ne dut pas être la gratitude de ce jeune homme pour son libérateur? Ah! Jésus-Christ a bien plus fait pour nous.

L'amour du monde, l'attachement aux créatures mettent aussi des entraves à l'amour de Notre-Seigneur : *N'aimez pas le monde, ni ce qu'il y a dans le monde; si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui...* *Ne savez-vous pas, dit l'apôtre saint Jacques, que l'ami de ce monde est l'ennemi de Dieu? quiconque donc veut être l'ami du siècle, se constitue l'ennemi de Dieu.* Jésus-Christ est la sagesse éternelle, et *la sagesse n'habite pas dans la terre de ceux qui vivent dans les délices.* Ce n'est donc pas dans les bals, les danses, les théâtres, les cafés, les sociétés légères, les amitiés mondaines qu'il faut chercher Jésus-Christ. Quiconque ne le comprendra pas, arrivera difficilement à l'amour de ce divin Sauveur.

« Qu'est-il de commun entre vous et les hommes pervers du siècle, dirons-nous à nos lecteurs en empruntant les paroles de saint Ambroise, et qu'avez-vous à faire avec eux? En leur compagnie que voulez-vous apprendre? Le chemin de la perdition qu'ils suivent eux-mêmes? Qui sont-ils? Des esclaves du monde qui ne suivent pas les traces de Jésus-Christ. Je vous le demande, que vous enseigneront-ils? dites-moi? La chasteté qu'ils ne pratiquent pas? Quoi donc? La foi qu'ils n'ont pas? La doctrine de l'Évangile? Mais ils l'ignorent; ils ne se conduisent que d'après l'infamale sagesse du siècle.

» Vous enseigneront-ils le jeûne, qu'ils redoutent; l'abstinence, qu'ils condamnent; l'humilité, qu'ils foulent aux

pieds ; la tempérance, qu'ils méconnaissent ; la sincérité, quand ils n'ont que duplicité ; la pudeur, qu'ils rejettent ? En vérité, que voulez-vous apprendre d'eux ? »

Il faut donc fuir les mondains, et de plus se dépouiller soi-même de l'esprit du monde, de peur de perdre la robe nuptiale de la charité ! *Tout ce qu'il y a dans le monde est concupiscence des sens, concupiscence des yeux et orgueil de la vie ; c'est-à-dire, amour des plaisirs, des biens, des honneurs de ce siècle.*

Si, tout en évitant les fêtes mondaines, nous nous attachons, d'une manière gravement désordonnée, aux faux biens que le monde ambitionne, nous sommes du monde, sans vivre au milieu de lui. Comment puiser une eau limpide dans un vase rempli de sable ? Et comment remplir de l'amour divin un cœur que remplissent les créatures ? Malheur à qui divise son cœur et en fait une part pour Dieu, et l'autre pour le démon ; le Seigneur, irrité, se retire, et le démon reste maître.

Je vous le dis donc, mes frères, écrivait saint Paul aux Corinthiens, le temps est court ; qu'avons-nous donc à faire ? Que ceux qui ont des épouses, soient comme s'ils n'en avaient pas ; que ceux qui pleurent, soient comme s'ils n'avaient aucune tristesse ; que ceux qui se réjouissent, soient comme s'ils ne se réjouissaient pas ; que ceux qui achètent, soient comme ne possédant pas ; que ceux qui usent de ce monde, soient comme s'ils n'en usaient pas ; car la figure de ce monde passe. Rien en lui n'est stable ; il ne faut donc pas se donner à lui, mais se prêter aux exigences du devoir et des soins de la vie, réservant, pour Jésus seul, la meilleure part de son cœur.

Et parce que les soucis d'une famille sont un obstacle à ce détachement si salutaire, l'Apôtre, pour en affranchir les âmes, conseille la chasteté parfaite, la virginité : *Je veux, dit-il, que vous soyez sans sollicitude ; celui qui n'a pas d'épouse, n'a souci que des choses de Dieu, et il cherche à lui plaire ; et la femme non mariée et la vierge pensent aux choses*

du Seigneur, et à être saintes de corps et d'esprit. Je vous le dis pour votre utilité, non pour vous tendre un piège, mais pour vous inviter à ce qui est honnête et qui fournit le moyen de prier Dieu sans empêchements.

Cet enseignement de saint Paul a été compris dans tous les siècles, il l'est encore de nos jours; et malgré les malheurs des temps, une multitude d'âmes, éprises de l'amour de Notre-Seigneur pour garder cet amour dans toute sa pureté, renoncent à toutes les affections de la terre, voulant qu'il leur suffise celui qui a rempli le cœur des saint François d'Assise, des saint Vincent de Paul, des Madeleine, des sainte Thérèse, et de tant d'autres saints.

Heureux ceux qui n'ont pas le cœur partagé; ils sont affranchis des tribulations de la chair, et par conséquent d'un des grands obstacles à la perfection de l'amour de Notre-Seigneur! Mais plus heureux encore ceux qui, afin d'élever un mur de division qui les sépare entièrement du monde, vont s'enfermer dans l'asile sacré d'un cloître ou d'une congrégation religieuse! Heureux pour trois raisons: la première, c'est qu'ils triomphent, d'un seul coup, de tous les grands obstacles à l'amour parfait, c'est-à-dire, des séductions du monde dont ils s'éloignent, des sollicitudes des biens et des plaisirs de la terre qu'ils sacrifient, et de l'orgueil qu'ils assujétissent par l'obéissance religieuse. Ils éloignent donc, toutes à la fois, la plupart des occasions de perdre l'amitié de Dieu par le péché.

La seconde raison de leur bonheur, c'est qu'ils trouvent en même temps tous les moyens les plus efficaces de croître dans l'amour de Notre-Seigneur: les prières habituelles, les méditations, les sacrements reçus fréquemment, les retraites, les exhortations salutaires, les bons exemples, les admonitions et les reproches charitables.

La troisième raison, c'est qu'ils donnent à Notre-Seigneur la plus grande marque d'amour; ne se contentant pas d'observer ses préceptes, ils veulent suivre ses conseils. Ils s'engagent par vœu à les garder toujours; et par cet enga-

gement, qui fait la souveraine liberté des âmes généreuses, ils s'affranchissent de la tyrannie des créatures, et offrent à Notre-Seigneur tout ce que l'homme peut lui consacrer ici-bas.

Nous n'avons, en effet, que les biens extérieurs ou les biens de la fortune : le vœu de pauvreté les donne à Dieu ; les biens du corps : le vœu de chasteté les sacrifie à la gloire de Notre-Seigneur ; les biens de l'âme : notre liberté, la disposition de notre propre volonté, le vœu d'obéissance les immole à Celui qui, pour l'amour de nous, s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. Et notre-Seigneur, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, donne tout à qui renonce à tout pour lui. Il déverse dans ces cœurs, qui se vident pour lui appartenir, les richesses de son amour.

Il n'est donc point douteux que l'état religieux ne soit le moyen le plus efficace d'acquérir et d'augmenter l'amour de Jésus dans les cœurs ; aussi l'histoire est là pour nous dire qu'il est le vestibule du ciel, et pour nous faire voir une multitude incroyable de saints qui, des monastères, se sont envolés dans le séjour des élus, portés sur les ailes du divin amour. Les canonisations et les béatifications accomplies par Sa Sainteté Léon XIII, durant l'année à jamais mémorable de son jubilé sacerdotal, en sont une nouvelle et éclatante preuve. *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !* Qu'on lise notre livre des *États de vie* (1).

Toutefois, ceux qui sont au milieu du siècle, veulent, peuvent et doivent aimer Notre-Seigneur par-dessus tout. *Veillez et priez*, leur dirons-nous avec le divin Maître, *afin de ne pas succomber à la tentation. Ne marchez pas comme des insensés, mais comme des gens sensés.* N'allez pas courir imprudemment aux fêtes du monde et dans ses dangereuses occasions ; autrement vous ferez de faux pas, et vous perdrez le trésor de l'amour de Jésus ; vous le portez dans des vases fragiles, qu'une chute grave brisera.

(1) Ce livre, imprimé à Rome avec l'approbation de la censure pontificale, se trouve à la Salette. Prix : 1 fr. 25.

C'est l'irréflexion qui amène des imprudences. Il faut donc méditer, réfléchir à ce qu'est Notre-Seigneur, à ce que nous lui devons, aux souffrances qu'il a endurées pour nous. David disait : *Le feu s'embrase dans ma méditation*. Et, en effet, c'est en exposant son âme dans le recueillement, le silence, la prière, la réflexion aux rayons du Soleil de justice, Jésus-Christ, que cette âme est réchauffée, éclairée, embrasée. Le soleil ne peut être connu qu'à l'aide de sa propre lumière; et nous ne pouvons connaître Dieu tel qu'il est, ni l'aimer surnaturellement, sans la lumière et les saintes ardeurs de la grâce.

C'est après avoir médité que saint François d'Assise s'écriait avec des transports ineffables : « Mon Dieu et mon tout. » Dans l'oraison, l'âme de saint Pierre d'Alcantara s'enflamma un jour tellement que, son corps en étant comme consumé, le saint fut obligé de se jeter dans un étang glacé, et l'eau devint bouillante, autour de lui, comme dans une chaudière.

Entre les sujets de méditations capables d'embraser les cœurs, la passion de Notre-Seigneur est des plus efficaces. « O hommes, s'écrie saint Bonaventure, si vous voulez avancer de vertu en vertu, de grâce en grâce, méditez tous les jours la passion du Seigneur; rien n'opère dans l'âme une sanctification universelle comme la méditation de la passion de Jésus-Christ. »

« Gravez, disait saint Augustin à Notre-Seigneur, gravez, dans mon cœur, vos plaies, afin que j'y lise toujours la douleur et l'amour; la douleur, afin que, pour l'amour de vous, je supporte toute autre douleur; l'amour, afin que je méprise pour vous tout autre amour. » Tout est là, en effet, dans la vie humaine. Quand on sait supporter pour Dieu toute douleur et mépriser tout amour terrestre, on sait tout. C'est ce que nous apprend la méditation de la passion de Notre-Seigneur.

L'amiral de Durville, mort à Toulon, le 24 septembre 1879, pendant sa dernière maladie, dans un accès de grande dou-

leur, montra à un membre de sa famille le crucifix qu'il portait constamment sur lui, en lui disant : « Je voudrais que ceux qui ont le malheur de ne pas croire fussent ici ; je leur apprendrais que dans ce remède il y a une force que ne donne aucun autre remède. »

Le crucifix est le livre des élus. C'est là que tous les saints ont appris ce qu'est Dieu, ce qu'il mérite, le prix de nos âmes, la valeur du ciel, l'amour de Jésus-Christ. Il faudrait donc qu'il fût toujours ouvert sous nos yeux. Rien n'est plus facile que d'avoir toujours sur soi un crucifix, de le baiser dans les tentations, de le presser sur son cœur la nuit, de le placer devant soi dans sa salle de travail, de l'exposer dans tous les appartements de sa maison, de le regarder souvent afin de se souvenir de Jésus-Christ, de renouveler à ses pieds, après la prière du matin et du soir, la résolution d'éviter tout péché, de pratiquer telle vertu particulière.

C'était la coutume de saint Paul de la Croix d'avoir toujours le crucifix sous les yeux, quand il était occupé dans sa chambre à prier, à lire ou à écrire. Il le portait sur sa poitrine en sortant de la maison. « Lorsque vous êtes dans votre chambre, écrivait-il, prenez votre crucifix en main. Baisez ses plaies avec grand amour, dites-lui de vous faire un petit sermon. Écoutez ce que disent les épines, les clous, le sang divin. Oh ! quel sermon ! »

Qu'on ne traite pas ces pratiques de petites ; rien n'est grand comme la reconnaissance envers Dieu, comme l'amour de Dieu ; et l'amour s'éteint sans pratiques, comme le feu si l'on n'y met point de bois, comme la lampe qui manque d'huile. La vue d'un tableau, représentant la passion de Notre-Seigneur, fit sur sainte Thérèse une impression ineffaçable. Une image de Notre-Seigneur, dans un livre de prière, suffit souvent à nous ranimer, ou du moins à écarter nos distractions. Le Chemin de la croix est aussi bien utile, pour nous aider à méditer facilement la passion de Jésus-Christ. (*Voir l'Appendice, n° II.*)

Si l'on a de la peine à méditer, du moins faut-il lire des

ouvrages qui traitent des grandeurs de Notre-Seigneur, de sa doctrine, de son amour pour nous. Tels sont, par exemple, l'admirable traité *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu* du P. Saint Jure, et la *Pratique de l'amour divin* de saint Liguori. On n'aime que ce que l'on connaît, et comment connaître Jésus-Christ, si l'on ne l'étudie pas ?

Cette étude ne devrait donc jamais être interrompue, car jamais nous ne pouvons cesser d'aimer Notre-Seigneur. *Mon cœur s'est desséché*, disait David, *parce que j'ai oublié de manger mon pain*. Or le B. Louis de Grenade dit que la méditation est le pain de froment, et la lecture spirituelle, le pain d'orge. Si l'on n'use pas du premier, du moins faut-il se servir du second, si l'on ne veut courir risque de mourir de faim. Qu'on fasse donc chaque jour une bonne lecture.

Mais de tous les moyens d'aimer Notre-Seigneur, celui qui aide tous les autres, et sans lequel tous les autres, prières, méditations, etc., risqueraient d'être inefficaces, c'est la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Les âmes saintes s'en approchent souvent, et c'est pour cela qu'elles sont saintes. Les pécheurs s'en éloignent, et c'est pourquoi, comme le paralytique, ils sont étendus sur le grabat de leurs iniquités, sans s'en relever. De nos jours, un esprit d'éloignement des sacrements s'est répandu dans une trop grande partie du peuple fidèle, sous l'influence de l'indifférence ou des doctrines perverses de l'hérésie janséniste.

Les âmes fidèles elles-mêmes ne savent pas assez se garantir de cette atmosphère empestée qu'elles ont respirée dès l'enfance. On allègue même un prétendu respect des sacrements pour les fuir ; et privées de ce secours si utile, je dirai même si nécessaire, les âmes sont livrées à leur faiblesse, et, tout en ayant bonne volonté, elles ne font pas de progrès dans les voies du saint amour de Notre-Seigneur. Et sans peut-être s'en douter, elles affligent, par leur négligence, par leurs délais, par leur humilité malentendue, Celui dont *les délices sont d'être avec les enfants des hommes*, Celui qui s'est fait dans l'Eucharistie le pain de nos âmes, non pas

seulement afin que nous l'adorions dans son tabernacle, mais encore et surtout afin que nous le mangions; Celui qui nous invite, qui nous presse d'aller puiser la grâce aux sources du salut, c'est-à-dire, au sacrement de Pénitence d'abord et ensuite à la communion.

Je dis à la pénitence d'abord, car c'est un devoir grave, avant de communier, de confesser les péchés mortels que l'on aurait eu le malheur de commettre. Toutefois, le péché véniel n'est point un obstacle absolu à la communion; on peut, du reste, en obtenir le pardon par un acte de contrition, et communier ensuite en paix, sans aller à confesse. Et ceux qui ont le bonheur de vivre habituellement sans chute grave peuvent communier tous les huit jours, lors même qu'ils n'auraient pas une grande ardeur au service de Dieu, lors même qu'ils tomberaient dans des fautes légères.

Un pécheur qui a fait l'expérience de sa faiblesse, qui veut revenir à Dieu sincèrement, et qui cherche dans les sacrements la force de lutter contre les tentations, trouvera dans la communion, reçue tous les huit jours, et même plus souvent s'il en est besoin, le moyen le plus efficace de s'amender et d'en venir à vivre toujours dans la grâce, et cela à tout âge, dans toutes les conditions de la vie. Le général de Sonis, mort le 16 août 1887, communiait tous les huit jours depuis 1832.

Le général Lamoricière, revenu à Dieu, s'entretenait un jour à Paris de la communion fréquente, avec sa pieuse fille et avec le curé de sa paroisse. « Je crois, dit-il, qu'il ne faut pas communier souvent. » Son curé répondit : « Tous nous ne sommes pas dignes de le faire, mais nous en avons besoin; la communion n'est pas la récompense de la vertu, mais le moyen de la pratiquer. » Le général, après un instant de réflexion, dit au prêtre : « Monsieur le curé, on m'avait donné vingt mille mauvaises raisons contre la communion fréquente : vous ne m'en donnez qu'une bonne pour, elle me suffit. » Puis, se tournant vers sa jeune fille : « Communie tant que tu pourras, » lui dit-il.

Et lui-même ensuite l'accompagna souvent à la table sainte; et, dans ses communions, il versait des larmes de joie, lui que les plus grands dangers n'avaient pu émouvoir sur les champs de bataille.

Les personnes qui s'appliquent à la vie spirituelle (à la vie de foi) en faisant l'oraison mentale et en s'abstenant habituellement même des péchés véniels délibérés (c'est-à-dire faits avec une pleine connaissance), peuvent communier plusieurs fois par semaine, avec l'avis de leur confesseur. Heureux ceux qui, par une vie plus parfaite encore et un grand désir de s'unir à Notre-Seigneur, se disposent à la communion de chaque jour, si familière aux premiers chrétiens et aux plus grands saints!

Marceau, capitaine de vaisseau, à la fin de sa vie, communiait tous les jours; son équipage en murmurait; il le réunit donc et lui dit: « Au lieu de murmurer, vous devriez vous réjouir; car au moindre mécontentement que vous me faites éprouver, si je ne communiais souvent, je vous ferais jeter tous à la mer. »

Les sacrements sont, avec la prière, le grand moyen de salut pour les hommes, pour les femmes, pour la jeunesse, pour l'enfance. Quand le comprendra-t-on? Ah! si cette doctrine, qu'il faudrait prêcher fréquemment dans toutes les chaires, était mise en pratique, la grâce et l'amour de Jésus-Christ régneraient bientôt dans tous les cœurs!

ARTICLE II

Comment témoigner pratiquement à Notre-Seigneur notre amour.

Nous le pouvons d'abord par des actes intérieurs, et ensuite par des actes extérieurs.

Dieu regarde le cœur. C'est donc le cœur qu'il faut diriger

d'abord vers lui ; c'est le cœur qui doit d'abord s'exercer à l'amour de ce divin Sauveur. Et certes, si nous avons remarqué ce qui a été dit jusqu'ici, nous n'avons que peu d'efforts à faire pour dire sincèrement et intérieurement à ce divin Sauveur : *Parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur.*

Les actes intérieurs d'amour sont multiples ; tantôt l'âme, considérant que rien sur la terre ni au ciel n'est aussi parfait que Notre-Seigneur, lui dit : Je vous préfère à tout le reste. Et certes ce n'est pas faire beaucoup d'honneur à Jésus-Christ, selon le langage de saint Liguori, que de lui dire qu'on l'aime plus que la paille et le foin ; et toute créature, à côté de lui, n'est-elle pas un brin d'herbe ? Ce sentiment par lequel l'âme estime et aime Jésus-Christ plus que tout, se nomme *l'amour de préférence*.

Si, en songeant aux amabilités du divin Sauveur, à sa grandeur divine, à sa beauté, à ses vertus, l'âme prend son repos dans cette vue, se réjouissant de ses perfections, comme un enfant se réjouit de la gloire de son père : c'est *l'amour de complaisance*. Si elle s'élançait vers Celui qui lui est tout, qui est sa fin dernière et sa béatitude ; si, dans le désir de le posséder et de s'unir à lui, elle lui dit : *Mon Dieu, j'ai soif de vous, quand viendrai-je et paraîtrai-je devant votre face ; venez, Seigneur Jésus : c'est l'amour aspiratif*. Si l'âme s'éprend du désir de voir son Sauveur exalté et aimé par toute créature, et lui adresse cette prière : *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel : c'est l'amour de bienveillance*.

Puis, si, en se reportant vers ce pauvre monde, et voyant Jésus délaissé, blasphémé, ou bien si, en songeant à ce qu'il a souffert dans sa passion, pour expier nos propres péchés, l'âme entre dans des sentiments de tristesse qui la font s'écrier avec David : *Mes yeux ont versé des fontaines de larmes, parce que les hommes n'ont pas gardé votre loi ; mon péché est toujours devant mes yeux ; les larmes sont ma nourriture : c'est l'amour douloureux, ou la compassion*, ou la con-

trition. Saint Augustin disait qu'une larme versée, au souvenir de la passion de Jésus, vaut mieux qu'un pèlerinage à Jérusalem et une année de jeûne au pain et à l'eau.

Quand l'âme se porte efficacement à procurer la gloire de Notre-Seigneur en elle-même, en observant fidèlement les commandements, en évitant le péché : c'est *l'amour d'obéissance*. Si elle veut procurer cette gloire dans les autres, par le désir qu'elle a de travailler à leur faire aimer Notre-Seigneur : c'est *l'amour de bienfaisance*. Tels sont les actes intérieurs, multiples, par lesquels nous pouvons exercer notre amour envers Jésus-Christ. Ces actes sont d'un prix ineffable ; pas un d'entre eux qui ne mérite le ciel, pas un qui n'accroisse en nous la grâce sanctifiante.

Rien n'est plus facile que de les produire ; on peut les répéter le jour, la nuit, seul ou en compagnie, dans le repos comme dans le travail ; mais c'est surtout dans l'oraison qu'il est facile de les redire tour à tour. On se plaint quelquefois de ne savoir que dire à Dieu dans ce saint exercice. Quelle occupation délicieuse et méritoire que de produire ces actes, sous les diverses formes que nous venons d'indiquer ! Quel courage l'âme y puise pour le bien ! Et en les répétant souvent, on acquiert une facilité merveilleuse à les produire plus souvent encore.

Il en est de l'amour divin comme de tous les arts que nous pouvons exercer. Il a besoin d'un apprentissage, durant lequel on éprouve toujours des difficultés plus ou moins grandes. Quand un ouvrier manie pour la première fois l'outil de son art, il sait à peine le tenir, il s'en sert sans dextérité ; mais par l'exercice, il en vient à s'en servir habilement et parfaitement. Ainsi, par la répétition fréquente des actes de charité pour Notre-Seigneur, l'amour s'accroît, se perfectionne, et devient comme naturel à l'âme, surtout si on a soin de s'adresser avec une tendre dévotion au Sacré Cœur de Jésus. (*Voir l'Appendice, n° I.*)

Ce serait donc une grande erreur de prétendre que les affections, les sentiments d'amour dans la prière n'ont pas

une grande valeur. C'est là, au contraire, que se préparent toutes les saintes œuvres, qui, si elles n'étaient inspirées par le cœur, seraient froides et sans vie. Mais d'autre part, ces sentiments, pour être sincères, ont besoin d'être efficaces, et par conséquent de nous porter à faire beaucoup extérieurement pour l'amour de Notre-Seigneur. Rien n'est plus fort que l'amour. Quoi de timide comme la poule; donnez-lui des poussins et un cœur de mère pour eux, elle ne reculera pas devant des hommes armés; qu'en serait-il donc si nous mettions l'amour de Dieu dans nos cœurs? Pour aimer en œuvre et en vérité le divin Maître, il faut non seulement penser volontiers à lui, comme le veut saint Laurent Justinien, mais encore il faut, comme l'ajoute ce grand saint, donner volontiers et souffrir volontiers pour lui.

C'est donner pour Dieu que de faire des sacrifices pour les œuvres qui tendent à procurer sa gloire, soit qu'on y consacre ses biens, soit qu'on y dépense son temps et sa peine. Faire bâtir ou orner les églises, concourir pour l'amour de Notre-Seigneur à la Propagation de la foi, à l'œuvre de la Sainte-Enfance, à celles de Saint-François de Sales, du Denier de Saint-Pierre, des Écoles apostoliques, des Séminaires, c'est donner pour Notre-Seigneur. Se faire zélateurs de ces œuvres, les faire connaître autour de soi, c'est donner pour Notre-Seigneur. Quelle aumône que de faire élever un enfant pauvre, afin qu'il devienne un jour prêtre du Seigneur ou missionnaire, destiné à porter le nom de Jésus aux nations!

Se consacrer soi-même à l'apostolat ou à des œuvres semblables, servir les pauvres dans les hôpitaux, dans les prisons ou dans les lieux que l'on habite, assister les mourants (1), catéchiser les petits enfants et les ignorants, répandre des livres pieux qui fassent connaître Jésus-Christ, secourir ceux qui nous tendent la main, reprendre ceux qui offensent

(1) Nous avons publié une *Méthode pour assister les mourants*, que nous voudrions voir entre les mains de tous les fidèles. Prix : 0,30 cent. la douzaine.

Dieu, donner un bon conseil à celui qui s'égare, supporter pour Notre-Seigneur les défauts de ceux avec qui l'on vit, prier pour les pauvres pécheurs afin qu'ils se convertissent, pour les justes afin qu'ils deviennent plus justes, pour les infidèles afin qu'ils ouvrent les yeux à la lumière du saint Évangile, pour les âmes du purgatoire afin qu'elles jouissent plus tôt de la possession de Notre-Seigneur et le glorifient plus efficacement au ciel : ce sont là autant d'actes d'amour pour Celui qui a promis qu'il ne laisserait pas sans récompense un verre d'eau froide donnée en son nom, et qu'il regarderait comme fait à lui-même tout ce qu'on ferait au plus petit des siens.

Mais rien ne prouve davantage l'amour que l'on a pour Notre-Seigneur que l'attachement à la sainte Église catholique, son Épouse, qu'il a lavée dans son sang, afin qu'elle soit sainte et immaculée. Il a réussi : l'Église est pure dans sa doctrine qui n'est autre que celle de Jésus-Christ, pure dans sa morale véritablement divine, pure dans sa discipline et ses lois qui ne tendent qu'à l'honneur de Dieu et à la sanctification des âmes, pure dans les sacrements qu'elle confère à ses enfants. C'est Jésus lui-même qui les a institués, pour être la source de toute pureté en ce monde. Aussi les saints ont-ils reporté sur l'Église l'amour qu'ils avaient pour Notre-Seigneur. Sainte Thérèse aurait donné sa vie pour défendre la plus petite des cérémonies de l'Église.

Quand Pie VI était traîné en captivité à travers les Alpes, la marquise de Savines, non loin d'Embrun, demanda l'honneur de recevoir, dans son château, l'auguste prisonnier. Des gardiens inhumains aimèrent mieux le loger dans une auberge. Vêtue de deuil, la marquise de Savines alla le visiter et lui demanda des consolations à ses amères douleurs. Elle n'avait plus de repos depuis que son fils, évêque de Viviers pourtant, avait signé la constitution civile de clergé. Le Saint-Père consola et bénit cette mère affligée. Trois ans plus tard, Mgr de Savines, revenu à de meilleurs sentiments, vint frapper à la porte du château. « Que voulez-vous ? lui

demandé sa mère, qui le laisse à la porte. — Ma mère, ne reconnaissez-vous pas votre fils? — Vous n'êtes plus mon fils depuis que vous avez trahi notre Mère l'Église. » L'Évêque alors, mettant entre ses mains son visage qui s'inonde de larmes : « Ma mère, dit-il, n'y a-t-il plus de pardon pour les coupables? — Si vous êtes repentant et si vous voulez faire pénitence, vous pouvez entrer dans la demeure de vos pères. » L'Évêque promet tout, et sa mère le conduit dans un appartement solitaire qui servait de bibliothèque, et où, pendant plus d'un Carême, elle lui apporta tous les jours du pain et de l'eau, sans lui permettre de sortir. L'Évêque ne cessa de pleurer sa faute jusqu'à sa dernière heure.

Aujourd'hui, le dévouement à l'Église, au Souverain Pontife, au clergé catholique, est la marque la moins équivoque des vrais amis de Jésus-Christ. Le Maître n'a-t-il pas dit : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain.* Et à ses Apôtres : *Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise.*

O'Connell, sentant sa fin prochaine, après toutes ses grandes œuvres, après avoir fait triompher la foi chrétienne dans l'Irlande, sa patrie, voulut aller mourir à Rome et déposer ses restes mortels aux pieds du représentant de Dieu sur la terre. Il n'eut pas le temps d'arriver à Rome. Sa maladie l'arrêta à Gênes, où il mourut dans les sentiments les plus admirables. Dans ses dernières volontés, il laissa son corps à l'Irlande, son cœur à Rome et son âme au ciel.

Il y a l'Église du ciel comme il y a celle de la terre. Celle du ciel est affranchie de la poussière des combats et jouit en paix de l'unique amour de son Dieu. Aimer, bénir, invoquer, honorer cette Église du ciel, les anges et les saints, qui sont les amis de Dieu, et surtout saint Joseph, le père nourricier de Jésus, et Marie, sa divine Mère, c'est rendre gloire à Notre-Seigneur, aux mérites duquel les saints doivent leur béatitude. Heureux surtout ceux qui aiment Marie ; ils réjouiront le Cœur sacré de Jésus, et trouveront en la divine

Vierge la voie la plus assurée, la plus douce, la plus rapide pour arriver à l'amour de Notre-Seigneur (1).

O merveilleuse profondeur! ô admirable étendue de l'amour de Jésus! Il embrasse tout; il abrège toutes les distances; il unit toutes les âmes; il consomme dans l'unité, selon le désir du Sauveur, les hommes avec les anges, la terre avec le ciel, la créature avec Dieu.

Toutefois, ce n'est pas assez encore de penser à Notre-Seigneur, de donner, pour l'amour de lui, son dévouement, son cœur à toutes les saintes causes, il faut arriver à souffrir volontiers pour lui. *Celui qui n'a pas passé par l'épreuve, que sait-il?* dit le Saint-Esprit. Et pour nous éprouver, Dieu nous donne la croix. C'est la croix qui a fait éclater l'amour de Jésus pour nous; c'est la croix qui révèle la sincérité de notre amour pour lui. Combien qui suivent le divin Maître jusqu'au Thabor, c'est-à-dire, au milieu des consolations, et qui n'ont pas le courage de l'accompagner au Calvaire.

Ah! les saints n'ont pas ces défaillances. Écoutons saint Paul : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations.* Sainte Thérèse avait pour devise : *Ou souffrir ou mourir.* Digne fille d'une telle mère, sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait : *Toujours souffrir, jamais mourir.* Et saint Léonard veut que les âmes généreuses aient pour maxime : *Souffrir et aimer.*

Souffrir les privations, le travail, les maladies, les mépris, les persécutions des hommes, les peines du cœur, les aridités spirituelles, tout ce que Dieu dans sa bonté nous prépare de douleurs, pour nous détacher de cette misérable vie, pour nous faire expier nos péchés, pour nous donner l'occasion de lui montrer notre fidélité, et souffrir sans murmure, voilà la preuve la plus convaincante qu'on aime Notre-Seigneur. Et la perfection de l'amour va jusqu'à faire préférer la souffrance aux consolations de la terre, et porte à tout endurer

(1) Qu'on lise, pour s'en convaincre, l'opuscule que nous avons publié sous ce titre : *La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle.* (Voir les annonces à la fin de cet opuscule.)

avec joie, la mort elle-même, pour l'amour de Celui qui est mort pour nous.

Tels étaient les sentiments de sainte Madeleine de Pazzi, dans le temps qu'une maladie violente lui faisait endurer les plus cruelles douleurs. Une de ses sœurs lui demanda d'où lui pouvait venir une telle patience : « Voyez, lui répondit la sainte en lui montrant un crucifix qui était au pied de son lit, voyez ce que l'amour de Dieu a fait pour mon salut ; c'est là ce qui me soutient, ce qui me console. Comment se plaindre dans la souffrance quand on a sous les yeux l'exemple d'un Dieu crucifié. »

Saint Joseph de Léonissa, capucin, voyant qu'on voulait le lier avec des cordes, pour une opération douloureuse que le chirurgien devait lui faire, prit en ses mains son crucifix et s'écria : « Quoi ! des cordes. Ah ! voici mes liens : mon Seigneur, percé de clous pour mon amour ; c'est lui qui, par ses douleurs, me lie, et m'oblige à supporter toutes sortes de peines pour son amour. » Il endura ainsi l'opération sans se plaindre.

Saint André fut condamné pour la foi, par le proconsul Egée, à mourir sur une croix. Quand le bienheureux martyr aperçut l'instrument de son supplice, il s'écria : « Je vous salue, ô Croix, qui avez été sanctifiée par les membres de Jésus-Christ ; je vous ai toujours aimée et toujours désirée, et je vous vois enfin préparée pour moi ; recevez-moi des mains des hommes et rendez-moi à mon Maître ; qu'il me reçoive par vous, Celui qui par vous m'a racheté. » Et il mourut dans les transports de joie, parce qu'il subissait le même supplice que son Dieu. Aimons la croix, elle nous aidera à aimer les croix.

La bienheureuse Angèle de Foligno disait que les biens temporels, les richesses, les honneurs ne sont que les miettes de pain qui tombent de la table de Dieu ; mais que les croix sont les mets délicats de cette table sacrée, et que pour cela, ils sont réservés aux favoris. Elle assurait que ceux qui souffrent beaucoup sont assis à cette table auprès de Jésus

et sont nourris des mêmes mets que lui. Et pour obtenir des croix, elle fit un jour un pèlerinage de quarante lieues.

Un jour, Notre-Seigneur apparut à sainte Catherine de Sienne, en lui présentant deux couronnes, l'une d'or, l'autre d'épines, et lui offrant de choisir entre les deux. La sainte dit humblement à Notre-Seigneur que tout ce qui lui venait de sa main lui était également agréable ; mais le bon Maître insistant pour qu'elle choisit elle-même, elle prit avec empressement la couronne d'épines et se l'enfonça sur la tête, en disant : « Puisque vous me l'ordonnez, Seigneur, quelle autre couronne pourrais-je choisir que celle que vous avez choisie vous-même ? »

Les épines choisies pour l'amour de Jésus en ce monde nous préparent un diadème d'or dans le ciel. Comprenez-le, vous tous qui souffrez, et jamais un murmure ne s'échappera de vos lèvres ; et vous aimerez la croix, de quelque côté qu'elle vous vienne, par amour pour Notre-Seigneur, et l'amour de ce divin Sauveur, en adoucissant toutes vos peines, leur donnera un prix inestimable.



TROISIÈME SECTION

NOUS DEVONS IMITER NOTRE-SEIGNEUR

Voici le but et l'effet de l'amour du divin Sauveur. L'amour ne s'établit qu'entre ceux qui ont quelque ressemblance, ou si cette ressemblance n'existe pas, il la produit. Et quelle gloire pour l'homme de pouvoir devenir semblable à Dieu

sur la terre, en attendant que l'amour parfait nous rende au ciel participants à la gloire éternelle de Dieu!

Nous dirons, dans les deux chapitres suivants, l'obligation où nous sommes d'imiter Notre-Seigneur, et la manière pratique de l'imiter.

CHAPITRE I

Obligation d'imiter Notre-Seigneur.

Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance; il lui a donné une intelligence et une volonté, ayant quelque ressemblance avec l'intelligence et la volonté divine; mais là ne s'est pas bornée la bonté de Dieu à notre égard; il a voulu nous associer à sa vie divine, en élevant nos âmes, par la foi et la charité, à une vie sainte, qui est une participation à la perfection de Dieu, et qui exige de nous des actions saintes et dignes du ciel. Et comme les hommes sont inclinés par la nature perverse à vivre d'une vie animale plutôt que d'une vie divine, Dieu a pris soin de tout temps de mettre sous leurs yeux les exemples de saints personnages, qui étaient des modèles de vertus.

Toutefois, ces modèles mêmes avaient leurs imperfections; car tout homme est sujet à pécher. C'est pourquoi Dieu le Père a voulu nous donner son propre Fils, pour être notre modèle parfait, nous enseignant d'abord par ses œuvres; et en nous le donnant, il nous dit par la bouche de saint Paul : *Soyez les imitateurs de Dieu, comme des enfants qui lui sont très chers.*

Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, non seulement semblable à Dieu, mais encore de même substance que lui. Ce n'est qu'en lui que le Père prend toutes ses complaisances; il ne reconnaît, pour ses fils adoptifs, que ceux qui

lui ressemblent, et il ne se complait en eux qu'autant qu'il trouve en leur âme les traits de son Fils, Jésus. Comment un tel Père si pur, si saint, si noble, si parfait, pourrait-il considérer comme ses enfants des êtres qui n'auraient rien de la beauté des vertus de Jésus?

Notre-Seigneur lui-même veut que nous l'imitions. Écoutez saint Jean : *Celui qui veut demeurer en lui, c'est-à-dire dans l'amour de Jésus, doit se conduire comme il s'est conduit lui-même.* Et saint Pierre : *Le Christ a souffert pour vous, vous donnant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses traces.* Le divin Sauveur lui-même disait à ses Apôtres : *Vous m'appellez votre Maître et votre Seigneur, et vous faites bien, car je le suis.... Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait.... Que celui qui me sert, me suive.* Et il dit aussi qu'il est la voie qu'il faut suivre pour arriver à la vie éternelle; c'est-à-dire que c'est en suivant le chemin qu'il a suivi, en rendant nos œuvres saintes comme les siennes, que nous arriverons à partager sa gloire.

Du reste, pourquoi sommes-nous chrétiens? sinon pour retracer en nos pensées, en nos paroles, en nos actions, la vie de Jésus-Christ. Écoutons encore saint Paul : *Ayez en vous, dit-il, les sentiments de Jésus-Christ. Le premier homme (Adam) sorti de la terre est terrestre; le second (Jésus-Christ) venu du ciel est céleste; donc de même que nous avons eu la ressemblance de celui qui est terrestre (par nos œuvres d'iniquités), ainsi portons l'image de celui qui est céleste (par la sainteté de notre vie). Revêtez-vous de l'homme nouveau (Jésus-Christ), qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité.* Un chrétien doit donc être un autre Jésus-Christ; et celui qui ne le comprend pas, n'est chrétien que de nom.

A qui le comparer, sinon à un philosophe sans sagesse, à un noble qui mène une vie abjecte et méprisable, à un roi déchu et avili par suite des désordres de sa conduite? Les saints ont tous compris le devoir d'imiter notre divin Sauveur, et leur sainteté a été en proportion du soin qu'ils ont

mis à se rendre conformes à ce divin Modèle. Aussi saint Paul pouvait-il dire aux fidèles de son temps : *Soyez mes imitateurs, comme je suis celui de Jésus-Christ. Je vis; ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Nous n'avons point d'autre voie à suivre que celle des saints, si nous voulons devenir saints nous-mêmes. La ressemblance à Notre-Seigneur est le fondement de notre prédestination à la gloire éternelle, car *ceux que Dieu a connus dans sa prescience* (comme devant être du nombre des élus), *il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils.*

Rien de souillé n'entrera dans le ciel. *Qui montera sur la montagne du Seigneur, qui entrera dans le lieu saint de sa gloire? Celui dont les mains sont innocentes et dont le cœur est pur.* Mais qui dans ce séjour fortuné participera d'une manière plus complète à la gloire, aux richesses, à la béatitude de Dieu? Celui qui dès ce monde se sera rendu plus conforme à Jésus-Christ, le chef des prédestinés, l'image parfaite de la sainteté du Père céleste.

Lui ressembler, c'est la vraie noblesse, c'est la grandeur surnaturelle, auprès de laquelle toute grandeur terrestre pâlit; c'est le prélude de la gloire immortelle. Notre-Seigneur *a bien fait toute chose*, dit le saint Évangile. Pas une de ses actions qui n'ait eu une distinction, une noblesse, une perfection sublimes, un mérite infini. Toute notre perfection doit être d'imiter la perfection de ses œuvres, afin de participer à ses mérites, et plus tard à sa béatitude.

O mon Dieu, vous me permettez de vous ressembler, vous le voulez même. Quel honneur pour une pauvre créature ! Cette parole : *Vous serez comme des dieux*, que le démon dit à nos premiers parents pour les perdre, vous nous la dites, vous, la Vérité éternelle, afin de nous sauver ! Aussi, pour vous témoigner la sincérité de notre amour, pour mériter d'être aimés de vous qui n'aimez que le bien, pour nous élever à la hauteur sublime où vous daignez nous appeler, pour satisfaire ce désir de grandeur, de gloire, de béati-

tude qui remplit nos cœurs, nous voulons marcher à votre suite.

Entrainez-nous après vous, nous courrons attirés par le parfum de vos vertus. Maître, je vous suivrai partout où vous irez. Rien ne m'effraie quand je vous ai pour guide. Où pouvez-vous nous conduire où vous n'avez passé le premier? Ne pourrions-nous pas, pour vous et avec vous, vous suivre, passer dans les abîmes des humiliations, et jusqu'au sommet du Calvaire?

La Bienheureuse Marie des Anges, carmélite de Turin, étant encore jeune fille dans le monde, et dans sa noble famille, méditait souvent la passion de Notre-Seigneur, et cette méditation excitait en elle le désir de souffrir, à l'exemple du divin Sauveur. Un jour qu'elle avait considéré les soufflets que Notre-Seigneur reçut sur sa face adorable, la veille de sa passion, elle conçut un grand désir de recevoir elle-même une semblable humiliation; elle en demandait à Dieu la grâce, quand la cloche de l'église voisine annonça la bénédiction du Saint Sacrement. Elle s'y rendit avec sa mère et sa sœur, et toutes deux se placèrent, selon leur habitude, près de la table de communion.

Quand le prêtre, après avoir donné la bénédiction, se retourna vers l'autel, et que la sainte jeune fille releva la tête, un inconnu, ayant toutes les allures d'un fou, lui appliqua un soufflet sur la joue avec tant de force, qu'on crut qu'elle en avait les dents cassées; et il s'esquiva aussitôt, à travers la foule, sans que les jeunes seigneurs, qui étaient là et qui dégainèrent leur épée, pussent l'atteindre.

La mère, la sœur et les voisins de la Bienheureuse s'empressent autour d'elle; mais elle, tout heureuse, remercie Notre-Seigneur de ce qu'il avait daigné lui accorder la grâce qu'elle sollicitait, et l'insensibilité qu'elle laisse paraître dans un tel affront la fait regarder comme une innocente, autre humiliation qu'elle dévore avec joie.

Il n'est pas jusqu'à des enfants qui, en contemplant la

vie et les exemples de Notre-Seigneur, ne se soient résolus à l'imiter. Qu'on en juge par le fait suivant.

Chrétienne de Janson était la cinquième enfant du marquis de Janson. Dès son enfance, elle montra tant d'inclination à la piété, que la marquise sa mère la prenait toujours avec elle pour faire oraison. A quatre ans, la nuit de Noël, elle avait prié longtemps; on lui demanda sur quoi elle avait médité : « Sur la pauvreté de l'Enfant Jésus, dit-elle; et, pour l'imiter, j'ai déchiré ma robe. » A six ans, elle ne parlait que de se faire religieuse. « Je veux, disait-elle, devenir l'épouse du saint Enfant Jésus. » Et, en effet, elle entra jeune au monastère de la Visitation.

O admirable efficacité des exemples de Notre-Seigneur! Après sa profession au monastère de la Visitation de Forcalquier, elle voua une haine implacable aux maximes du monde. Elle en bannit le souvenir, ne voulut plus entendre parler ni de guerre, ni de grandes alliances, pas même de celles du marquis de Janson, son frère, disant qu'elle ne voulait pas plus s'occuper de sa famille que de ce qui concernait le grand Turc. Sa plus grande peine était de voir ses parents élevés aux honneurs et aux dignités. On lui demanda, un jour, si elle ne serait pas heureuse si l'abbé de Janson, son frère, était élevé à l'épiscopat : « J'en aurais tant de chagrin, dit-elle, que, si je pouvais lui supposer des fautes, je voudrais les faire connaître au roi pour empêcher ce malheur. Je ne serais pas chrétienne et n'aimerais pas mon frère, si je pensais autrement. » Apprenant qu'un de ses oncles avait grandi en dignité : « Hélas! dit-elle, il faut avouer que la main de Dieu s'appesantit sur ma pauvre famille, puisque tous les biens d'ici-bas viennent fondre sur elle. »

Après seize ans de profession, à l'âge de trente-six ans, elle arriva à son heure dernière. Elle tenait à sa main un crucifix de bronze. « Je le tiens, disait-elle, ce Bien-Aimé; je ne le laisserai point échapper qu'il ne m'ait introduite dans la patrie céleste. » Lorsque ce crucifix lui échappait, elle le cherchait de sa main défaillante : « Il s'enfuit, s'écriait-elle;

mais je saurais bien le rappeler. » Se sentant accablée de sommeil, elle dit à l'infirmière : « Je ne voudrais pas que l'Époux me surprenne en cet état, éveillez-moi pour le recevoir. » L'infirmière, aux pulsations, reconnaît que le moment suprême approche : « Voici l'Époux qui vient, l'éternité qui approche, dit-elle. — Ah! reprend la mourante, elle ne vient pas vite. Eh quoi! vous pleurez, ma Sœur; je meurs si heureuse, pourquoi vous affliger de mon bonheur? »

Ainsi mourront ceux qui de bonne heure auront imité Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CHAPITRE II

Manière pratique d'imiter Notre-Seigneur.

Quand un peintre veut reproduire le tableau d'un grand maître ou l'image fidèle d'un beau visage, il fixe sans cesse ses yeux sur le tableau ou sur le visage qu'il doit retracer, afin d'en copier exactement tous les traits et toutes les couleurs. Ainsi doit faire l'âme qui veut reproduire en elle Jésus-Christ, sa vie, ses vertus, ses divins exemples. *Regardez*, lui dirons-nous, *et faites selon le Modèle qui vous a été montré.*

Écoutez sur ce sujet le docteur séraphique saint Bonaventure :

« Dans toutes les vertus, ayez devant vous le miroir le plus pur, le modèle le plus parfait, c'est-à-dire la vie et les mœurs du Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ. Il a été envoyé du Ciel pour nous ouvrir la voie de la vertu, nous donner une règle de conduite par ses exemples, nous instruire par lui-même, de telle sorte qu'étant par nature créés à son image, nous en venions aussi, selon que nous le pourrions, à nous réformer par l'imitation de ses vertus, nous qui avons altéré en nous son image par le péché.

» Décrivez donc dans votre cœur les mœurs et les actions de Jésus-Christ, l'humilité qu'il a fait paraître parmi les hommes, la bénignité qu'il a témoignée à ses disciples, sa modestie dans le boire et le manger, sa miséricorde envers les pauvres, auxquels il s'était rendu en tout semblable, et qui paraissaient être spécialement de sa famille; voyez comme il n'a eu ni mépris ni aversion pour personne, pas même pour les lépreux, comme il n'a jamais flatté les riches, combien il a été affranchi des soins de ce monde et peu occupé des nécessités de la vie, comme il a été réservé dans ses regards, patient dans les injures, doux dans ses réponses.

» Il ne s'est pas étudié à se venger par des paroles amères et mordantes, mais à guérir la malice d'autrui par des réponses aimables et douces. Étudiez la sainte gravité de tous ses gestes, son zèle pour le salut des âmes, pour l'amour desquelles il a daigné s'incarner et mourir. Voyez comme il s'est donné pour modèle de tout bien, comment, pour nous édifier, il a évité les entretiens familiers avec les personnes de différent sexe, de telle sorte que ses disciples s'étonnaient de le voir parler seul avec la Samaritaine, car c'était contraire à sa manière ordinaire d'agir.

» Combien il a été patient au travail et aux privations, et compatissant à l'affliction d'autrui; quelle condescendance il a eue pour les infirmités et les imperfections des autres, comme il évitait tout ce qui pouvait être un sujet de scandale, comme il a estimé les pécheurs et accueilli avec clémence les pénitents. Quelle placidité dans toutes ses paroles, quel amour de la prière, quel empressement à rendre service !...

» Quelle patience à supporter les veilles, quelle obéissance à ses parents ! Jamais il n'a laissé paraître ni jactance ni singularité, et il a fui toute gloire et toute puissance en ce monde. Et combien d'autres actions vous pouvez rappeler à votre mémoire, de telle sorte qu'en toutes vos œuvres et dans toutes vos paroles vous regardiez toujours ce divin Modèle en marchant, en vous tenant debout ou assis, en

mangeant, en gardant le silence, en parlant, soit que vous soyez seul, soit que vous soyez avec les autres.

» Par là, vous l'aimerez davantage, vous obtiendrez la grâce d'une confiante familiarité avec lui, et vous serez plus parfait dans toutes les vertus. Que votre sagesse, l'objet de vos méditations et de tous vos soins, soit de penser toujours à quelque point de la vie de Jésus, de telle sorte que vous soyez excité à l'imiter et incliné à l'aimer davantage. »

Après un tel enseignement, que nous reste-t-il à faire, sinon à résumer en deux mots cette doctrine, de manière à ce que les plus simples puissent la comprendre et la goûter ? Dans toutes nos actions, dans le lever, le coucher, la prière, le travail, les repas, la tenue, dans toutes nos paroles, avec ceux de notre famille, avec les étrangers, avec les amis et les ennemis, avec les riches et les pauvres, avec les pécheurs et les justes, dans toute occasion, demandons-nous comment Notre-Seigneur faisait et disait durant sa vie mortelle, ou comment il ferait et dirait s'il était à notre place.

Si peu que nous connaissions la vie du Sauveur, qu'il faut étudier toujours, si peu que nous nous souvenions de ce que nous avons dit plus haut de ses vertus, nous découvrirons sans peine comment nous devons agir et parler nous-mêmes dans toutes les circonstances où nous pouvons nous rencontrer.

Ne nous contentons même pas de considérer les actions extérieures et les paroles de Notre-Seigneur. Entrons dans son cœur et étudions ses sentiments, afin d'y conformer les nôtres, selon la recommandation que nous en fait saint Paul : *Ayez en vous les sentiments de Jésus-Christ*. Or dans le cœur de Notre-Seigneur, il n'y eut jamais d'enflure, jamais d'aversion, jamais de colère passionnée, jamais de ressentiment, mais la miséricorde, la douceur, l'humilité, la résignation, l'amour le plus généreux et le plus tendre même pour ses bourreaux.

C'est là surtout ce qu'il faut copier et reproduire en nous.

Car il veut de nous, non une justice extérieure, comme celle des pharisiens qu'il a appelés lui-même des sépulcres blanchis et remplis intérieurement de pourriture, mais une justice de l'esprit et du cœur. Que seraient à ses yeux des paroles mielleuses avec un cœur haineux, des allures humbles avec un esprit orgueilleux? Ne verrait-il pas, sous la peau de l'agneau, la rapacité du loup?

Cette manière de se demander à chaque action ou parole ce que Notre-Seigneur aurait fait ou dit, est assurément très pratique; aussi a-t-elle été familière aux saints. Toutefois certains auteurs spirituels conseillent une méthode qui, bien qu'elle rentre dans la précédente, en diffère cependant en quelque manière; c'est de réfléchir séparément, tous les jours, dans sa méditation ou après la prière du matin, sur une vertu particulière de Notre-Seigneur, de former en son cœur un ardent désir et une résolution sincère de la pratiquer avec une extrême horreur pour le vice contraire.

En considérant, par exemple, l'humilité de Notre-Seigneur, qui, étant Dieu, s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave, et s'est soumis volontairement à être l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, il faut se remplir du mépris de soi-même, souhaiter de ne recevoir jamais des marques d'estime et d'honneur de qui que ce soit, et se déterminer à souffrir les injures, non seulement avec résignation, mais même avec joie, à l'exemple du divin Sauveur.

On peut faire de même pour la patience, la douceur, la mortification, la modestie, la pauvreté, l'obéissance et toutes les autres vertus, en choisissant toujours de préférence celle qui est le plus nécessaire à l'âme, parce qu'on est plus porté au vice contraire. Rien n'est plus salutaire, surtout si, dans ces résolutions que l'on prend le matin, et qu'il est bon de renouveler le long du jour, on ne se contente pas de se promettre d'une manière vague d'être humble ou patient; mais si l'on prévoit dès le matin les circonstances diverses où l'on devra, dans la journée, mettre en pratique sa résolution, comme, par exemple, si l'on prévoit les diverses occasions

qu'on aura, le long du jour, de se louer, de se faire valoir, de recevoir des éloges, de répondre durement à ceux qui humilient, et si dans cette prévision on détermine fortement les paroles qu'on dira, les actions qu'on fera pour s'humilier, pour se faire oublier, les sentiments qu'on produira intérieurement dans les humiliations et les souffrances, afin de se rendre conforme à Notre-Seigneur.

Disons aussi que si cette méthode est salutaire pour acquérir les vertus, elle est en même temps facile et douce. Les vertus sont belles, il est vrai ; elles sont en ce monde le plus riche ornement de l'âme, et les païens eux-mêmes en ont dit des choses merveilleuses. Toutefois, par là même que les vertus sont opposées aux tendances perverses de notre nature, elles nous paraissent pénibles à acquérir et nous avons horreur de l'effort qu'il faut faire pour les pratiquer.

La seule considération de leur beauté est à peine suffisante pour nous engager et nous décider efficacement à les pratiquer ; mais quand on considère Notre-Seigneur, quand on sait et qu'on sent vivement par la foi qu'il est notre Dieu, qu'il est par conséquent la véritable sagesse, la vraie grandeur, la noblesse incomparable, la perfection infinie, le chemin qui mène à la vie éternelle, et quand, l'aimant sincèrement, on songe à quels abaissements, à quelles privations, à quelle pauvreté, à quelles souffrances il s'est condamné pour l'amour de nous, alors il n'est rien qui semble dur et pénible dans ce que l'on veut faire pour l'amour de lui, pour lui devenir semblable, pour participer à ses perfections, afin de prendre part un jour à sa gloire.

On s'écrie malgré soi : *Maitre, je vous suivrai partout où vous irez*, jusqu'au Calvaire ; non pas seulement au Thabor et aux joies de votre triomphe, mais jusqu'aux opprobres les plus rebutants, jusqu'à la passion la plus cruelle et la plus ignominieuse, jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Il est vrai, ô mon Dieu, que je ne le puis sans vous ; *attirez-nous donc après vous*. Il est si suave de vous aimer, de vous res-

sembler. Il est si noble de porter en soi vos traits divins et de s'approcher ainsi de la perfection de Dieu même!

Saint Vincelas, roi de Bohême, allant une nuit pieds-nus, à travers la neige et la glace, visiter le Saint Sacrement, son favori, qui l'accompagnait, souffrait du froid, bien qu'il fût parfaitement chaussé. Le roi, le remarquant, lui dit de mettre ses pieds sur les traces de ses pas, et qu'ainsi il ne sentirait plus le froid. Le favori le fit, et il sentit bientôt ses pieds tout réchauffés par les traces brûlantes du saint, en sorte qu'il le suivait sans incommodité. Et comment les vertus les plus difficiles à la nature ne deviendraient-elles pas faciles quand on marche sur les traces du Roi du ciel?

Donc revêtez-vous de Jésus-Christ, dit saint Paul, et ne tenez aucun compte des désirs de la chair. Ce qui signifie que, de même qu'un habit cache ce que nous sommes et ne laisse voir que ses propres couleurs, de même nous devons faire disparaître, dans nos pensées, nos paroles, nos actions, tout ce qui est selon la nature corrompue, et ne laisser voir que Jésus-Christ, comme un vêtement divin dont nous serons revêtus, avec ses couleurs éclatantes, c'est-à-dire ses vertus, son humilité, sa douceur, son obéissance, sa pureté.

Et c'est à cela qu'on reconnaîtra que nous sommes chrétiens, car c'est par l'habit qu'on distingue un homme d'une femme, un ecclésiastique d'un séculier. Et c'est à cela aussi que le Roi céleste nous reconnaîtra pour ses enfants et nous introduira dans son héritage éternel, qui est la fin de l'honneur que nous rendrons à Notre-Seigneur, de l'amour que nous lui témoignerons et du zèle que nous mettrons à l'imiter.

CONCLUSION

Saint Liguori, dans la préface de sa *Neuvaine au Cœur de Jésus*, gémit de ce que beaucoup de personnes s'adonnent à diverses dévotions et négligent celle qui a pour objet Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Tant de prédicateurs et de confesseurs, dit-il, dans leurs discours et leurs exhortations, parlent si peu de l'amour envers Jésus-Christ, tandis que l'amour envers Jésus-Christ doit certainement être la principale ou plutôt l'unique dévotion d'un chrétien, et que par conséquent l'unique but de tous les efforts des prédicateurs et des confesseurs devrait être constamment de pénétrer et d'enflammer d'amour envers Jésus-Christ leurs auditeurs ou leurs pénitents.

» Cette négligence a des suites déplorables; car si les âmes font peu de progrès dans la pratique des vertus et continuent de croupir dans les mêmes défauts, si elles tombent même souvent dans des fautes graves, c'est qu'elles s'appliquent peu et qu'elles sont peu exhortées à acquérir l'amour envers Jésus-Christ, cette chaîne d'or qui attache et unit les âmes à Dieu. »

Nous serions donc bien heureux si ce petit livre fournissait aux confesseurs, aux prédicateurs, des sujets pratiques pour prêcher Jésus-Christ crucifié et le faire aimer des âmes; si, tombant entre les mains des chrétiens fervents, il les embrasait davantage encore; s'il ranimait les tièdes, s'il éclairait les pauvres pécheurs et les hérétiques eux-mêmes, qui connaissent Notre-Seigneur, qui acceptent, en partie du moins, son Évangile, mais qui ont le malheur de ne pas reconnaître l'autorité de son Église.

Samson, pour ruiner les Philistins, ennemis du peuple de Dieu, réunit une quantité de renards qui abondaient à cette

époque en Palestine ; il attacha à la queue de chacun d'eux une torche embrasée et les lança à travers les moissons des Philistins, qui furent ainsi réduites en cendres. Il s'agit aujourd'hui de ruiner l'empire des démons qui semblent maîtres de la société actuelle, et nous lançons à travers le monde, en un assez grand nombre, ces opuscules. Puissent-ils être une torche ardente qui fasse fondre la glace de l'indifférence, qui dissipe les ténèbres de l'ignorance et des illusions, qui consume dans l'amour de Jésus les moissons des ennemis des âmes ; je veux dire l'égoïsme, l'esprit de révolte, la vanité, l'amour du bien-être et des honneurs de la terre. Et qu'il règne enfin sur les ruines de Satan et du monde vaincu, l'amour si fort, si tendre, si doux, si pur, si noble de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, le vrai Roi, le seul Maître des cœurs !

Va donc, mon petit livre, ne t'arrête pas ; que l'amour de Jésus, qui t'a inspiré, hâte ta course ; va à un grand nombre d'âmes qui sont avides encore de connaître et d'aimer Jésus. Après que tu auras rempli auprès d'elles ta mission, si tu étais tenté de te ralentir, elles te relanceront encore en te propageant ; elles te feront arriver sur le bureau d'un chrétien indifférent, qui, las des mensonges de son journal impie, aura peut-être la tentation de te lire et qui trouvera en toi la *Vérité* ; elles te donneront à un jeune homme qui hésite entre le monde et Dieu, et tu lui diras que Jésus vaut mieux que le monde. La mère chrétienne t'offrira à sa fille, et tu enflammeras ce jeune cœur, avide d'affections, de l'amour sanctifiant de Notre-Seigneur. La fille te lira à son frère, à son père, à ses amies.

Tu apprendras aux pécheurs à se jeter avec repentir entre les bras du Sauveur qui attend leur retour, aux désespérés à tourner un regard de confiance sur le Médecin céleste qui guérit toutes les maladies les plus invétérées et qui a un baume pour toutes les blessures les plus profondes. Tu feras aimer davantage aux justes Celui qui, pour leur procurer les joies du paradis, a pris pour lui les épines, les fouets, la

croix, le fiel et le vinaigre. Aux mondains, tu révéleras leur folie; ils aiment, hélas! ce que Jésus a détesté.

Au riche, tu diras de s'amasser des trésors dans le ciel, en assistant Jésus dans la personne des pauvres; au pauvre, tu apprendras à aimer ses privations par amour pour Celui qui a été pauvre et, dans le labeur, dès sa jeunesse, qui n'a pas même eu une pierre où reposer sa tête. Tu affermiras les âmes religieuses dans leur vocation et dans l'esprit de leur état, en leur faisant connaître mieux encore la grâce qui leur a été faite, de tout quitter pour suivre Jésus-Christ et l'avoir pour Époux.

Va donc, mon petit livre, en faisant du bien à tous et en réclamant de tous ceux qui te liront une prière pour celui qui t'a écrit, à l'effet d'obtenir qu'il vive et qu'il meure dans l'unique amour de Jésus-Christ. *Amen!*

APPENDICE

I

Dévotion au Sacré Cœur.

Notre divin Sauveur a daigné, dans nos temps modernes, révéler cette dévotion à la Bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial. Cette dévotion, qui fait le bonheur des âmes pieuses, a été approuvée par l'Église. Elle a pour but d'honorer l'amour immense que le Fils de Dieu fait homme nous a témoigné dans sa vie, dans sa mort, dans sa présence au Saint Sacrement, et de réparer par l'amour l'ingratitude d'un grand nombre de chrétiens. Notre-Seigneur, pour encourager cette dévotion, a fait à la Bienheureuse Marguerite-Marie les promesses les plus magnifiques.

Voici, entre ces promesses, celles qui nous paraissent les plus importantes :

1° La grâce de recevoir les sacrements à la mort à ceux qui communieront tous les premiers vendredis du mois pendant neuf mois de suite. 2° L'union dans les familles et la bénédiction sur les maisons où sera exposée l'image du Sacré Cœur. 3° La conversion aux âmes pécheresses. 4° La ferveur aux âmes tièdes. 5° La perfection la plus élevée aux âmes ferventes qui honoreront ce Cœur adorable.

La confrérie du Sacré-Cœur est enrichie de précieuses indulgences, ainsi que l'archiconfrérie de la Garde-d'honneur du Sacré-Cœur et l'Apostolat de la prière. Que du moins on n'oublie pas l'exposition de l'image du Sacré Cœur dans sa maison et la communion du premier vendredi de chaque mois.

II

Le Chemin de la croix.

· La dévotion à la passion de Notre-Seigneur a été celle de tous les saints. La méditation de la passion est de toutes la plus salutaire. Aussi a-t-on appelé avec raison le crucifix le livre des élus. C'est là, en effet, qu'on apprend la science du salut, la plus nécessaire de toutes ; mais entre les pratiques qui excitent dans les âmes la dévotion à la passion de Notre-Seigneur et qui rendent facile la méditation des souffrances de ce divin Sauveur, il n'en est point de si ancienne, de si répandue parmi les fidèles, de si profitable pour les défunts, de si fructueuse pour ceux qui l'embrassent, que le saint exercice du Chemin de la croix.

Faire le Chemin de la croix, c'est parcourir la voie douloureuse que Notre-Seigneur parcourut portant sa croix, depuis le tribunal de Pilate jusqu'au Calvaire. Il se divise en quatorze stations qui nous rappellent chacune quelques mystères de la passion. Cet exercice est un des plus riches en indulgences, toutes applicables aux âmes du purgatoire. Pour les gagner, il n'est pas nécessaire de se confesser ni de communier, il suffit d'être en état de grâce. C'est pourquoi il est bon de le faire précéder d'un acte de contrition parfaite. (*Voir page 134.*) Pas nécessaire non plus de réciter des prières ni pendant ni après l'exercice ; il suffit de parcourir, en changeant de place, les quatorze stations régulièrement érigées, en méditant sur la passion de Notre-Seigneur ou sur les mystères que représente chaque station.

Quel bonheur de pouvoir faire le Chemin de la croix tous les jours, ou au moins une fois par semaine, le vendredi, par exemple, ou le dimanche après les Vêpres ! Qu'au moins le premier vendredi ou le premier dimanche du mois, jour qu'on pourrait choisir pour sa retraite du mois, on ait soin

de ne pas se priver des indulgences et des fruits précieux de cette pratique. Les âmes pieuses feraient une œuvre de zèle très agréable à Dieu, en persuadant à un certain nombre de personnes de faire avec elles le Chemin de la croix, le dimanche à l'heure la plus commode. Qu'on n'oublie pas, afin de se rappeler la passion de Notre-Seigneur, d'avoir dans sa maison et même dans chaque appartement, et de porter toujours sur soi, un crucifix.



TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE A LA SAINTE VIERGE.	V
APPROBATION ET DÉCLARATION DE L'AUTEUR.	VI
PRÉFACE.	VII

PREMIÈRE PARTIE

JÉSUS-CHRIST

SECTION I. Jésus-Christ en lui-même.

CHAPITRE I. Divinité de Jésus-Christ.	18
ARTICLE I. Jésus-Christ est notre Dieu.	18
ARTICLE II. Ce qu'est Jésus-Christ comme Dieu.	28
CHAPITRE II. Jésus-Christ, son humanité.	34
ARTICLE I. Le corps de Jésus-Christ.	36
ARTICLE II. L'âme de Jésus-Christ.	41
§ I. L'intelligence et la science de Jésus-Christ.	42
§ II. La volonté humaine de Jésus-Christ.	45
§ III. Les grâces de l'âme de Jésus-Christ.	47
CHAPITRE III. De l'union de la Divinité et de l'Humanité en Jésus-Christ.	52
ARTICLE I. Il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ.	54
ARTICLE II. Conséquences de l'unité de personne en Jésus- Christ.	58

SECTION II. Ce que Jésus-Christ a fait pour nous.

CHAPITRE I. Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ.	62
ARTICLE I. Avant la passion.	62
ARTICLE II. Depuis la passion.	70
CHAPITRE II. Vertus de Jésus-Christ.	75
CHAPITRE III. Mission que Jésus-Christ a accomplie sur la terre.	84
ARTICLE I. Jésus-Christ prêtre et victime.	85
ARTICLE II. Jésus-Christ prophète.	89
ARTICLE III. Jésus-Christ roi.	97
§ I. Jésus-Christ législateur.	99
§ II. Jésus-Christ juge.	104

SECONDE PARTIE

CE QUE NOUS DEVONS A JÉSUS-CHRIST

SECTION I. Nous devons honorer Jésus-Christ.

CHAPITRE I. Nous devons croire ce que Notre-Seigneur nous a appris.	108
CHAPITRE II. Espérance et confiance en Notre-Seigneur.	113
CHAPITRE III. La religion que nous devons à Notre-Seigneur.	118

SECTION II. Nous devons aimer Notre-Seigneur.

CHAPITRE I. Motifs d'aimer Notre-Seigneur.	122
ARTICLE I. Les bienfaits de Notre-Seigneur nous font un devoir de l'aimer.	123
ARTICLE II. Les perfections de Notre-Seigneur doivent ravir nos cœurs.	128

CHAPITRE II. Pratique de l'amour de Notre-Seigneur. . .	134
ARTICLE I. Moyens pratiques d'obtenir et d'accroître l'amour de Notre-Seigneur en nous.	134
ARTICLE II. Comment témoigner pratiquement à Notre- Seigneur notre amour.	144

SECTION III. Nous devons imiter Jésus-Christ.

CHAPITRE I. Obligation d'imiter Jésus-Christ.	153
CHAPITRE II. Manière pratique d'imiter Jésus-Christ. . . .	158
CONCLUSION.	164
APPENDICE. I. Dévotion au Sacré Cœur.	167
II. Chemin de la Croix.	168

121	TABLE DES MATIÈRES
122	CHAPITRE I. Histoire de l'Église de France
123	CHAPITRE II. Histoire de l'Église de France
124	CHAPITRE III. Histoire de l'Église de France

TABLE DES MATIÈRES

125	CHAPITRE I. Histoire de l'Église de France
126	CHAPITRE II. Histoire de l'Église de France
127	CHAPITRE III. Histoire de l'Église de France
128	CHAPITRE IV. Histoire de l'Église de France
129	CHAPITRE V. Histoire de l'Église de France
130	CHAPITRE VI. Histoire de l'Église de France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

I. FORMAT IN-8°

Tous les ouvrages de ce format sont ornés de gravures, avec encadrement rouge, papier fort et teinté, et peuvent être donnés comme Livres de prix.

1° **Notre-Dame de la Salette, son apparition, son culte.** Un beau volume in-8°.

RIX : broché, avec couverture impr. en deux couleurs, 0,75 cent.; 12 exemplaires pris à la fois, 7 fr.; 26 exemplaires, 14 fr.; 54 exemplaires, 28 fr.; 112 exemplaires, 36 fr.; 230 exemplaires, 100 fr.; 470 exemplaires, 200 fr.

2° **Un Bouquet des plus belles fleurs**, recueil de paroles et de traits historiques remarquables. Un beau volume in-8°.

3° **Une Corbeille des plus belles fleurs.** autre recueil de paroles et de traits historiques remarquables. Un beau vol. in-8°.

4° **Une Guirlande des plus belles fleurs**, autre recueil de paroles et de traits historiques remarquables. Un beau vol. in-8°.

RIX : chacun de ces trois volumes, broché avec une couverture imprimée en deux couleurs, coûte 1 fr. 25 par unité; 12 exemplaires, 12 fr.; 36 exemplaires, 21 fr. 60.

Le meilleur et le seul moyen d'obtenir une diminution de prix, au delà de laquelle il est impossible, vu le tirage en rouge et la valeur du papier et des gravures, de faire aucune remise à qui que ce soit, est de prendre 36 volumes à la fois, soit du **Bouquet des plus belles fleurs**, soit de la **Corbeille**, soit de la **Guirlande**, ou bien 12 volumes de chacun d'eux. Alors on a les trois douzaines, ou les 36 volumes, brochés d'une manière ordinaire, à 21 fr. 60; brochés avec couverture à effet, à 25 fr. 20; cartonnés, à 32 fr. 40, et reliés à 36 fr.. c'est-à-dire à 1 fr. le volume. Le port n'est pas compris dans les prix ci-dessus, et chacun de ces trois volumes brochés coûte par la poste 0.45 cent. de port. On peut aussi demander le **Bouquet** et la **Corbeille des plus belles fleurs**, réunis en un seul volume relié en belle toile ornée. On aurait ainsi

un fort volume in-8° pouvant faire un prix de valeur, qu'il ne faudrait pas toutefois donner en récompense à l'enfant qui aurait reçu déjà ces deux volumes séparément. Par unité, relié, 1 fr. 75; par douz., 1 fr. 50; le port en plus.

5° **Paroles et Traits historiques remarquables.** Un volume in-8°. Ce volume renferme tout le contenu des trois volumes précédents, mais sur un papier de moindre valeur.

RIX : broché, 2 fr.; relié, 2 fr. 50, le port en sus; un exemplaire *franco* 0,50 cent. en plus; 100 exemplaires, brochés, 150 fr.; reliés, 200 fr.; le port en sus.

6° **La Jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'école des Saints.** Un beau volume in-8° plus fort que tous les précédents.

RIX : broché, avec couverture imprimée en deux couleurs, par unité, 0,95 cent.; par nombre, 0,75 cent.; cartonné, papier de luxe, par unité, 1 fr. 10; par nombre, 0,90 cent.; reliure avec une belle toile ornée, par unité, 1 fr. 25; par nombre, 1 fr.; tranche dorée, 0,25 cent. en sus.

7° **Le Livre des petits enfants rempli de traits historiques à la portée du premier âge.** Un beau vol. in-8°

RIX : broché, avec une couverture imprimée en deux couleurs, par unité, 1 fr.; par nombre, 0,75 cent.; cartonné papier de luxe, par unité, 1 fr. 25; par nombre, 0,90 cent.; reliure avec une belle toile ornée, par unité, 1 fr. 50; par nombre, 1 fr.; tranche dorée, 0,25 cent. en sus.

8° **La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle.** Un beau volume in-8°.

RIX : broché, avec une couverture imprimée en deux couleurs, par unité, 1 fr.; par nombre, 0,75 cent.; cartonné papier de luxe, par unité, 1 fr. 25; par nombre, 0,90 cent.; reliure avec une belle toile ornée, par unité, 1 fr. 50; par nombre, 1 fr.; tranche dorée, 0,25 cent. en sus.

9° **Notre Seigneur Jésus-Christ, ce que nous lui devons.** Un beau volume in-8°.

RIX : broché, avec une couverture imprimée en deux couleurs, par unité, 1 fr.; par nombre, 0,75 cent.; cartonné papier de luxe, par unité, 1 fr. 25; par nombre, 0,90 cent.; reliure avec une belle toile ornée, par unité, 1 fr. 50; par nombre, 1 fr.; tranche dorée, 0,25 cent. en sus.



II. FORMAT IN-16

1° **La jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'école des Saints.** Comme ce livre est appelé à être le manuel des jeunes filles, nous avons fait une édition portative in-16, formant un joli volume de près de 400 pages, que nous cédon pour la propagande à un bon marché rare.

PRIX : broché, par unité, 0,75 cent.; par nombre, 0,65 cent.; cartonné, par unité, 1 fr.; par nombre, 0,80 cent.; relié en belle toile ornée, par unité, 1 fr. 20; par nombre, 1 fr.; tranche dorée, 0,25 cent. en plus.

2° **Le Livre de tous.** Grand in-16 de 450 pages; caractères elzévirien, avec encadrement rouge à chaque page.

PRIX : broché, 1 fr. 25; avec une belle reliure en toile de belle couleur et ornements dorés, 1 fr. 50. Pris en nombre, relié, 1 fr.; broché 0,75 cent.; le port en sus.

La première édition de ce livre, qui est comme la théologie du peuple, s'est écoulee rapidement. Cette nouvelle édition est bien plus complète que la précédente, et rien n'a été négligé pour que l'impression fût en harmonie avec l'importance pratique du livre. Aussi 6,000 exemplaires s'en sont-ils écoulés en une année.

3° **La Mère selon le Cœur de Dieu, ou Devoirs de la mère de famille envers ses enfants.** Un beau volume in-16 de 400 pages.

PRIX : broché, 1 fr.; cartonnage imitation toile, 1 fr. 25; toile, 1 fr. 50; le port en sus. Des remises importantes seront faites à ceux qui le demanderont en nombre.

4° **Des États de Vie chrétienne et de la Vocation, d'après les docteurs de l'Église et les théologiens.** Un volume in-16 de près de 300 pages.

PRIX : broché, par unité, 1 fr.; en nombre, 0,75 cent.; relié, par unité, 1 fr. 25; par nombre, 1 fr.; le port en sus.

5° **La Vierge Marie, son culte, la dévotion envers elle.** Un volume in-16 de plus de 160 pages.

PRIX : broché, par unité, 0,60 cent.; par nombre, 0,35 cent.; cartonné, par unité, 0,85 cent.; par nombre, 0,60 cent.; le port en sus.

6° **Notre Seigneur Jésus-Christ**, *ce que nous lui devons*. Un volume in-16 de 160 pages.

PRIX : broché, par unité, 0,60 cent.; par nombre, 0,35 cent.; cartonné, par unité, 0,85 cent.; par nombre, 0,60 cent.; le port en sus.

Neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de la Salette, précédée d'une notice historique. Un volume in-32 de plus de 160 pages.

PRIX : broché, par unité, 0,40 cent.; relié, par unité, 0,75 cent.; par nombre, 0,60 cent.; le port en sus.

La Notice sur l'apparition de Notre-Dame de la Salette, imprimée séparément de la Neuvaine. Un volume format in-32, de plus de 220 pages.

PRIX : broché, 0,25 cent.; le port en sus. — Rien n'a été écrit de plus exact sur le fait de la Salette, et rien n'est plus propre à le faire connaître.

Quelle est ma vocation et que dois-je conseiller aux autres sur le choix d'un état? Un volume in-18.

PRIX : broché, par unité, 0,50 cent.; par nombre, 0,35 cent.; relié, par unité, 0,75 cent.; par nombre, 0,60 cent. — Cette brochure, écrite sous forme de dialogue, se lit avec intérêt, et elle résume le traité des *États de vie*.

OUVRAGES DESTINÉS AUX PRÊTRES SEULS

(Pour ces ouvrages, des conditions particulières sont faites aux élèves des Grands Séminaires.)

Le Prêtre dans le ministère de la prédication. Un volume in-8° de plus de 800 pages.

PRIX : broché, 6 fr. — *L'auteur offre une belle prime aux prêtres qui lui enverront un mandat de 6 fr. avec leur adresse et l'indication de la gare voisine.* — Nous ne pensons pas qu'aucun sermonnaire ait été accueilli de nos jours par le clergé aussi favorablement que cet ouvrage, qui s'est écoulé à 6,000 exemplaires.

Breve Compendium Theologiæ dogmaticæ et moralis una eum aliquibus notionibus Theologiæ canonicæ, liturgicæ, pastoralis et mysticæ, ac philosophiæ christianæ. Un vol. in-8° de 600 pages.

PRIX, broché, 5 fr.; franco, 5 fr. 50.

Sententiæ et Exempla biblica e veteri et novo testamento excepta et ordinata ad usum concionatorum moderatorumque animarum et præsertim juniorum clericorum seminariorumque alumnorum.

RIX : broché, 1 fr. 25; relié, 1 fr. 50; ce livre relié pourrait être donné en prix aux élèves des séminaires; pris par nombre, broché, 0,75 c.; relié, 1 fr. 25; le port en sus, 0,15 cent.

Abrégé de Théologie dogmatique et morale, avec les notions les plus importantes de droit canon, de liturgie, de pastorale, de théologie mystique et de philosophie chrétienne. Edition en français. Un beau volume in-8° de 840 pages.

RIX : broché, 6 fr. — Sous ce titre, vient de paraître la théologie la plus courte, la moins chère et la plus commode. — Bien que plus de 3,000 exemplaires de cet important ouvrage aient été enlevés en quelques mois, l'auteur continue d'envoyer une belle prime à ceux qui, en le lui demandant, lui font parvenir un mandat de 6 fr., en lui indiquant la gare voisine.

L'État religieux, son excellence, ses obligations, ses privilèges, à l'usage des religieux et religieuses. Un volume in-16.

RIX : broché, par unité, 1 fr.; par nombre, 0,75 cent.; relié, par unité, 1 fr. 25; par nombre, 1 fr.; le port en sus, 0,25 cent. — Nous avons recueilli dans ce volume tout ce qui a trait à l'état religieux et à la pratique de la vie régulière, et connaissant les difficultés présentes des communautés religieuses, nous le leur offrons à un prix qui leur permettra de remettre ce volume d'un format portatif à chacun de leurs membres.

Pour tous ces ouvrages, s'adresser à M. L'ABBÉ BERTHIER, La Salette, par Corps (Isère). Il les répand au profit de l'Œuvre des Écoles apostoliques.

